

**L'Exécuteur
[159] – Chasse à
l'homme à
Moscou**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



CHASSE À L'HOMME À MOSCOU

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**CHASSE À L'HOMME
À MOSCOU**



PROLOGUE

Oleg Aliyev rangea sa Moskvitch vérolée par la rouille au bord du trottoir de la rue déserte et attendit. Le quartier du Proletarsky était désert à cette heure. Aucune des usines – pas même l'immense bâtiment où l'on fabriquait les camions Likhachev – ne restait ouverte la nuit.

Les Likhachev, il connaissait : il y avait travaillé jusqu'à ce qu'on le vire pour une minable entorse au règlement. Son chef de service avait fait toute une histoire quand il l'avait pris en train de voler quelques outils. Enfin... quelques caisses d'outils ! Comme si Oleg était le seul dans l'usine à jouer à ce petit jeu...

Heureusement pour lui, il avait réussi à convaincre sa tante qu'il voulait démarrer une nouvelle carrière, quelque chose qui ouvre sur un avenir enrichissant, et elle l'avait pistonné pour une place de technicien à l'institut de Recherches Osbrink. C'était un bon travail... à un détail près : il ne payait pas assez – pas assez en tout cas pour permettre à Oleg de rembourser ce qu'il devait à la petite salle de jeux située dans le bâtiment voisin de celui où il habitait.

Il avait bien réussi à faire sortir de l'institut quelques tiges de combustible nucléaire, qu'il avait ensuite vendues. Mais l'argent qu'il en avait tiré avait à peine couvert ses dettes.

Heureusement, il avait de la chance.

Quelques jours plus tôt, le Dr Polsky, un des plus anciens chercheurs de l'institut, l'avait convoqué dans son bureau.

— C'est rentable, votre petite combine, Oleg ? lui avait-il demandé.

Persuadé que le vieux allait le livrer aux flics, Aliyev avait bien essayé de nier, mais ça n'avait pas impressionné le chercheur, qui l'avait fait taire d'un geste de la main pour enchaîner :

— À qui vendez-vous le matériel que vous volez ?

— Il y a toujours des gens pour acheter ce genre de trucs, avait répondu Oleg avec nervosité.

— Vous êtes branché sur la mafia russe, tchéchéne, ousbeck ?

En fait, Oleg ne savait pas si l'homme qui lui avait acheté les tiges de combustible appartenait à la mafia – même si ça semblait assez probable.

— D'après ce que j'ai compris, la mafia peut rendre de nombreux services, avait continué Polsky. Comme aider des gens à arranger leur propre kidnapping, par exemple. Moyennant de l'argent, bien entendu.

Oleg avait commencé à comprendre ce que le vieux avait en tête : il voulait qu'il lui présente quelqu'un, quelqu'un qui serait en mesure de monter un faux enlèvement. Ça paraissait plutôt tordu.

— Il faudrait que j'aie droit à ma part du gâteau, avait souligné Oleg d'un ton larmoyant.

— Laissez-moi d'abord discuter de cela avec deux de mes collègues. Si nous souhaitons aller plus loin, vous nous arrangerez un rendez-vous, d'accord ?

Le rendez-vous en question avait eu lieu quelques jours plus tard.

Son contact avec la mafia était une jolie brune, le lieutenant Lena Kurilov, qui se trouvait être aussi l'assistante de la tante d'Oleg, Irina Tolstoy, elle-même colonel et chef adjoint de la sécurité au ministère à l'Énergie atomique.

La colonel avait déjà plusieurs fois interrogé Oleg à propos de la disparition de certains produits à l'institut. Bien sûr, il avait pris son air d'enfant de chœur un peu bêta pour lui répondre qu'il ne voyait pas du tout de quoi elle voulait parler. Mais, ce matin même, elle l'avait questionné de nouveau, cette fois à propos de la disparition des scientifiques, et elle ne s'était pas contentée de ses réponses de benêt. Menacé d'être remis entre les mains de la police d'État, il n'avait pu faire autrement que reconnaître qu'il avait mis les chercheurs en contact avec quelqu'un susceptible de les aider à organiser un faux enlèvement.

Sa tante – à cheval sur l'honnêteté, on se demande bien pourquoi – avait pris très mal l'affaire et lui avait fait savoir qu'il avait vingt-quatre heures pour mettre ses affaires en ordre et, qu'ensuite, elle le ferait arrêter. Mais il s'en foutait pas mal, car il avait bien l'intention de quitter le pays dès qu'il aurait touché son argent.

Et, justement, la voiture qu'il attendait arriva. Il y avait deux hommes à bord, dont celui à qui il avait fourgué les tiges de combustible nucléaire : Vasily Federov.

À la façon que Federov avait de se tenir droit, Oleg était sûr qu'il avait été dans l'armée avant de rejoindre la mafia. Il avait d'ailleurs entendu certains hommes l'appeler « colonel ».

— Venez nous rejoindre ! lança Federov.

Oleg Aliyev sortit de sa voiture et monta à l'arrière de la Volvo. Les banquettes étaient en cuir, et il trouva étrange et dommage qu'elles soient recouvertes de vilaines housses en plastique.

Il sourit aux deux hommes, à l'avant.

— Les trois scientifiques sont arrivés sans problème ?

— Parfaitement à l'heure, répondit Federov.

— Je suis certain que vous pouvez les aider.

— Le général n'en doute pas.

Oleg ne connaissait pas le nom de l'homme pour lequel Federov travaillait – juste qu'il était, ou avait été, général.

— Dans ce cas, dit Oleg, tout ce qu'il me reste à faire c'est toucher ma commission et disparaître.

— Exactement, approuva Federov.

Oleg avait déjà l'impression de sentir la caresse du soleil des Caraïbes sur sa peau.

Il se pencha vers l'avant alors que Federov se tournait pour lui faire face. Mais, au lieu d'une enveloppe bourrée de billets, l'ancien colonel tenait un pistolet Tokarev.

Aliyev voulut protester mais, avant qu'il ait pu parler, deux balles pénétrèrent dans sa bouche ouverte et allèrent exploser dans son cerveau.

Federov fit un signe de la tête au conducteur de la Volvo, qui sortit et alla ouvrir la portière arrière. Tirant le cadavre à l'extérieur, il le laissa rouler sur la chaussée, regagna sa place au volant et repartit.

CHAPITRE PREMIER

Yuri Donielev décida qu'Alexandre Polsky devait mourir.

Cela faisait vingt-quatre heures que l'ancien général du K.G.B. supportait les pleurnicheries et les poses d'intellectuel du scientifique. À présent, il en avait assez.

Donielev était un homme occupé. Faire tourner l'un des plus importants gangs de la mafia moscovite n'était pas une mince affaire, surtout quand les dirigeants des autres gangs commençaient à contester son intrusion sur ce qu'ils considéraient comme leur business exclusif.

Le plus souvent, leur mécontentement se manifestait par des batailles rangées au flingue, en plein Moscou ; parfois même, en plein jour et dans les rues les plus fréquentées de la ville. À plusieurs reprises au cours des derniers mois, les voitures que ses hommes utilisaient avaient été piégées, explosant au moment où on tournait la clé de contact ou quand le véhicule commençait à rouler.

Conserver une longueur d'avance sur les autres parrains était un travail à plein temps. Il n'y avait pas de conseil des leaders mafieux, comme cela existait aux États-Unis ou en Italie avec la fameuse *Cupola*, et où les différents chefs pouvaient faire part de leurs doléances et prendre des décisions qui liaient tous les gangs.

Bien sûr, ça ne l'aurait pas arrêté dans sa volonté de conquête. Mais, au moins, aurait-il pu trouver tous ses rivaux dans une seule et même pièce. Et les éliminer.

Et voilà que cette espèce de scientifique s'imaginait qu'il avait le droit de lui faire perdre son temps avec des discours ridicules sur la vertu, l'honneur et la loyauté.

Donielev avait conduit le Dr Polsky et ses deux collègues jusqu'à sa luxueuse datcha, située à l'extérieur de Moscou, afin de discuter de la manière dont il allait les aider à organiser leur propre kidnapping. Et voilà que l'autre vieil imbécile lui annonçait maintenant qu'il avait changé d'avis et voulait revenir à l'institut.

L'ancien officier du K.G.B. décida d'essayer de le raisonner encore une fois.

— Reconsidérez votre position, dit-il d'une voix faussement douce.

Vous n'êtes pas bien, ici ?

Assis devant le feu ronronnant, qui brûlait dans la grande cheminée de pierre du salon, le vieil homme à la barbiche grisonnante se tourna pour regarder son hôte.

— Vous nous avez très bien reçus, dit-il. Chacune des chambres que nous occupons à l'étage est plus grande qu'un appartement pour quatre personnes.

Il regarda autour de lui les trésors accrochés aux murs : les tapisseries anciennes, les icônes venues de monastères, les peintures qui, récemment encore, se trouvaient dans des musées.

— Vous possédez des splendeurs que je n'avais jamais vues ailleurs que dans les collections publiques, poursuivit Polsky. Mais je retournerai à l'institut avec ça.

Il posa les mains autour du grand cylindre qui contenait un kilo de la nouvelle formule du plutonium 239 que ses assistants et lui avaient développé.

— Si vous étiez sages, ajouta-t-il en s'adressant aux deux hommes assis à côté de lui, vous viendriez avec moi et vous avoueriez tout vous aussi.

Le Pr Leonid Sartov secoua la tête.

— Ils vous arrêteront. Peut-être qu'ils vous enverront à la prison Lefortovo pour vous torturer.

— C'est un risque que je suis obligé de prendre, dit le vieil homme. Pour être en accord avec ma conscience, je dois revenir.

Le troisième scientifique, Boris Davidov, un petit homme mince au visage très pâle, secoua à son tour la tête.

— Revenir à quoi ? Nous sommes moins bien payés qu'un chauffeur de bus moscovite. Or, voilà que nous avons une chance de quitter ce fichu pays avec assez d'argent pour vivre confortablement.

Il jeta un coup d'œil aux deux hommes bien habillés qui étaient assis de l'autre côté de la petite pièce et leur adressa un clin d'œil.

— Même après que nous aurons partagé la rançon avec nos nouveaux amis.

Sartov s'adressa à Polsky.

— Nous reviendrons, Alexandre. Mais seulement quand la rançon exigée par nos ravisseurs aura été versée. Le gouvernement récupérera son plutonium et, après quelques mois, nous pourrions annoncer notre décision d'émigrer quelque part. Les États-Unis, par exemple, ou peut-être un endroit plus séduisant, comme la Suisse ou le sud de la France.

Polsky se fit cynique.

— Qu'est-ce qui vous permet de penser que le gouvernement nous laissera partir ? Nous avons travaillé sur des projets top secret dont la plupart des gouvernements ignorent tout.

Il avait raison, les autres scientifiques le savaient. On les avait installés dans un laboratoire séparé afin de travailler au développement d'une nouvelle technologie permettant de rendre le transport du plutonium moins dangereux, sans réduire son potentiel en tant qu'arme. Et ils avaient trouvé un moyen de réduire de façon significative les émissions de rayons alpha, ce qui autorisait le transport des substances nucléaires dans des containers bien plus petits, légers, et surtout, bien plus discrets.

— Avec cette découverte, souligna Polsky, n'importe quel pays peut fabriquer des bombes nucléaires et les faire transporter où il veut sans qu'elles soient repérées. Ce qui signifie que nos pires ennemis peuvent introduire une bombe dans un endroit comme le Kremlin sans qu'on en sache rien.

— Raison de plus pour ramasser notre argent et nous en aller, répliqua Sartov. La Russie a beaucoup d'ennemis...

— Dont nous trois ! lui lança Polsky.

Adossé à un pan de mur tendu de tissu, Donielev écoutait les trois hommes. Il avait la peau sombre, comme ses ancêtres venus du Caucase et, bien qu'âgé de soixante ans, il avait toujours le corps d'un athlète grâce à l'entraînement quotidien qu'il s'imposait dans sa salle de gymnastique privée. Il portait un costume fait sur mesure pour sa silhouette courte et large, et il s'était complètement rasé le crâne – ce qui lui donnait, il le savait, une apparence un peu sinistre.

Cet ancien du K.G.B. avait été responsable de la mort de milliers d'hommes et de femmes – dont beaucoup d'innocents – jusqu'à ce que l'organisation soit démantelée. Étant à la tête du deuxième bureau, Donielev avait alors la liberté d'enquêter sur qui il voulait – dissidents, officiels et même membres du K.G.B. –, puis de les éliminer.

Avant qu'il ne soit déposé, son nom faisait trembler de peur ceux qui le connaissaient, y compris les plus puissants. Comme le K.G.B. lui-même, le deuxième bureau qu'il dirigeait était une terrifiante machine répressive qui contrôlait la vie de tous les citoyens soviétiques, qui qu'ils soient.

Maintenant, simplement homme d'affaires, ainsi qu'il se présentait aux gens de l'extérieur, Donielev contrôlait à travers son immense organisation mafieuse toute une gamme d'activités criminelles : prostitution, drogue, racket, chantage, kidnapping, contrebande de marchandises, vente d'armes volées et d'équipement militaire, y compris du combustible nucléaire. Il ne se passait pas grand-chose à

Moscou sans qu'il ne perçoive son pourcentage.

Les énormes profits dégagés par ses différentes entreprises lui avaient notamment permis de s'acheter les deux véhicules Mercedes Benz garés à l'extérieur. La datcha et les diverses propriétés qu'il possédait – fermes, entrepôt, usines –, les vêtements qu'il portait, confectionnés par un tailleur anglais qui venait tous les six mois de Londres pour prendre ses mesures, même les cigarettes françaises qu'il importait directement de Paris, étaient payés avec l'argent que ses hommes collectaient pour lui.

Il se tourna vers la jeune femme qui se tenait à son côté.

— Le vieil homme me casse les pieds, chuchota-t-il. Bien plus qu'il n'en vaut la peine.

Le visage de sa voisine resta impassible. Le coûteux tailleur pantalon de laine noire qu'elle portait – un cadeau de Donielev – mettait en valeur la minceur de sa silhouette.

Lena Kurilov n'était pas vraiment belle mais, avec l'aide des cosmétiques français que l'ancien général lui avait offerts, cette brune de trente ans donnait l'impression d'être séduisante.

— Quand Oleg Aliyev est venu me voir avec leur proposition – arranger leur enlèvement pour un tiers de la rançon –, cela m'est apparu comme un moyen facile de permettre à tout le monde de gagner de l'argent, murmura-t-elle d'un ton désolé. J'imagine que vous allez devoir laisser Polsky s'en aller.

— C'est trop dangereux. Et pour tout le monde.

— Même maintenant qu'Aliyev est mort ?

Tuer le jeune technicien était une simple mesure de prudence, avait décidé Donielev. Moins il y aurait de gens au courant de son implication dans cette affaire, et mieux ce serait pour lui.

Il regarda en direction de ses trois visiteurs.

— Ils savent, lui rappela-t-il.

Kurilov haussa les épaules, puis consulta sa montre.

— Je vais avoir des ennuis si je ne suis pas de retour à mon bureau dans une heure. La Colonel Tolstoy est aussi méfiante que du temps où nous étions toutes les deux au K.G.B. Je vais remettre mon uniforme. Je vous appellerai dans la matinée, et vous me ferez savoir ce que vous avez décidé.

Il hocha la tête. Peu lui importait que Kurilov reste ou s'en aille. Elle n'était pour lui qu'une plaisante diversion. Les trois hommes assis dans la pièce représentaient quant à eux une énorme somme d'argent, un cadeau inattendu qui lui était tombé dans les mains grâce à son savoir-faire en matière de kidnapping – entre autres choses.

L'idée de simuler leur propre enlèvement venait d'eux ; ils avaient vu là un moyen de récolter assez d'argent pour quitter la Russie et aller s'établir ailleurs.

Leur plan était simple : faire comme si ils avaient été kidnappés avec une petite quantité du nouveau plutonium 239. Puis, dès que la rançon était payée, se faire libérer, avec leur invention.

Au bout d'un an, ou plus, ils annonceraient leur désir d'émigrer vers un autre pays, où les deux tiers de la rançon, leur part, les attendraient.

Donielev trouvait un défaut majeur à leur plan : sa part de la rançon. Il voulait tout. Et même plus.

Il connaissait un Américain, un certain Maxwell Haverford, qui était comme lui un ancien des services secrets. Haverford travaillait à présent comme consultant auprès de sociétés et de gouvernements, et même de la C.I.A.

Et, bien sûr, de Yuri Donielev.

L'Américain avait accepté d'aller proposer les scientifiques et leur nouveau plutonium à certains de ses propres clients, et de leur demander le maximum qu'il pensait pouvoir obtenir d'eux. Il aurait droit à la moitié de la somme comme commission.

D'après l'Américain, les acheteurs les plus plausibles étaient les Iraniens.

Donielev attendait que l'Américain l'appelle pour lui annoncer que le marché avait été conclu. Puis, une fois que Haverford aurait touché l'argent, il pourrait mettre les deux scientifiques dans un avion à destination de Téhéran et savourer la récompense financière d'un travail bien fait.

L'ancien officier du K.G.B. marcha vers le mur opposé et pressa une petite sonnette.

Quelques secondes plus tard, un homme bien habillé, aux cheveux bruns et aux sourcils broussailleux, fit son entrée dans le salon.

— Un de nos invités va devoir être véhiculé demain matin, Vasily, déclara Donielev avec un sourire dur. Vous utiliserez la Volvo beige – la 760.

Federov travaillait pour le général depuis des années, depuis les temps du K.G.B. où il était colonel et l'aide personnel de Donielev. Quand le général lui avait dit d'utiliser la Volvo, il avait tout de suite compris l'ordre implicite : il fallait tuer l'homme et se débarrasser de son cadavre.

— Moscou a bien plus changé que vous ne l'imaginez, depuis

vosre dernière venue, déclara le gros conducteur à Mack Bolan.

— Ça ne fait pourtant pas si longtemps. Et en quoi la ville a-t-elle changé ?

— Regardez autour de vous !

— La dernière fois, je n'avais pas eu beaucoup de temps à consacrer au tourisme, remarqua Bolan. Mais la vie ici semble un peu plus frénétique.

— Croyez-moi sur parole : rien n'est plus comme avant.

— Comment en êtes-vous arrivé à travailler avec nous, Gorsky ? demanda l'Exécuteur.

— J'ai une famille et je dois m'en occuper. Alors, je fais tout ce que je peux pour que nous ayons un toit au-dessus de nos têtes et à manger sur la table chaque soir. Enfin, presque tout, corrigea Gorsky.

Bolan, en réalité, connaissait son histoire. Hal Brognola, en lui donnant son contact, l'avait mis au parfum. L'homme avait été garde du corps d'un leader de la mafia russe qui s'était retourné contre ses partenaires – tous anciens du K.G.B. – dans l'espoir d'obtenir l'asile aux États-Unis. Mais, avant qu'il ait pu conclure un accord, il avait été assassiné. Grâce à l'aide américaine, Gorsky avait pu échapper au sort de son employeur.

Gorsky était devenu un homme à tout faire, qui survivait en rendant des services. Bolan appréciait en lui son côté direct : il ne faisait pas mine d'être honnête. Mais il ne trahissait jamais un ami ou son employeur du moment, lui avait assuré Hal.

— Tu peux lui demander ce que tu veux, Striker, il connaît tout le monde. Et pas besoin de jouer à cache-cache avec lui. Je parie qu'il te reconnaîtra dès qu'il te verra. C'est un ancien truand de la vieille école. Il a une dette envers nous et fera tout pour la rembourser. Avec lui, tu ne risques rien.

Alors qu'il s'arrêtait à un feu rouge, le chauffeur demanda :

— Vous descendez à quel hôtel ?

— Le Zolotoye Kolsto.

Gorsky haussa les épaules.

— Il est propre et assez bien dirigé.

Il slaloma entre les piétons qui traversaient la rue.

— C'est plutôt loin d'ici. On aura le temps de parler.

Les choses avaient vraiment évolué depuis le dernier blitz de Bolan. Alors qu'ils roulaient à travers le centre de Moscou, le guerrier eut l'impression que les gens, dans la rue, marchaient d'un pas plus confiant, ignorant la présence occasionnelle d'un policier en uniforme.

Les jeunes portaient, comme aux États-Unis, des jeans et des blousons de cuir. Des radiocassettes emplissaient l'air de rock'n roll.

Où qu'il regarde, Bolan voyait la preuve que les Moscovites tentaient d'imiter les Américains.

Il y avait de longues files d'attente de gens qui cherchaient à rentrer chez McDonald's, et les voitures étrangères ne se comptaient plus dans les rues.

— Ça a changé, pas vrai ? Laissez-moi vous montrer quelque chose, dit Gorsky, avant de tourner à un coin de rue.

Sur les places de la ville, les piédestals qui soutenaient à l'origine les héros soviétiques statufiés étaient maintenant vides, attendant que de nouveaux héros viennent les remplacer ou que les anciens soient absous et retrouvent leur place.

Tout en haut des immeubles construits à l'époque stalinienne, des néons publicitaires vendaient un peu de tout, des cigarettes à la vodka en passant par les hamburgers. Des hôtels flambant neufs construits par des entreprises occidentales créaient un contraste saisissant avec les bâtiments délabrés voisins, dissimulés derrière des échafaudages branlants.

— Nous sommes devenus si américains que nous avons maintenant des casinos, des boîtes de nuit et de spectacles porno dans toute la ville. Et des putes à chaque coin de rue, et dans le hall de chaque hôtel.

Gorsky tourna dans la nouvelle rue Arbat. Là, beaucoup de boutiques se voulaient les vitrines de ce qui se faisait à l'étranger et se partageaient l'espace avec des antiquaires spécialisés dans les icônes. Si quelques-uns vendaient des pièces très rares provenant de monastères russes, les autres vendaient des copies soignées destinées aux collectionneurs étrangers.

S'arrêtant à un feu rouge, Gorsky regarda l'homme assis à côté de lui.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Bolan hésita un instant, mais se souvenant des conseils de Brognola, il joua carte sur table.

— Je recherche trois hommes. Des scientifiques. Ils ont disparu.

— Volontairement ?

— On ne sait pas trop.

Gorsky secoua la tête.

— Le kidnapping est devenu une des nouvelles industries russes. Le moindre petit braqueur kidnappe quelqu'un et exige une rançon. Ces trois scientifiques, ils sont importants ?

— Très. Et pas seulement pour la Russie. Le monde entier a gros à perdre.

Le Russe observa une longue pause, au terme de laquelle il fit une suggestion :

— Je connais un homme qui sait à peu près tout ce qui se passe à Moscou dans le monde du crime. Il vend ses informations.

— Combien ?

Gorsky réfléchit une minute.

— Vous pouvez monter jusqu'à cinq cents dollars ?

Bolan sortit son portefeuille et commença à compter l'argent.

— Non, dit Gorsky. Vous lui donnerez directement, quand il vous aura dit ce que vous vouliez savoir.

— Quand est-ce qu'on peut le rencontrer ?

— Maintenant, si vous voulez. Il traîne toujours dans le parc Izmaïlovski.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Autant y aller maintenant. Plus tôt je saurai où ils sont, plus vite j'aurai fini mon travail ici.

Gorsky savait la manière dont l'Américain terminait son « travail ». Il était heureux de ne pas être un de ceux que l'Américain recherchait.

CHAPITRE II

Les nouvelles étaient excellentes, songea Yuri Donielev en écoutant Lena Kurilov qui, à l'autre bout du fil, lui faisait part des derniers événements.

Le gouvernement avait laissé un message sur le répondeur interrogeable à distance qu'ils avaient déposé dans un bureau vide situé près du quartier commerçant d'Arbat. Les Russes étaient prêts à payer la rançon exigée pour le retour des trois chercheurs et de leurs containers de plutonium 239. Ils attendaient des instructions sur l'endroit où laisser l'argent et celui où ils récupéreraient leurs scientifiques.

— Et moi qui pensais que notre gouvernement était en pleine banqueroute, murmura Donielev en souriant. Où est-ce qu'ils vont trouver l'argent ?

— Le gouvernement américain a accepté de leur prêter la rançon. Leurs émissaires doivent être en train de faire le voyage à bord d'un jet militaire. La police ira les accueillir et accompagnera les deux Américains jusqu'à leur ambassade, avec l'argent. D'ici à demain, nous pourrons préparer une cachette pour le récupérer.

Donielev estimait toujours préférable d'éviter les risques inutiles.

— Les deux hommes qui apportent la rançon, qui sont-ils ?

— D'après ce que j'ai pu apprendre, l'un d'eux est Harold Brognola, un fonctionnaire qui a fait partie de la *Fédéral Task Force on Organized Crime*. Il serait une sorte de conseiller du président américain. L'autre homme est un certain Michael Belasko. Il semblerait que ce soit un des adjoints de Brognola.

— Ils doivent retourner aussitôt dans leur pays ?

— Il semblerait que non. D'après mes informations, on leur a demandé d'apporter l'argent parce qu'ils devaient de toute façon venir en Russie. Vous avez entendu parler de l'importante réunion sur la lutte contre le Crime Organisé ?

Donielev se mit à rire.

— C'est arrivé jusqu'à moi, en effet. Les Américains viennent ici pour nous aider à nous débarrasser de la mafia : c'est d'une drôlerie ! Comme s'ils étaient capables de contrôler la mafia dans leur propre

pays !

— Nous reparlerons de ça au dîner, proposa Kurilov.

Donielev acquiesça.

— Je serai sûrement affamé, à ce moment-là. Me débarrasser des nuisances – comme ces scientifiques – me donne toujours faim. Je pourrais manger un cheval ! Ou, au moins, un bon T. bone américain. Je vous retrouverai au restaurant du Radisson Slavyanskaya. À 21 heures.

— Harold Brognola est descendu dans cet hôtel. Nous devrions peut-être plutôt dîner à la datcha.

— Et ce... comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Michael Belasko.

— Il est là aussi ?

— Non.

— Vous avez trouvé quelque chose à son propos ?

— J'ai regardé dans les vieux dossiers. Mais il n'y a rien sur cet homme.

L'ancien général du K.G.B. resta un instant silencieux, puis il demanda :

— Dans quel hôtel est-il descendu ?

— Je ne sais pas encore.

— Vous avez son emploi du temps, avec les endroits où il doit aller ?

— Je peux me procurer ça. Pourquoi ?

— Prudence est mère de sûreté, comme disent les Français. Nous allons devoir en apprendre plus à propos de ces hommes. Ils pourraient se révéler gênants...

Sur ces mots, Donielev raccrocha.

Malgré l'inconnu que représentaient les deux Américains, il était bien décidé à fêter les merveilleuses nouvelles que Kurilov venait de lui apprendre. Comme tout Russe qui se respecte, l'ancien officier du K.G.B. avait préparé un festin pour ses invités et lui. Il s'approcha de la grande table couverte de mets raffinés.

— Mangeons, suggéra-t-il avec un grand geste de la main. Ensuite, nous pourrions encore parler.

Polsky secoua la tête.

— La nourriture n'y changera rien.

Alors qu'ils commençaient de déjeuner, le scientifique insista pour expliquer encore pourquoi il tenait à retourner à l'institut de

recherches Osbrink. À la fin, Donielev ne put cacher son exaspération.

— Revenir ainsi n'est pas si simple ! lança-t-il en posant son index sur le torse du chercheur. Vous mettez vos amis en danger. Vous nous mettez en danger.

— J'ai pensé à tout, Yuri, affirma Polsky. Je raconterai que j'ai échappé à mes ravisseurs. Et, ajouta-t-il en regardant ses deux collègues, je préciserai que vous deux êtes toujours aux mains de ceux qui nous ont kidnappés.

Donielev ne cacha pas sa contrariété, avant de soupirer.

— Si c'est ce que le professeur veut faire, déclara-t-il aux deux autres chercheurs, nous devons respecter sa volonté.

Ce serait l'une des dernières volontés de ce vieil imbécile.

*
* *

Le Pr Polsky leva les yeux quand Donielev entra dans la pièce.

— N'oubliez pas que c'est vous qui êtes venus à nous, rappela l'ancien général. Pas le contraire.

— Je ne l'oublierai pas et je ne révélerai à personne vos identités, promit Polsky.

— Ainsi que l'identité de la personne qui nous a mis en relation.

Ce dont Polsky et ses collègues étaient loin de se douter, c'était que le faux kidnapping allait devenir un vrai kidnapping. S'ils savaient qu'une rançon avait été demandée, ils ignoraient qu'ils avaient aussi été proposés à différents représentants de gouvernements étrangers, et que l'Iran l'avait emporté avec une offre de trente millions de dollars.

Fort de son expérience en matière de rapt – il avait déjà kidnappé des hommes d'affaires, des banquiers et même des fonctionnaires gouvernementaux –, Donielev avait mis en scène la demande de rançon. Et pour rendre le retour des trois scientifiques encore plus précieux, il avait insisté pour que les trois hommes aient avec eux assez de ce fameux plutonium 239 pour fabriquer une petite bombe.

— Vous verrez le gouvernement supplier vos kidnappeurs de vous restituer, vous et le plutonium, avait-il promis aux chercheurs. Ils y mettront autant d'argent qu'il faudra.

En ajoutant les trente millions de dollars des Iraniens aux quinze millions qu'allait verser le gouvernement russe, Donielev entendait bien quitter avec Kurilov la rigueur des hivers russes pour un climat plus agréable.

Il pouvait presque sentir l'argent sur ses mains. Plus d'argent qu'il

n'en avait jamais vu.

L'ancien général du K.G.B. songea à l'expression du président russe quand il s'apercevait qu'il avait été baisé. À ce moment-là, les scientifiques auraient quitté le pays et seraient sous bonne garde dans une base de recherches iranienne.

Donielev consulta sa montre. Il avait déjà perdu trop de temps à essayer de convaincre Polsky de revenir sur sa décision.

— Nous vous accompagnerons assez près de l'institut pour que vous puissiez le rejoindre à pied, annonça-t-il au vieux chercheur.

Polsky se leva et donna l'accolade à ses deux collègues.

— Malgré votre décision, promet Sartov avec émotion, je vous garderai votre part pour le jour où vous déciderez de quitter la Russie pour un pays plus civilisé.

Polsky serra le container de plutonium entre ses bras et suivit Donielev à l'extérieur de la maison.

— Nous pourrons partir dès que votre invité le souhaitera, annonça Viktor Shmarov, un ancien agent du K.G.B. et un des plus proches assistants de Donielev.

Une Volvo 750 brun clair attendait dans l'allée, moteur tournant.

Shmarov prit place à côté du chauffeur et considéra d'un regard désapprobateur les tatouages bleus qui ornaient le dos des mains de l'homme. Il avait tenté de le décourager de se les faire faire. Mais ainsi que l'un de ses hommes le lui avait expliqué, c'était la meilleure façon de montrer à leurs copains qu'ils appartenaient à un des plus puissants gangs mafieux.

Donielev ouvrit la portière arrière et adressa un sourire à Polsky.

— Je vais vous prendre le container pendant que vous vous installez.

Le professeur tendit le plutonium, puis entra dans la voiture et regarda la banquette arrière. Elle était recouverte de plastique.

— Des housses de plastique dans une si belle voiture ? s'étonna-t-il.

— Elles y étaient quand nous l'avons achetée. Et je n'ai toujours pas eu le temps de les enlever, expliqua Donielev en fermant la portière arrière.

Il s'adressa au chauffeur.

— Le professeur retourne à l'institut Osbrink. Le colonel Federov vous a donné ses instructions ?

Le chauffeur hocha la tête et se tourna vers le vieux scientifique, à l'arrière. Posant sur l'appui-tête un automatique Makarov 9 mm

équipé d'un silencieux, il tira à trois reprises dans le torse de Polsky.

Une expression stupéfaite sur le visage, le vieil homme s'affala sur la banquette arrière, dans un éclaboussement de sang et de fragments d'organes dégoulinants.

— Nettoyez-moi ça, ordonna Donielev. Emportez son cadavre jusqu'au parc Izmaïlovski et enterrez-le dans la forêt. Faites le nécessaire pour qu'il soit impossible à identifier.

Shmarov et le chauffeur de la Volvo descendirent du véhicule et se dirigèrent vers le garage pour y chercher du produit nettoyant, des chiffons et un bidon d'acide qu'ils verseraient sur le corps après qu'ils lui auraient creusé une tombe.

Alors que Donielev revenait vers la datcha, il s'arrêta et fit signe aux quatre imposants gardes du corps qui se trouvaient là.

— Suivez-les. Si qui que ce soit essaye de les arrêter, tuez !

Considérant le quatuor d'un regard de glace, il précisa son ordre.

— J'ai dit qui que ce soit – flics, étrangers, membres d'autres gangs. Vous tuez le moindre gêneur.

Alors que les deux véhicules quittaient la propriété, une minute plus tard, Donielev baissa les yeux pour vérifier qu'aucune tache de sang n'était venue souiller son costume, puis il sourit et se dirigea vers la datcha.

Il devait encore appeler Haverford et réfléchir aux détails concernant le moment et l'endroit où il allait récupérer la rançon, ainsi que la façon dont il allait expédier les deux scientifiques qui restaient en Iran.

Mack Bolan jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ils avaient roulé à toute allure sur un des « boulevards de verdure », ces grandes artères qui ceinturent le centre de Moscou. Gorsky s'engagea dans une large rue qui bifurquait vers le nord-est. Au loin, Bolan pouvait distinguer les bulbes d'une église.

— C'est le monastère Nikolski, indiqua le Russe en surprenant son regard. Le plus fameux monument de la Russie orthodoxe.

Un immense complexe de pierre, moderne, s'élevait quelques rues plus loin. C'était l'hôtel Spoutnik, construit en l'honneur des cosmonautes russes qui avaient battu des années plus tôt leurs homologues américains dans la course de la conquête spatiale.

— Nous y voilà, annonça le Russe. Maintenant, cherchons notre homme.

Bolan se tenait à l'entrée du parc Izmaïlovski. Des dizaines d'échoppes de fortune s'alignaient dans la rue qui longeait cet immense espace vert. De petits revendeurs proposaient à peu près tout, des parapluies fabriqués en Hollande au caviar de la mer Caspienne.

À moins de dix kilomètres du centre de Moscou, le parc offrait près de mille deux cents hectares de verdure, ainsi qu'une vieille et immense forêt. C'était un agréable lieu d'évasion, où les Moscovites essayaient d'échapper à la dure réalité de la vie quotidienne dans la capitale. Les amoureux venaient ici pour trouver de la tranquillité et fuir leurs appartements exigus et surpeuplés ; les familles, elles, venaient pour le plaisir de respirer le parfum frais de l'herbe et des fleurs sauvages.

Gorsky regarda Bolan et soupira.

— C'est beau, pas vrai ?

Le guerrier hocha la tête.

— Mais comme toutes les belles choses, poursuivit Gorsky, il y a un revers. Une dangereuse face cachée. Les mafieux viennent ici pour traiter toutes sortes d'affaires. Ce n'est plus comme avant, quand la mafia avait encore un code d'honneur.

Il désigna des bois, pas très loin d'eux.

— Vous vous postez là-bas à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et vous verrez des dealers débarquer pour essayer de vous fourguer de l'héroïne, de la marijuana ou leur merde de drogues synthétiques. C'est un gros business.

Gorsky pointa le doigt vers un jeune homme vêtu de haillons, qui marchait sans but, à proximité du bois.

— Regardez ses yeux.

Le regard était totalement vide. Alors que Bolan l'observait, il vit le type s'approcher d'un autre et lui murmurer quelques mots. Ils disparurent tous les deux dans le bois.

— Probablement un vétéran de la guerre d'Afghanistan. Ils sont beaucoup trop à avoir découvert que la drogue pouvait les aider à oublier toutes les horreurs qu'ils ont vues.

L'ancien garde du corps semblait découragé.

— Dans ce parc, il y a toutes sortes de transactions, qui peuvent porter sur des marchandises de contrebande ou sur des armes. Des hommes d'affaires viennent rencontrer des membres des différents gangs pour monnayer leur protection.

Cette fois, Gorsky attira l'attention de Bolan sur une adolescente en minijupe qui marchait très vite dans une allée.

— Elle va probablement retrouver son mac pour qu'il lui donne son prochain rendez-vous.

D'après ce qu'il avait lu, Bolan savait aussi que le parc était un endroit de mort. Chaque semaine, on y découvrait au moins cinq cadavres criblés de balles.

— Nous avons une expression russe pour ce qui se passe dans cette ville, souligna Gorsky. Malheureusement, elle est impossible à traduire en anglais.

Il aurait pu énoncer son expression dans sa langue natale. Car si Mack Bolan jugeait pratique de faire mine de ne comprendre que quelques mots de russe, il le parlait en réalité pas si mal.

Gorsky consulta sa montre.

— Mon ami devrait être ici, quelque part.

Il sortit de la voiture et s'étira. Bolan le rejoignit bientôt.

Ouvrant sa veste, l'ancien garde du corps sortit de son holster d'épaule un pistolet PSM 5.45 mm, qu'il glissa dans une poche.

— Attendez-moi, je vais le chercher, dit-il avant de s'enfoncer entre les arbres.

Un jet militaire avait amené Bolan et Brognola en Russie, et les accords du numéro un du *Justice Department* avec la police russe avaient permis d'éviter la douane et les fouilles. Le guerrier avait apporté tout un assortiment d'armes dans un grand sac de toile, lequel se trouvait dans le coffre de la voiture de Gorsky. Dans l'immédiat, il allait devoir se reposer sur le Beretta 93-R équipé d'un réducteur de son qu'il portait sous l'aisselle, et du poignard de combat Applegate-Fairbairn fixé à sa jambe.

Le poignard et le pistolet étaient prêts à entrer en action.

Lui aussi.

Gorsky vint le retrouver au bout de cinq minutes.

— Mon ami n'est pas encore arrivé, expliqua-t-il en l'entraînant dans la forêt, mais il est possible que nous tombions sur des mafieux. Ils semblent préférer éviter les rayons de soleil pour travailler... Dans votre pays, c'est une vieille plaisanterie de dire que la mafia est une industrie comme une autre. Chez nous, elle contrôle tout. Il y a plus de cinq cents gangs à travers la Fédération russe. Rien que dans Moscou, le crime est contrôlé par plus de vingt brigades, avec des milliers de voyous sous leur commandement.

— Vous pensez que la mafia est responsable du kidnapping des trois scientifiques ? demanda Bolan.

— Ça ne me surprendrait pas. Plus rien ne me surprend, à vrai dire.

Gorsky regarda autour de lui.

— Peut-être que Boris a rendez-vous avec quelqu'un de l'autre côté de la forêt. Restez ici, je vais vérifier.

L'ancien garde du corps disparut de nouveau entre les arbres, et Bolan revint sur ce qu'il savait à propos du kidnapping.

Il pouvait avoir été organisé par la mafia, qui avait déjà à son actif un nombre invraisemblable d'enlèvements. En même temps, il se rappelait avoir entendu dire que les professeurs russes gagnaient moins que le minimum indispensable pour s'en sortir dans le climat inflationniste de leur pays.

Dans ces conditions, il fallait peut-être envisager l'hypothèse que les scientifiques avaient imaginé d'organiser leur propre kidnapping afin d'obliger le gouvernement à leur payer enfin ce qu'ils pensaient mériter.

Quinze millions de dollars, d'après Hal Brognola. Cela faisait...

Des coups de feu firent sortir Bolan de ses réflexions. Sans l'ombre d'une hésitation, il s'enfonça à travers les arbres en même temps qu'il sortait son Beretta.

Une nouvelle détonation retentit à travers les bois. Alors que l'Exécuteur franchissait la première ligne d'arbres, il vit Andrei Gorsky couché sur le sol, son flingue à côté de lui. Avant qu'il ait eu le temps de vérifier s'il était toujours vivant, il aperçut deux silhouettes qui s'éloignaient en courant.

Il se mit en position de tir, tenant son pistolet à deux mains.

Comme s'ils avaient senti sa présence, les deux hommes se tournèrent pour lui faire face.

Bolan dirigea le Beretta vers la cible la plus proche et lâcha une rafale de trois ogives brûlantes qui perfora le torse du tireur. Le guerrier ne laissa pas le temps au second flingueur de presser la détente de son mini-Uzi. Il plongea sur un tas de feuilles mortes, sur sa droite, avant que l'homme ait pu faire partir son premier coup. Puis, couché, il balança une rafale qui explosa la tête du mafieux.

Conscient qu'il pouvait y avoir d'autres ennemis planqués dans le coin, Bolan courut jusqu'au cadavre le plus proche et récupéra son mini-Uzi.

Rangeant le Beretta dans son holster, l'Exécuteur examina alors les lieux. La forêt, soudain, paraissait silencieuse et immobile. Il n'y avait que la puanteur de la mort pour souiller ce tableau champêtre – la puanteur de la mort et une odeur âcre qui venait de derrière un bouquet d'arbres.

Intrigué par cette odeur, Bolan avança prudemment d'un arbre à

l'autre jusqu'à ce qu'il tombe sur un spectacle plutôt bizarre. Deux hommes à la peau assez sombre vidaient le contenu d'un grand bidon de verre dans un fossé long et peu profond.

— Ça pue, se plaignit l'un d'eux en russe.

— J'imagine que les deux autres se sont chargés du ou des visiteurs, chuchota l'autre. Tirons-nous vite d'ici, maintenant. Si jamais quelqu'un se pointe...

— C'est déjà fait.

Comme si deux frelons les avaient piqués, les flingueurs se jetèrent sur les deux automatiques tchèques 9 mm Model 75, qui se trouvaient par terre à côté d'eux. Bolan tira sur le type le plus proche, et la balle lui traversa la main.

Avec un hurlement de douleur, le mafieux réussit quand même à saisir l'automatique et à le lever vers le guerrier, qui lui expédia deux balles en plein cœur.

L'autre flingueur essaya de tirer profit de la seconde que lui laissait Bolan. Il agrippa son 9 mm et tira sauvagement vers l'endroit où son ennemi se trouvait un moment plus tôt.

Mais l'Exécuteur avait déjà bougé. Utilisant un arbre tout proche comme bouclier, l'Exécuteur pointa le pistolet-mitrailleur vers son adversaire paniqué et lâcha une rafale qui faucha le mafieux, le propulsant vers l'arrière et le faisant tomber dans la fosse que son copain et lui avaient creusée.

Deux autres types surgirent alors de derrière les arbres, faisant aboyer leurs fusils d'assaut russes 9 mm équipés de réducteurs de son.

En un éclair, Bolan avait estimé la situation et plongé vers eux, glissant sur la terre humide. Avant qu'un des deux hommes ait pu réagir au mouvement de surprise du guerrier, celui-ci les avait arrosés d'une longue rafale.

Les mains crispées sur son pistolet-mitrailleur, Bolan attendit un long moment avant de se redresser, puis il s'avança avec précaution pour examiner chacun des quatre corps. Trop de soldats avaient payé chèrement le fait de ne pas s'être assurés que l'ennemi était bien mort.

Pointant le mini-Uzi sur chaque corps alors qu'il passait à côté, Bolan chercha le moindre signe de vie. Il n'y en avait aucun. Il remarqua alors que tous les flingueurs avaient un point commun : des tatouages bleus sur le revers des mains. Notant ce détail dans un coin de son esprit, il se dirigea alors vers la tranchée, et une bouffée pestilentielle lui fit comprendre que l'odeur était due à un acide très concentré.

Il jeta quand même un coup d'œil. Un corps était en partie caché

par le cadavre du flingueur qui reposait dessus. Le visage était à moitié rongé par l'acide, mais l'Exécuteur put voir les traces d'une petite barbe grise et aussi des cheveux gris sur ce qui restait du crâne.

Un vieil homme.

Bolan se demanda pourquoi les six Russes essayaient de rendre son identification impossible.

Il examina le corps. Les mains avaient été plongées dans l'acide de manière à brûler les empreintes digitales, et on lui en avait répandu sur tout le visage, ne laissant qu'une masse informe et gélatineuse là où il y avait eu des traits humains. La bouche était entrouverte. Bolan vit des chicots de dents et une mâchoire fracassée. Décidément, quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour empêcher l'identification du cadavre.

Le guerrier revint vers l'endroit où se trouvait Gorsky. Il s'agenouilla et observa le visage figé de l'homme. Il ne pouvait plus rien faire pour lui. Peut-être Brognola enverrait-il un don anonyme à la veuve et aux enfants de Gorsky. Ils lui devaient au moins ça.

Bolan sentit soudain que quelqu'un se trouvait derrière lui.

Glissant la main sur l'arme automatique, il commença de pivoter, jusqu'à ce qu'il sente la morsure glacée du canon d'un pistolet pressé contre sa nuque.

Il tourna la tête et vit deux policiers moscovites en uniforme. Ils avaient tous deux l'index pressé sur la détente des pistolets qu'ils braquaient sur lui.

Bolan laissa tomber le mini-Uzi et se redressa, passant les mains derrière sa tête.

Le premier des deux flics se mit à hurler, en russe évidemment, et Bolan fit mine de ne pas comprendre. À la fin, la voix pleine de colère, le flic lui cria en anglais :

— Vous êtes en état d'arrestation.

Tandis qu'il gardait son arme braquée sur Bolan, l'autre entreprit de le fouiller ; il secoua la tête quand il trouva le Beretta 93-R et le poignard de combat.

Alors qu'on lui menottait les mains dans le dos, Bolan faillit sourire de l'ironie de la situation.

Douze heures plus tôt, à Washington D.C., il avait pris place dans un bureau et écouté Hal Brognola qui s'était efforcé de le convaincre de l'accompagner en Russie pour aider les Russes à résoudre un problème qui risquait d'affecter le monde entier.

L'exécuteur revenait à peine d'un voyage imprévu en Europe durant lequel il avait été blessé sérieusement et il aurait volontiers

pris quelques jours de repos. D'autre part, les missions spéciales de son ami Hal l'obligeaient souvent à sortir de l'anonymat dans lequel son combat contre la mafia l'avait plongé. Le personnage de Mike Belasko, qu'il allait devoir une nouvelle fois revêtir, par sa position quasi officielle, ne lui laissait pas les coudées aussi franches que ses combats en solitaire. Mais ses rapports privilégiés avec le numéro un du *Justice Department* étaient tels que, comme à l'habitude, il avait accepté.

Et maintenant, il était le prisonnier des Russes, et serait très certainement accusé de meurtre !

CHAPITRE III

Douze heures plus tôt, l'Exécuteur était donc venu retrouver Hal Brognola dans un bureau anonyme d'une société d'import-export de fruits et légumes de Washington D.C.

— Merci d'être venu, dit Brognola, avant de désigner une chaise à côté de lui. J'ai besoin de ton aide, Striker.

— C'est nouveau ! Que se passe-t-il, cette fois ?

Brognola tendit un mémo dactylographié que Bolan parcourut rapidement, avant de le rendre.

— Si j'ai bien compris, dit-il, quelqu'un a kidnappé trois chercheurs scientifiques en Russie, hier, et il réclame un gros paquet d'argent pour les rendre.

Il haussa les épaules.

— D'après ce que j'en sais, ce genre d'embrouille fait partie du quotidien, non ?

— Il ne s'agit pas d'un kidnapping comme les autres. C'est la raison pour laquelle on a pris l'affaire en main. Les trois chercheurs dont il est question forment une unité de recherche nucléaire, et ils ont développé une formule de plutonium 239 qui le rend très facile à transporter et à manipuler. Le problème, dans l'histoire, c'est qu'ils ont disparu avec six kilos de ce plutonium. Et nos trois bonshommes sont capables de confectionner une petite bombe nucléaire autour de ce nouveau combustible nucléaire qui est assez léger – et assez sûr – pour être transporté dans une valise.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Que tu retrouves nos trois chercheurs avant que d'autres ne mettent la main sur eux et le plutonium.

— À moins d'aller voir ce qui se passe à Moscou, ça risque de ne pas être évident.

Brognola hocha la tête.

— C'est ce que j'ai dit au Président. Quand il m'a appelé ce matin et m'a demandé de venir le voir aussi vite que possible, je ne savais pas trop à quoi m'attendre...

Aussi précisément que possible, il rapporta à Bolan son entrevue

dans le Bureau oval. Le Président lui avait révélé l'enlèvement des trois scientifiques et du plutonium 239, ainsi que les dangers liés à ce kidnapping. Le gouvernement russe avait reçu une demande de rançon s'élevant à quinze millions de dollars en liquide. Les caisses du pays étant à peu près vides, il avait demandé aux Américains d'avancer l'argent, mais, surtout, les rouages de l'État et de la police étant complètement gangrenés, une aide logistique secrète était nécessaire. Le Président avait aussitôt pensé à sa cellule spéciale et à Brognola.

— Ça n'est pas risqué ? s'étonna Bolan. Il doit y avoir un maximum de fuites au niveau du gouvernement russe, et si les ravisseurs sont au courant de ta venue, on risque de perdre et les scientifiques et le plutonium.

— En fait, les deux chefs d'État y ont pensé. Cet après-midi, le Secrétaire d'État doit annoncer à la presse que le gouvernement russe a demandé aux Américains des conseils en matière de lutte contre le Crime Organisé. Il doit aussi faire savoir qu'un de ses conseillers – en l'occurrence moi – conduira une délégation américaine qui ira rencontrer les différentes autorités russes. Un jet militaire m'attend à la *Andrew Air Force Base*. Demain, des représentants des autres agences fédérales – la C.I.A., le F.B.I., la D.E.A., les divisions alcool, drogue et armes à feu du ministère des Finances – devraient m'y rejoindre. Et nous rencontrerons nos homologues russes et moscovites pendant deux ou trois jours. Bref, nous avons un solide alibi.

Brognola resta un instant silencieux.

— J'ai obtenu du Président l'autorisation de pouvoir tout mettre en œuvre pour récupérer les chercheurs. C'est là que tu intervies, pendant que moi j'occuperai les Russes. Le Président est vraiment inquiet. Il veut à tout prix éviter qu'un régime ennemi – la Corée du Nord, l'Irak ou l'Iran, par exemple – mette la main sur les trois Russes et le plutonium. J'ai vraiment besoin de toi, Mack. Cette fois, il n'est pas seulement question de détruire un gros cancer mafieux en Italie, en Corse ou n'importe où d'ailleurs. C'est le monde entier qui risque de basculer dans l'horreur.

— J'aime pas ça, Hal, jouer les électrons libres dans le bordel moscovite, sans préparation, sans piste ! Tu vas encore me demander de réveiller Michael Belasco, pour un de ces blitz pourris dont tu as le secret.

Le guerrier regarda la pile de feuilles qui se trouvait devant Brognola.

— Tu as des infos sur le kidnapping ?

Brognola chercha parmi les feuillets.

— Voici un rapport du Service Fédéral de contre-espionnage, le

F.S.K., la nouvelle agence russe de sécurité intérieure, rapport selon lequel la mafia russe serait impliquée dans l'enlèvement.

— Ça n'est pas vraiment une surprise, remarqua Bolan. La plupart des leaders de la mafia sont des anciens du K.G.B. S'il y a bien quelque chose qu'ils doivent savoir faire, c'est assassiner ou kidnapper les gens.

Sur la photo que lui tendit Brognola, il découvrit un homme vêtu d'un uniforme.

— Il s'appelle Yuri Donielev, un ancien général du K.G.B. qui a dirigé le deuxième bureau. Il a une sacrée réputation.

Bolan plissa les yeux avec dureté. Il n'avait jamais rencontré ce type, mais il savait quelles horreurs les anciens chefs du deuxième bureau – la division du K.G.B. chargée de la sécurité intérieure – avaient infligées à leurs victimes.

Hal Brognola fit la synthèse de ce que ses sources lui avaient appris à propos de l'ancien général.

— Il affirme être associé à de nombreux business – ça va de l'immobilier aux boîtes de nuit en passant par les salles de jeux. Rien que des choses « propres ». Mais les gars du F.S.K. ont de bonnes raisons de penser qu'il gagne surtout de l'argent en étant le parrain d'un des plus violents gangs mafieux de Moscou. À en croire les Russes, Donielev a été impliqué dans d'autres enlèvements – sauf que les victimes, jusque-là, n'avaient été que des banquiers ou de riches hommes d'affaires.

— Il a quand même pu organiser le kidnapping.

Brognola tendit une autre photographie.

— Elle a dix ans et fait partie des fichiers officiels du personnel de la C.I.A.

Bolan examina l'homme. Bien habillé, il avait de longs cheveux coiffés avec soin. Son expression avait cette arrogance caractéristique de ceux qui sont nés pour avoir de l'argent et une importante situation.

— Max Haverford, indiqua Brognola.

Rapidement, l'ordinateur intérieur de Bolan alla chercher les informations associées à ce nom.

— C.I.A., se souvint-il. Il était spécialisé dans les problèmes de l'Est. Je me rappelle avoir entendu parler de lui.

— C'était un type assez mauvais, à l'époque.

— Est-ce qu'il n'a pas été viré parce qu'il avait tabassé des témoins ?

— Officiellement, il a pris sa retraite et s'occupe d'une agence en conseils, avec des bureaux dans le monde entier.

— Et qu'est-ce que Haverford a à faire avec le kidnapping ?

— Vu de l'extérieur, rien. Mais des amis à nous, du mouvement des moudjahidines, nous ont fait savoir qu'il avait rencontré le vice-ministre iranien des Renseignements, Massoud Yaneri, la semaine dernière.

Brognola tendit une autre photo à Bolan, qui la repoussa.

— Celui-là, je sais à quoi il ressemble.

Il se souvenait de Yaneri du temps où la police secrète iranienne VEVAK était chargée d'éliminer tous les dissidents cachés dans les pays étrangers. Il avait ainsi ordonné le meurtre de plus d'une vingtaine de personnalités à travers le monde – Paris, Genève, Berlin, Vienne, et beaucoup d'autres. Nommé par le mollah Fallahian, le ministre iranien des Renseignements, il prenait personnellement en main les situations les plus sensibles.

— Le fait que Haverford ait rencontré Yaneri signifie qu'il a quelque chose qui intéresse – beaucoup – les Iraniens. Et qu'est-ce qui les intéresserait plus que des experts nucléaires et assez de plutonium 239 pour fabriquer une petite bombe nucléaire, facilement transportable ?

— Il va falloir mettre ces trois-là au vert pendant un moment.

— Je suis d'accord. N'oublie quand même pas que Haverford a suivi la même formation que les plus grosses huiles de la C.I.A., ce qui signifie qu'il ne laisse ni trace ni odeur derrière lui quand il va pisser. Et si nous allons en Russie, poursuit Brognola, c'est pour ramener ces scientifiques et le plutonium. Si des malades comme Yaneri peuvent mettre la main sur de tels produits, tu vas voir les partisans de la manière forte sortir de tous les côtés, en Amérique comme en Russie, et essayer de s'accuser mutuellement du vol. On va se retrouver comme au bon vieux temps de la guerre froide.

Laquelle était déjà presque revenue, Bolan le savait. Des activistes du vieux régime communiste essayaient d'exciter les populations en leur promettant une vie meilleure s'ils revenaient au pouvoir. Ils insistaient notamment sur le fait que la Russie devait de nouveau traiter les États-Unis en ennemi mortel. L'extrême-droite américaine tenait à peu près le même discours et commençait à trouver des oreilles disposées à l'écouter.

La présente affaire, si elle s'ébruitait, ou dégénérât, risquait de mettre le feu aux poudres.

Bolan regarda Brognola dans les yeux.

— Quand pars-tu ?

— Dans une heure, j'espère. J'attends un véhicule blindé en

provenance du Black Warriors Ranch.

— Une voiture blindée ?

Brognola esquiva la question.

— Je te parlerai de ça plus tard. Dans l'immédiat, j'ai besoin d'une réponse.

L'Exécuteur se leva, marcha jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Tu finiras de me briefer dans l'avion.

CHAPITRE IV

La petite suite de bureaux située au second étage de l'hôtel Radisson Slavyanskaya était arrangée avec goût, grâce à des meubles importés du Danemark.

Une discrète plaque de métal fixée sur la porte d'entrée indiquait qu'il s'agissait des bureaux de Maxwell Haverford Associates, agence de conseils, et donnait la localisation des différentes succursales : Washington D.C., Zurich, Beyrouth, Hong Kong et Moscou.

À l'intérieur, une élégante jeune femme russe d'une trentaine d'années était assise derrière le bureau de chêne de la réception, occupée à taper du courrier sur un ordinateur. L'un des tiroirs de son bureau était entrouvert, lui permettant de se saisir rapidement d'un pistolet 9 mm Makarov équipé d'un gros réducteur de son.

La sonnerie de l'interphone retentit.

— Oui, monsieur Haverford ? fit la jeune femme.

— Est-ce que Gilal est là ?

— Oui, il est dans son bureau.

— Envoyez-le-moi, ordonna Haverford.

À l'intérieur d'un des plus petits bureaux, un homme massif aux cheveux coupés en brosse terminait une conversation téléphonique quand l'interphone sonna.

— Il veut te voir, dit la femme.

Gilal Kurbanov rassembla ses dossiers et s'arrêta devant le bureau de la réceptionniste. L'air soucieux, il demanda :

— Tu sais ce qu'il veut ?

— Non, lui répondit-elle.

Elle jeta un coup d'œil au petit standard.

— Il est en ligne avec l'étranger, mais il a dit que tu devais aller dans son bureau.

— On m'a fait une proposition pour un autre boulot, avoua Kurbanov sur le ton de la confiance. De Bagdad.

La réceptionniste eut un sourire radieux.

— Félicitations ! Il n'empêche qu'on est quand même mieux ici

que place Dzerjinski, tu ne trouves pas ?

— C'était encore autre chose en Azerbaïdjan ! s'exclama Kurbanov. Les Azéris sont vraiment cinglés. Ils étaient comme des cow-boys américains, à sortir sans arrêt leur flingue, pour n'importe quelle raison et contre n'importe qui. Pour un régime de musulmans, ils buvaient trop et fumaient trop de drogue.

La femme le considéra avec mépris.

— Tu es un Azéri. C'est comme ça que tu parles de ton propre peuple ?

— Je ne suis pas un Azéri, se défendit Kurbanov, l'air offensé. Ma famille est talych. Nous pouvons remonter notre histoire sur plus de deux siècles.

L'interphone fit de nouveau entendre sa sonnerie.

— Il s'impatiente, remarqua la réceptionniste.

L'immense bureau de Haverford était une réplique du Bureau oval de la Maison Blanche. Des copies parfaites de son mobilier ancien remplissaient la pièce, jusqu'au tissu qui couvrait les chaises et le canapé, et qui était le même que celui qu'on trouvait dans le bureau présidentiel.

Assis derrière son grand bureau, Haverford jouait avec un stylo en or en écoutant son correspondant, au téléphone. Il n'avait rien fait d'autre qu'écouter durant les vingt dernières minutes. Yaneri, le vice-ministre iranien des Renseignements, aimait dissenter sur les raisons pour lesquelles son pays avait été choisi pour sauver le monde du Grand Satan, ainsi qu'il appelait les États-Unis, et de ses frères démoniaques.

Quand la porte s'ouvrit, Haverford fit signe à Kurbanov d'entrer, lui désignant une chaise.

Tandis que son assistant s'asseyait, Haverford décida d'interrompre son correspondant.

— Je comprends tout à fait votre point de vue, monsieur Yaneri. Mais revenons aux affaires. Voulez-vous, oui ou non, les deux hommes et leurs échantillons ?

— La dernière fois que nous nous sommes parlé, il était question de trois hommes, rappela Yaneri.

— L'un d'eux a été victime d'un tragique accident. Mais les deux autres ont eu un rôle-clé dans la découverte...

Couvrant de sa main le micro du combiné, il regarda Kurbanov.

— Des nouvelles des autres gouvernements ?

— Bagdad est prêt à payer dix millions de dollars. Mais, d'abord, ils veulent avoir l'assurance que les deux hommes sont bien les experts que je leur ai promis. Pas de réponse de la Corée du Nord.

Haverford hocha la tête. Il n'était pas vraiment surpris par ce qu'il venait d'entendre.

— Si vous avez changé d'avis, annonça-t-il à son correspondant, nous avons des offres de plusieurs autres gouvernements.

— Combien demandez-vous ?

— Quarante millions de dollars américains.

Yaneri explosa.

— Vous n'êtes qu'un voleur ! Nous sommes un pays pauvre...

— Qui veut survivre dans un monde hostile, souligna Haverford.

— Nous ne dépasserons pas les trente millions de dollars.

— D'accord – parce que nous avons déjà fait de bonnes affaires auparavant. Mais ne perdez pas de vue que nous ne sommes pas en train de marchander pour un tapis persan. Si vous trouvez une proposition comparable à la nôtre à meilleur prix, n'hésitez pas.

Une longue minute de silence suivit la déclaration de l'ancien agent de la C.I.A.

Puis Yaneri demanda soudain :

— Où et quand ?

— À Bakou. Nous vous appellerons pour vous donner l'endroit exact où se fera l'échange. Pour l'instant, nous avons prévu de nous envoler pour l'Azerbaïdjan dans les vingt-quatre ou trente-six prochaines heures.

L'Iranien fit une autre proposition.

— Et pourquoi ne pas faire l'échange à Recht ? C'est juste de l'autre côté de la mer Caspienne.

— Bakou, insista Haverford.

— Vous ne nous faites pas confiance ! se plaignit Yaneri.

— Vous êtes déjà venu dans notre pays, n'est-ce pas ?

— Euh... oui, fit Yaneri, visiblement intrigué. Pourquoi ?

— Nous avons une expression, difficile à traduire, qui dit en substance : mieux vaut *vivant* que *désolé*.

S'accordant le temps d'une pause, l'Américain ajouta :

— Je vous rappellerai quand nous serons à Bakou.

— Bakou est une ville crasseuse. Tout le contraire de Recht.

— Mais au moins en partirons-nous tous vivants, conclut Haverford avant de raccrocher.

Il se tourna vers son assistant.

— J'ai besoin de plusieurs endroits où cacher les deux hommes jusqu'à ce que l'affaire soit conclue. Vous avez des idées ?

Kurbanov réfléchit un instant.

— Je peux emprunter une ferme dans les contreforts qui surplombent Bakou. Le propriétaire de l'endroit est un ancien du K.G.B. à la retraite et il est toujours disposé à louer sa ferme – si le prix est assez élevé.

— Les gardes sont compris ?

— Il peut les fournir. De bons hommes. Pour la plupart des anciens agents de terrain du K.G.B. devenus mercenaires.

— Et pour l'endroit sûr où je pourrais rencontrer les Iraniens et réfléchir avec eux aux modalités de l'échange ? Je ne veux pas qu'ils sachent où se trouvent les deux chercheurs jusqu'à ce que nous ayons récupéré l'argent.

Kurbanov passa en revue les différents contacts qu'il avait à Bakou et leva soudain les yeux, le sourire aux lèvres.

— Je connais l'endroit idéal. Un petit entrepôt dans le quartier industriel. Le propriétaire est un Arménien qui se fait passer pour un Azéri.

Haverford était conscient des luttes sanglantes qui opposaient Azéris et Arméniens, et qui duraient depuis près de mille ans. La haine avait la peau dure du côté de la mer Caspienne.

— Il me faudra une autre planque – plus éloignée – au cas où Yaneri commencerait à se montrer menaçant.

— Aucun problème. J'ai un oncle qui habite à Palikesh, un petit village dans les montagnes Talysh où il est difficile d'aller sans hélicoptère. Je suis sûr qu'il n'enverra pas balader son neveu préféré...

Haverford sourit, puis demanda :

— Vous avez une solution, au cas où, justement, il vous enverrait balader ?

L'expression de Kurbanov se durcit.

— Il ne refusera pas, assura-t-il d'un ton menaçant. Il ne supporterait pas qu'il arrive quoi que ce soit à sa jolie fille de seize ans.

Assis à la grande table de chêne, Hal Brognola était assez mal à l'aise. La salle dans laquelle la réunion avait lieu était immense et encombrée d'une multitude de tableaux provenant de la collection du musée de l'Hermitage, à Saint-Petersbourg.

Une grande nappe de feutrine couvrait la longue table. Des tasses de thé et de petites bouteilles d'eau minérale étaient disposées à côté de grands cendriers en cristal devant chacun des imposants fauteuils de chêne qui entouraient la table de conférence.

Cinq hommes et une femme, tous en uniforme militaire, avaient les yeux braqués sur Brognola. Ils avaient tous au moins un aide de camp à côté d'eux.

Brognola les avait déjà tous rencontrés au cours d'une brève cérémonie. À sa droite, était assis le général Nicolai Podkin, directeur adjoint du F.S.K.

À côté, se trouvait le général Dimitri Droschinskaya, un homme assez âgé qui appartenait au S.V.R., le service russe de renseignements à l'étranger. Le patron des Black Warriors présumait que la présence de Droschinskaya s'expliquait par les alliances que les différents gangs de la mafia russe avaient conclues avec leurs homologues en Italie et aux États-Unis.

Vladimir Brushnikov, chef du Sixième Département du ministère de l'intérieur, qui était responsable de la lutte contre le Crime Organisé à travers la fédération russe, lui faisait face, de l'autre côté de la table. À côté de Brushnikov était assis le général Boris Gurov, chef d'une unité spéciale de police criminelle moscovite, à qui on avait confié la tâche de traiter avec les milliers de mafieux qui s'en prenaient aussi bien aux habitants de la ville qu'aux visiteurs occidentaux.

À l'extrémité de la table était installé Viktor Lasky, un assistant du président russe. Dans ses dossiers, Brognola avait trouvé quelques détails concernant ce jeune homme bien habillé : âgé de trente-trois ans, diplômé de la London School of Economics, il avait pour charge de coordonner les efforts visant à débarrasser la fédération russe des éléments criminels qui empêchaient les hommes d'affaires étrangers de venir investir de l'argent dans le pays.

Le seul détail dans le rapport qui troublait Brognola était ce commentaire indiquant que Viktor Lasky avait un train de vie assez élevé pour quelqu'un qui ne percevait qu'un salaire de fonctionnaire.

— Officiellement, déclara Lasky à Brognola, vous êtes ici pour conseiller mon gouvernement sur la manière d'éliminer le problème de la mafia. Verrons-nous d'autres personnes lors des réunions de demain ?

— Des représentants du F.B.I. et de la D.E.A., ainsi que trois officiels du ministère des Finances – un membre de l'unité responsable de la sécurité de notre président, un autre chargé de tout ce qui concerne la contrefaçon, et un dernier appartenant à une division qui

a en charge les problèmes liés à l'alcool, au tabac et aux armes à feu – devraient arriver dans la soirée. Ils nous rejoindront pour les réunions de demain.

— Toutes les questions dont ces hommes s'occupent sont des problèmes sérieux auxquels la Russie est aujourd'hui confrontée, déclara la jeune femme rousse vêtue d'un uniforme de colonel qui était assise à une des extrémités de la table. Mais nous en avons bien d'autres.

Les autres Russes se tournèrent pour lui adresser un regard furieux.

— Nous n'avons pas à discuter de questions qui ne concernent pas un invité de notre pays, lâcha le directeur-adjoint du F.S.K. d'un ton menaçant.

Lasky jeta un regard mauvais à la colonel, avant de revenir à Brognola.

— Et, bien sûr, il y a M. Belasko...

Brognola joua un instant avec son cigare, qu'il n'avait toujours pas allumé. Il lui fallut un instant pour formuler une réponse.

— Michael Belasko est un élément plein de valeur du *Justice Department*. En raison de la nature très délicate de son travail, il évite toute publicité.

— Il doit bien y avoir une espèce de philosophie qui régit son fonctionnement, non ?

— Il y en a une, acquiesça Brognola. À une menace directe, on doit apporter une réponse directe. Si vous êtes attaqué par un chien enragé, vous n'essayez pas de le raisonner. Vous le tuez.

Personne, à la table, ne jugea bon de faire une remarque. Finalement, la jolie colonel au cheveux roux esquissa un sourire.

— Il est difficile de mordre la main qui vous nourrit, déclara-t-elle de façon plutôt énigmatique.

Ignorant les regards qu'elle s'attirait, elle se tourna vers la jeune lieutenant assise juste derrière elle.

— Avez-vous apporté les dernières estimations de la presse sur le nombre d'officiels qui se sont compromis en acceptant des... cadeaux ?

Lena Kurilov ouvrit une mallette et fouilla à l'intérieur.

— C'est inutile, intervint Brognola.

L'aide de Tolstoy regarda sa colonel qui, d'un geste de la main, lui signifia de s'arrêter.

Brognola appréciait le côté franc et direct de cette femme et ne

souhaitait pas la laisser s'enfermer aux yeux de ses collègues. Il était de toute façon conscient de l'énorme corruption qui régnait au sein du gouvernement.

Un calme pénible s'installa sur la pièce.

Hal Brognola décida de rompre le silence.

— Des questions avant que nous ne nous interrompions ?

Du regard, il fit le tour de la pièce. Chacun des hommes présents semblait avoir peur que la moindre question posée ne le fasse passer pour un idiot. Finalement, les yeux de Brognola s'immobilisèrent sur la colonel aux cheveux flamboyants.

— Selon certaines rumeurs, lui dit-elle, vous seriez à la tête d'une unité très particulière de votre gouvernement. Quel dommage que vous ne soyez pas accompagné de l'un de vos hommes ! Je suis certaine qu'ils auraient eu beaucoup de choses très intéressantes à nous apprendre...

Brognola déglutit avec peine. La colonel était plutôt culottée – sans doute même un peu trop.

Le général Podkin brisa soudain le silence.

— Étant donné que vous êtes un expert en ce qui concerne la mafia américaine, monsieur Brognola, comment pensez-vous que nous devrions agir face au problème du Crime Organisé dans notre pays ?

Hal Brognola fixa le militaire en même temps qu'il s'efforçait de formuler une réponse.

— Je crois que la philosophie de M. Belasko correspond à mon point de vue sur la question.

Il se demanda comment réagiraient les personnalités réunies autour de lui si elles apprenaient que Michael Belasko n'était autre que le fameux Mack Bolan.

— Nous aimerions entendre votre opinion, insista le directeur-adjoint du F.S.K.

Brognola fit de nouveau le tour des visages tournés vers lui. Tous attendaient.

— La façon de faire avec les gens de la mafia est de les anéantir, déclara-t-il.

Le général Boris Gurov parut surpris.

— Vous voulez dire, les tuer ?

— Oui.

— C'est de cette manière que vous vous occupez de la mafia dans votre pays ? demanda Tolstoy.

— Officiellement, non, répondit Brognola. Chez nous, la mafia a

planté ses racines très profondément au sein du gouvernement, mais aussi dans les systèmes politique et judiciaire.

— Devons-nous comprendre qu'ils contrôlent des hommes politiques et des juges ?

— Pour une part, oui.

Tolstoy regarda ses compatriotes assis à la table, puis dit :

— Il en va de même pour nous. Sauf que nous avons un problème spécifique qui semble vous épargner.

Sans tenir compte des regards réprobateurs de ses compatriotes, elle poursuivit.

— Beaucoup des leaders mafieux de la Russie et des autres anciennes républiques soviétiques ont appartenu au K.G.B.

Un murmure désapprobateur se fit entendre, qu'elle ignora.

— Le taux de chômage parmi les anciens employés du K.G.B. est très élevé, continua-t-elle. Je suis bien placée pour le savoir, puisque j'étais dans cette situation jusqu'à ce qu'on me demande de rejoindre le ministère à l'Énergie Atomique. Un employé du K.G.B., même d'un grade élevé, reçoit en moyenne une pension de trente dollars par mois. Même l'ancien dirigeant de l'Union Soviétique, M. Gorbatchev, ne perçoit que cinq cents dollars par mois, et il ne survit que grâce aux cachets qu'il touche en donnant des conférences à l'étranger. Il ne faut pas se demander, alors, pourquoi ils sont aussi nombreux à se tourner vers le Crime Organisé.

Brognola signifia qu'il comprenait d'un hochement de tête et se tourna vers le haut fonctionnaire de la police moscovite.

— Où en est la situation, ici, à Moscou ?

— L'an dernier, au moins cinq mille meurtres ont été commis par des gangs mafieux. On en est au point où une personne qui crée un nouveau business commence par appeler la mafia pour monnayer sa protection.

La porte de la salle s'ouvrit et un jeune homme en uniforme entra. Il se dirigea rapidement vers Gurov et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le général hocha la tête, puis se tourna vers le groupe.

— Pardonnez-moi, mais un important coup de téléphone m'attend. Je reviens.

Il se leva et suivit le jeune officier à l'extérieur de la salle de réunions.

Il revint au bout de quelques minutes.

— Il semble qu'il y ait un problème, dit-il à Brognola. Un certain nombre de citoyens ont été trouvés morts. Et votre Michael Belasko est retenu au quartier général de la police pour ces meurtres.

— Je vais aller régler ça tout de suite, annonça Brognola en se levant.

— Je vous accompagne, intervint Tolstoy.

— C'est un problème qui ne concerne que la police moscovite, lui rappela le général Gurov d'un ton sévère.

— Pas si les Russes veulent toujours de notre aide, répliqua Brognola en quittant la salle d'un pas rapide, suivi de la colonel Tolstoy et de son aide de camp.

Donielev serra le poing et prit visiblement sur lui pour ne pas l'écraser sur le visage du jeune homme nerveux qui venait de lui apporter les nouvelles. Léon Mosheyev n'était pas surpris de cette colère à peine contenue. Il avait été le secrétaire du général au K.G.B.

— Comment ça, morts ? fit Donielev en tapant sur la table ancienne du salon de la datcha. Tous les six ? Combien de policiers y avait-il dans le parc ?

— C'est... c'est l'autre homme qui les a tués, répondit Mosheyev en bégayant.

L'ancien général le saisit au collet et l'approcha de lui.

— Quel homme, Léon ?

— Un Américain. D'après notre contact au quartier général de la police, il s'appelle Michael Belasko.

Donielev s'étouffa de rage. Il ne pouvait plus rien faire pour les hommes qui venaient de mourir, mais c'était une question d'honneur : un tel crime ne pouvait pas demeurer impuni.

CHAPITRE V

Petrograd 99, le quartier général de la police moscovite, ressemblait à tous ses équivalents du monde : de longs couloirs crasseux, et un mobilier vétuste, plein de taches et d'éraflures.

Aux yeux du sergent qui se trouvait derrière son comptoir, Belasko n'était pas différent des autres criminels qu'il voyait défiler devant lui. Il lui cria dessus en russe, mais Bolan, les mains menottées, fit mine de ne pas comprendre. Le sergent jeta un coup d'œil aux deux officiers qui l'avaient arrêté, et l'un d'eux lui expliqua rapidement qu'ils l'avaient trouvé juste devant les cadavres.

— *Americanski*, précisa l'autre.

Le sergent se tourna vers Bolan et, dans un anglais approximatif, il lui demanda :

— Vous comprenez pourquoi vous êtes là ?

Bolan secoua la tête.

— Vous êtes là parce que vous avez tué six personnes innocentes. Et vous êtes peut-être responsable de la mort de celle qui se trouvait dans cette espèce de tombe. En Russie, les meurtriers sont exécutés. Pas comme dans votre pays, où il y a toujours des avocats assez malins pour leur éviter une punition.

Bolan savait qu'essayer d'expliquer ce qui s'était passé était inutile. Le Russe qui se trouvait derrière le bureau l'avait déjà condamné.

Le sergent se tourna vers deux flics en uniforme.

— Amenez-le au labo pour les photos et les empreintes, ordonna-t-il.

Les pas de Bolan résonnèrent quand il quitta le laboratoire et s'engagea dans un long couloir sur lequel donnaient des cellules. Un garde au visage hargneux ouvrit une lourde porte de métal et le poussa dans une minuscule pièce.

Un étroit lit de fer était fixé au mur, et un petit tabouret était scellé au sol à côté d'une cuvette de toilettes malodorante. Une ampoule, protégée par un écran de grillage, diffusait une lumière

blafarde.

En même temps qu'il examinait l'endroit, l'Exécuteur songea qu'à côté, la plus sommaire des prisons américaines devait avoir l'air d'un petit paradis exotique. Et il n'avait aucun moyen de s'échapper. Tout ce qu'il avait à faire, c'était attendre que Brognola vienne le libérer – en espérant qu'il était au courant de son arrestation.

Assis sur l'étroit tabouret, Bolan repensa à sa conversation avec le patron du *Justice Department*, durant le vol qui les avait amenés des États-Unis.

Ils étaient les seuls passagers du jet militaire à destination de Moscou. Assis à côté de Brognola, Bolan écoutait celui-ci lui donner d'autres informations concernant le kidnapping.

— Comme je te l'ai dit, c'est nous qui allons avancer la rançon, expliqua-t-il.

— Ça ne me plaît pas d'encourager le kidnapping en répondant aux exigences des ravisseurs.

— Tu n'auras qu'à le leur dire quand tu les verras, répliqua Brognola.

Il désigna une pile de valises en métal, à l'arrière de la cabine.

— L'argent est dedans, indiqua-t-il, et tu vas aider toi-même à remettre l'argent aux kidnappeurs quand ils nous auront donné un rendez-vous. Évite quand même d'ouvrir les valises et de jeter un coup d'œil à leur contenu.

Bolan savait que Brognola cachait un atout dans sa manche.

— Pourquoi ? C'est de la fausse monnaie ?

— Non, on n'a pas le droit de faire ça. Mais je pense que les ravisseurs vont s'y brûler les doigts. Les billets ont été traités.

Se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, Bolan put sentir le Beretta 93-R et son réducteur de son contre son épaule. Le puissant pistolet se trouvait dans un holster rigide, sous sa veste. Fixé à sa cuisse, il avait un poignard de combat Applegate-Fairbairn, à lame double, parfait pour les combats rapprochés. Et le reste de son arsenal se trouvait sous ses pieds, dans un sac de toile.

— Nous n'allons pas atterrir à Cheremetievo II, mais à l'aéroport de Vnoukovo, indiqua Brognola alors que le vol approchait de sa fin. Les Russes ont pensé qu'il était plus judicieux de venir nous prendre dans un petit aéroport, où il n'y aurait pas trop de spectateurs.

Après l'atterrissage, ils descendirent de l'appareil et, escortés par un fonctionnaire de l'aéroport, ils suivirent un large couloir et

passèrent la douane sans même être arrêtés.

Un jeune homme souriant habillé comme un businessman américain les attendait de l'autre côté.

— Bienvenue en Russie, dit-il en saisissant la main de Brognola pour la serrer, avant de saluer Bolan. Je suis Viktor Lasky, un des assistants du Président. Il m'a envoyé pour vous aider à rejoindre vos hôtels.

Brognola jeta un coup d'œil derrière lui, vers l'avion.

Trois des membres d'équipage du jet chargeaient les malles de métal sur un chariot à bagages motorisé.

— Nous devons d'abord faire un court arrêt à l'ambassade américaine, indiqua-t-il.

— Aucun problème, dit Lasky. Je sais ce que vous transportez.

Il désigna une camionnette G.M.G., avec le drapeau américain peint sur ses portières. Huit officiers de police moscovites en uniforme se tenaient à côté.

— Avec votre permission, nous nous assurerons que votre cargaison rejoint sans problème la chambre forte de votre ambassade.

Il tendit aux deux hommes des pages tapées à la machine.

— Voici vos itinéraires, dit-il en continuant de faire assaut d'amabilités.

— Tout ce que je veux, marmonna Brognola, c'est rejoindre mon hôtel et faire une petite sieste.

Il se tourna vers Bolan.

— Tu es toujours sûr de ne pas vouloir descendre dans le même hôtel que moi ? C'est le meilleur de Moscou, paraît-il...

Bolan n'était pas venu pour tester l'hôtellerie moscovite.

— Non, merci. Le Radisson est réservé aux grosses huiles, pas aux seconds couteaux dans mon genre.

Le sourire aux lèvres, il rendit à Lasky le feuillet que celui-ci lui avait donné.

— J'ai pris mes propres dispositions, précisa-t-il.

Brognola regarda Bolan.

— Rejoins-moi quand même dès que tu en auras fini avec ce que tu avais prévu de faire.

— Pourquoi ?

— Il va falloir que tu rencontres la personne qui doit te servir de guide.

Bolan fronça les sourcils. S'il y avait une chose dont il n'avait pas

besoin c'était bien d'un fonctionnaire gouvernemental servile accroché à ses basques.

— Je pense que tu l'aimeras, assura Brognola. Elle fait partie des forces de sécurité du ministère à l'Énergie atomique. Et à en croire les Russes de l'ambassade à Washington, elle a déjà réussi de beaux coups dans des affaires de plutonium et d'uranium volé.

— Elle parle anglais ?

— Oui. Et avec l'accent californien. Elle a été diplômée à Cal Tech dans le cadre d'échanges universitaires.

Avant même que Bolan ait pu poser la moindre question, Brognola se tourna et rejoignit la limousine qui l'attendait.

Une femme vêtue d'un uniforme de police s'approcha de la cellule de Bolan, puis se tourna vers les deux flics moscovites qui l'avaient accompagnée, le regard grave.

— Le général veut le voir dans son bureau.

Les deux policiers se regardèrent et hésitèrent.

— Maintenant, insista-t-elle.

Le général Maxim Yorsky travaillait dans la police moscovite depuis plus de quarante ans. Il l'avait rejointe sous le régime stalinien et avait fait peu à peu son chemin. À l'inverse de beaucoup d'autres, il avait réussi à ne pas devenir un informateur pour le N.K.V.D. – l'agence de renseignements qui avait précédé le K.G.B. – en échange de promotions.

Il avait aussi trouvé le moyen de ne pas tremper dans les jeux complexes auquel s'était livré le K.G.B. jusqu'à sa disparition. D'autres, dans la police, n'avaient pas eu autant de chance. La plupart – mais pas tous – avaient été renvoyés lors du démantèlement du K.G.B.

Yorsky n'était pas naïf. Il savait que la plupart de ceux qui n'avaient pas été virés jouaient toujours les informateurs pour leurs anciens employeurs. Et, comme les anciens fonctionnaires du K.G.B. appartenaient aux divers gangs de la mafia russe, ils avaient accès aux dossiers confidentiels de la police moscovite.

On frappa à la porte de son bureau.

— Entrez.

La porte s'ouvrit, et Maria Ospenskaya, l'officier qui lui tenait lieu d'assistante et de secrétaire, s'adressa à lui depuis le couloir.

— Le prisonnier et les deux officiers qui l'ont arrêté sont là, annonça-t-elle.

— Faites-les entrer.

Ospenskaya se tourna, fit un signe et disparut.

Bolan fut introduit par les deux flics dans la grande pièce, meublée sommairement.

Yorsky le regarda. L'Américain était plus grand qu'il ne l'avait imaginé. Il commençait à comprendre pourquoi cet homme était capable de s'occuper efficacement de la mafia aux États-Unis – s'il en croyait ce que venait de lui apprendre Viktor Lasky au téléphone.

— Retirez-lui ses menottes, ordonna-t-il.

Les deux officiers parurent déconcertés, mais ne discutèrent pas son ordre. Quand ils eurent libéré Bolan, ils se reculèrent et attendirent.

Yorsky désigna une chaise.

— Asseyez-vous, dit-il.

Quoique visiblement surpris, l'Américain s'assit.

— Un des hommes tués l'a été par des balles tirées d'un pistolet-mitrailleur Skorpion, expliqua Yorsky aux officiers. Les six autres – ceux que l'Américain a abattus – sont tous recherchés pour meurtres. Ce sont des criminels, déclara-t-il d'un ton cassant. Pas des citoyens innocents.

Un des flics protesta.

— Et pour le cadavre qu'on a trouvé dans la fosse ?

Yorsky secoua la tête.

— On lui a versé de l'acide sur le visage et les mains pour empêcher toute identification. On lui a aussi défoncé la mâchoire pour interdire des recherches du côté des dents. La seule chose qu'on a trouvée sur lui c'est un tatouage avec un nombre sur son avant-bras. Et, selon le pathologiste, un faible taux de radiation dû à une exposition à des produits nucléaires.

Il regarda Bolan, avant de se tourner de nouveau vers les deux policiers.

— Vous lui rendrez ses armes avant de le laisser partir. Nous vous devons des excuses, monsieur Belasko, ajouta-t-il à l'intention de Bolan.

Il interpella du regard les deux flics.

— N'est-ce pas ?

Les deux hommes parurent embarrassés. Puis l'un d'eux déclara :

— Je suppose.

Visiblement humilié, il secoua la tête, évitant le regard de Bolan.

— On pouvait pas savoir...

Hal Brognola s'attendait à trouver Bolan enfermé dans une cellule sombre en sous-sol. Inquiet du traitement qu'avait pu lui faire subir la police moscovite, il dépassa en les bousculant presque ceux qui l'avaient accompagné et ouvrit à la volée la porte du bureau du chef-adjoint de la police, suivi de près par le général Gurov et Irina Tolstoy.

Il s'arrêta net quand il vit Mack Bolan et l'homme en uniforme assis de l'autre côté du bureau qui riaient. L'Exécuteur avait passé le holster de son Beretta 93-R par-dessus son épaule, et il hocha la tête quand son interlocuteur fit un commentaire.

— Je vous prie encore de bien vouloir nous pardonner les désagréments de cette histoire, monsieur Belasko.

Le guerrier s'apprêtait à lui répondre quand il leva les yeux et découvrit Brognola.

— On a du boulot, grommela celui-ci en masquant son soulagement de trouver Bolan en bon état.

CHAPITRE VI

— Je veux qu'on élimine ce Belasko ! hurla Donielev. Et je me fous du nombre d'hommes qu'il faudra pour y arriver !

Il devait absolument agir avant que la nouvelle de la tuerie du parc Izmaïlovski ne parvienne aux oreilles des autres gangs moscovites. Cela serait pour eux une occasion en or de déclarer la saison ouverte et de laisser leurs flingueurs tirer à vue sur ses hommes.

— J'imagine que le gouvernement américain n'a pas eu de mal à le faire libérer ?

— Aucun, répondit le jeune homme. Un fonctionnaire américain est venu et il est reparti avec lui.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— D'après notre contact, une femme les accompagnait.

— Une femme de l'ambassade américaine ?

— Elle portait un uniforme russe. Une colonel. Elle a les cheveux roux, elle...

— Je la connais, coupa Donielev en levant la main.

Tiens donc ! De toutes les femmes qu'il connaissait, c'était la seule qui s'était toujours refusée à lui. Les autres le suppliaient presque pour avoir le droit de se retrouver dans son lit, mais pas elle. Une fois, alors qu'ils quittaient une soirée en même temps, aussi éméchés l'un que l'autre, il l'avait raccompagnée et s'était incrusté chez elle. Avant qu'il ait pu la basculer sur son lit, elle lui avait plaqué un petit pistolet automatique contre l'œil droit, lui jurant qu'elle le tuerait s'il ne foutait pas le camp sur-le-champ.

Son seul réconfort était la certitude qu'elle devait être lesbienne. Sinon, jamais elle ne l'aurait repoussé. À présent, Irina Tolstoy – la colonel Irina Tolstoy – travaillait avec les Américains. Et donc contre lui. Il était au courant de ses moindres faits et gestes grâce aux rapports de Lena Kurilov.

Elle aussi devrait être éliminée. Mais pas tout de suite.

La mort d'un visiteur américain était une chose. Celle d'une personne ayant la position de Tolstoy pouvait amener à un examen

des dossiers qu'elle avait constitués. Or, Donielev savait qu'elle avait rendu de nombreux rapports le concernant. Même en faisant peser toutes sortes de menaces sur les gardiens des archives, il n'avait malheureusement jamais été en mesure de lire ce qui avait été écrit à son sujet.

Il regarda son interlocuteur.

— Notre contact a-t-il indiqué où ils se rendaient ?

— Il les a entendus évoquer un rendez-vous à l'hôtel Radisson Slavyanskaya.

Le jeune homme fit mine de disposer, puis s'arrêta.

— Dois-je prévenir le colonel Federov que vous souhaitez le voir ?

Donielev hocha la tête.

Quand le colonel fit son entrée dans la pièce, Donielev était appuyé contre le dossier d'un confortable fauteuil, les yeux clos, écoutant la cantate de Bach que diffusait la chaîne stéréo qu'il avait fait venir des États-Unis.

Ayant signalé son arrivée d'un claquement de talons, Federov attendit que le général prenne la parole.

— Les jeunes n'apprécient pas la bonne musique, déclara soudain le leader mafieux, sans ouvrir les yeux. Tout ce qui les intéresse, c'est cette merde – ce bruit qu'on appelle le rock'n roll.

— Oui, monsieur.

L'ancien colonel côtoyait le général depuis assez longtemps pour savoir que son supérieur adorait laisser mijoter ses collaborateurs.

Cinq minutes passèrent, puis Donielev ouvrit les yeux et éteignit la chaîne. Il se tourna vers son assistant et le fixa un instant.

— Cela fait un certain temps que nous sommes ensemble, Vasily.

— Oui, monsieur.

— Vous m'avez été d'une grande aide en de nombreuses occasions. Et je tiens à vous faire savoir combien je vous suis reconnaissant.

Federov soutint le regard de son supérieur, tout en se demandant le sens de ses propos. Le général Donielev était-il en train de devenir sentimental et sénile ?

— Nous avons un problème. Un Américain a abattu six de nos hommes. De bons hommes.

— J'ai entendu ça. Si j'avais été là, les choses se seraient passées autrement.

— C'est ce que je crois aussi, et c'est la raison pour laquelle je tiens à ce que vous preniez personnellement en main une mission très

spéciale.

Donielev évoqua la rencontre qui devait avoir lieu à l'hôtel Radisson Slavyanskaya.

— Quand ce Belasko quittera l'hôtel, j'aimerais qu'il soit pris en chasse par deux policiers et abattu. Ils raconteront qu'ils pensaient avoir affaire à un criminel, d'autant qu'il aura refusé d'obtempérer à leurs injonctions.

— Et s'il prend un taxi ?

— Un employé de l'hôtel a fait savoir à un de nos hommes que quelqu'un de l'ambassade américaine avait garé une Volga dans le parking, avec instruction de la remettre à Michael Belasko.

— On pourrait piéger la voiture avec une bombe reliée au démarreur.

— L'idée aurait été bonne si l'ambassade n'avait pas posté un garde devant la voiture en question jusqu'à ce que Belasko l'ait récupérée.

Donielev vit la lueur qui faisait soudain briller le regard de son subalterne.

— Le but n'est pas de déclarer la guerre aux États-Unis. Simple ment de tuer Belasko.

La lueur baissa d'intensité.

— Est-ce que la colonel sera avec lui ?

— Si c'est le cas, veillez à ce que ceux qui prendront la voiture en chasse ne la tuent pas.

Une expression étonnée apparut sur le visage de Federov.

— C'est un ordre, insista Donielev.

Le colonel salua et se tourna pour partir. Arrivé à la porte, il s'arrêta.

— Je suppose, dit-il, qu'il serait opportun que je prépare une solution de rechange au cas où la police ne pourrait pas intercepter l'Américain.

— En effet. Vous avez quelque chose en tête ?

— Nous avons un certain nombre de BTR-40, des véhicules de transports de troupes blindés qui attendent d'être vendus dans l'entrepôt. Nous pourrions en utiliser un... Si c'est possible, j'aimerais sélectionner les hommes pour cette mission.

— Accordé.

Federov disparut dans la seconde.

Donielev était plutôt satisfait. Le colonel avait toujours fait preuve de conscience professionnelle. Quant à l'Américain, avant la fin de la

soirée, il serait en train de dîner avec le diable.

Alors que la colonel Tolstoy utilisait le téléphone de Brognola dans sa chambre, son aide de camp à son côté, le patron des Black Warriors et numéro un du *Justice Department* tendit un ticket à Bolan.

— Il y a une voiture qui t'attend dans le parking de l'hôtel. C'est une Volga, de fabrication russe.

— Elle risque de manquer de nerf si jamais j'ai besoin de mettre la gomme, remarqua Bolan.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Le mécano américain qui l'a bricolée affirme qu'elle pourrait rouler à Indianapolis. Mais dis-moi, tu ne m'as toujours pas expliqué comme tu as pu te sortir de ce pétrin.

— Ils ont trouvé des tatouages sur les six cadavres.

Au même moment, Tolstoy raccrocha et vint rejoindre les deux hommes. S'asseyant dans un fauteuil capitonné, elle écouta Brognola.

— Des tatouages, répéta celui-ci d'un ton perplexe. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Alors que la colonel russe s'apprêtait à lui donner des explications, son aide de camp l'interrompit.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, colonel...

— Vous avez déjà largement dépassé vos horaires habituels. Si vous pouvez m'attendre, je vous raccompagnerai chez vous.

— Ma grand-mère doit commencer à se fatiguer de jouer avec ma fille. Je ferais mieux d'y aller. Je vais appeler un ami, qui viendra me prendre.

Tolstoy hocha la tête, et la jeune lieutenant quitta la pièce.

Une fois que la porte se fut fermée sur elle, Tolstoy se tourna vers Brognola.

— Que je vous explique, maintenant. La plupart des petits soldats des gangs mafieux ont un tatouage, le plus souvent sur le dos de la main. Beaucoup se les sont fait faire en prison. Ces tatouages sont des signes de reconnaissance : il s'agit pour ceux qui les portent de montrer à tout le monde qu'ils appartiennent à un gang important.

Elle se tourna vers Bolan.

— Vous savez qu'on a découvert huit cadavres. Le huitième devrait vous intéresser, monsieur Belasko. Malgré les efforts de ses assassins pour empêcher son identification, les médecins légistes ont trouvé un vieux tatouage sur son avant-bras. Un numéro. Or, il se trouve que le Pr Alexandre Polsky a été envoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz, alors qu'il était enfant. Le tatouage était

son numéro d'identification.

L'Exécuteur observa un instant de silence, puis demanda :

— Des nouvelles des deux autres scientifiques ?

Tolstoy secoua la tête.

— Pas encore. Mais j'ai en ma possession quelques informations que vous devez connaître. Il y avait à l'institut de Recherches Osbrink un jeune homme qui était soupçonné d'avoir volé des substances nucléaires. Je l'avais interrogé, à l'époque. Je l'ai de nouveau cuisiné, il y a quelques jours, et Oleg Aliyev – c'était son nom – a fini par admettre qu'il avait arrangé un rendez-vous pour les trois scientifiques, lesquels devaient être conduits jusqu'à un petit restaurant de la banlieue.

— Sous la menace d'une arme ?

— Non, de leur plein gré.

— Et pourquoi parlez-vous de cet Aliyev au passé ?

— Il est mort.

Bolan fixa la femme. L'avait-elle fait tuer ?

— Un des criminels avec qui il avait choisi de travailler a dû l'abattre, souligna-t-elle. S'il avait vécu, il serait allé en prison.

Sa voix s'était faite tranchante.

— À vous entendre, on dirait que vous en aviez fait une affaire personnelle, remarqua Bolan.

— Le jeune homme en question était l'aîné des enfants de ma sœur, qui est morte il y a de cela quelques années. C'est grâce à moi qu'il avait pu travailler à l'institut, ajouta Tolstoy sans chercher à cacher sa rage. Bien qu'il soit mort, je le tiens pour personnellement responsable du meurtre du Pr Polsky.

Un lourd silence emplit soudain la chambre d'hôtel. Finalement, Tolstoy se leva.

— Il est temps pour moi de partir. Mais j'ai un petit présent pour vous.

Elle fouilla dans le gros sac à main qui se trouvait à ses pieds et en sortit des papiers.

— J'ai pensé que vous seriez content de les récupérer, commenta-t-elle en les tendant à Bolan.

Le guerrier examina les documents : des empreintes digitales et ses propres photos d'identité judiciaire.

— Merci, dit-il. Comment les avez-vous obtenus ?

— G.A.S.P. C'est une des choses que j'ai apprises dans votre pays... Venez me voir à mon bureau, et je vous communiquerai tout

ce que nous savons à propos de cette affaire de scientifiques disparus.

Bolan se leva.

— Au ministère à l'Énergie Atomique ?

Tolstoy hocha la tête en souriant.

— Un bâtiment chargé d'histoire, répondit-elle. Les anciens quartiers généraux de K.G.B., sur ce qu'on appelait la place Dzerjinski. J'imagine que vous savez où il se trouve...

Le sourire aux lèvres, elle quitta la chambre d'hôtel, laissant derrière elle un Bolan sans voix.

Brognola se mit à rire.

— Tu veux que je te rappelle l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions ?

— Je préférerais encore sauter dans un trou rempli de serpents à sonnette, répliqua Bolan.

— Tu vas te faire porter pâle ?

— Non, répondit le guerrier en examinant les armes qu'il portait. Je suis curieux de voir s'il y a encore beaucoup de serpents qui travaillent là-bas...

Comme il se tournait pour partir, Brognola l'arrêta.

— Au fait, c'est quoi cette histoire de G.A.S.P. ?

— S'il y a quelqu'un qui devrait le savoir, c'est bien toi, répliqua Bolan. Le Grade A Ses Privilèges.

CHAPITRE VII

Bolan fut surpris de trouver Irina Tolstoy dans le hall de l'hôtel de Brognola, devant un téléphone à pièces. Elle raccrocha brusquement en le voyant se diriger vers elle.

— Je pensais que vous étiez partie, dit-il.

— Je vérifiais s'il y avait eu des nouvelles des kidnappeurs.

— Et il y en a eu ?

Elle hocha la tête.

— Une lettre a été déposée par un gamin au bureau de garde du Kremlin. Quelqu'un l'avait arrêté dans la rue et lui avait donné de l'argent pour aller livrer l'enveloppe.

— Le gosse a pu livrer des infos sur l'homme qui l'a chargé de la commission ?

— Il a passé plusieurs heures à éplucher nos albums photos, mais cela n'a rien donné.

— Et qu'y avait-il dans la lettre ?

— L'indication d'un endroit où laisser la rançon. Le parc Sokolniki. Une heure après que l'argent aura été déposé, le bureau du Président recevra un coup de fil et on nous dira où récupérer les scientifiques et le plutonium. Il y a dans la lettre la promesse qu'ils seront toujours vivants.

— Quand est-ce que tout ça doit se passer ?

L'expression de Tolstoy se fit soucieuse.

— Demain soir à 22 heures. Nous devrions peut-être parler brièvement de la mission avant que je ne rentre chez moi.

— Nous pouvons aussi bien le faire demain, pendant notre rendez-vous, suggéra Bolan.

— Mon bureau a plus d'oreilles que n'importe quel autre. Même si je le passe au peigne fin une fois par semaine, je ne suis pas à l'abri des systèmes d'écoute. En tout cas, j'aurai inspecté les lieux demain avant votre arrivée.

Sur le côté du hall, Bolan aperçut un bar.

— Prenons un verre, si vous voulez.

— D'accord. Comme ça, je vous déposerai à votre hôtel avant de rentrer chez moi.

— C'est inutile. J'ai un véhicule à ma disposition.

Alors qu'ils franchissaient la porte du bar, le guerrier repéra deux fauteuils libres dans un coin. Il les désigna au serveur qui s'approcha d'eux et suivit Tolstoy.

Il commanda une chope de bière d'importation, et la colonel demanda une bouteille de vin. Elle laissa le serveur lui remplir son verre, puis leva celui-ci.

— Je bois à notre réussite ! lança-t-elle.

— Et à notre survie, répliqua Bolan en touchant son verre avec sa chope.

Tolstoy le fixa un instant d'un regard intense, tout en goûtant à son vin.

— Je ne suis pas certaine que nous ayons affaire à un véritable kidnapping, déclara-t-elle soudain.

Depuis le début, c'était aussi l'impression de Bolan.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— D'abord, le témoignage de mon neveu. Il m'a avoué que les trois scientifiques l'avaient abordé pour qu'il leur fasse rencontrer quelqu'un capable de faire passer leur disparition pour un kidnapping.

— A-t-il précisé à qui il les avait présentés ?

— À une femme qui avait des relations – c'est tout ce qu'il m'a dit.

— Vous avez une idée de la raison pour laquelle des scientifiques iraient organiser un faux kidnapping ?

— Comme tous ceux qui exercent une profession honnête en Russie, les scientifiques sont payés de façon misérable. Dans ces conditions, partager une rançon de quinze millions de dollars américains est un projet plutôt séduisant...

— Qui les trois chercheurs ont-ils rencontré, finalement ?

— Un homme qui travaille dans le marché noir. Viktor Shmarov, un ancien du K.G.B. À l'époque, il était lieutenant et travaillait sous les ordres du général Donielev.

Tolstoy marqua une pause.

— Il fait partie des six hommes que vous avez abattus dans le parc.

— Si Donielev est bien dans le coup, j'ai du mal à croire qu'il va rendre les scientifiques. Il suffirait d'un peu de pression pour qu'ils craquent et le dénoncent.

— Vous avez raison, ce n'est pas son style, confirma Tolstoy.

— Qu'est-ce qui peut arriver aux chercheurs si leurs ravisseurs récupèrent l'argent, mais ne les relâchent pas ? demanda Bolan.

— Soit ils seront abattus, soit on les vendra au plus offrant.

— Lequel sera probablement l'Irak, l'Iran ou bien la Corée du Nord...

Là encore, la colonel signifia son accord avec Bolan.

— Des pays qui ont depuis longtemps envie de fabriquer leur propre arsenal nucléaire.

Si Bolan avait son idée sur la façon dont une bombe nucléaire était fabriquée, il en savait sans doute bien moins qu'Irina Tolstoy.

— Il faut beaucoup de compétence ? lui demanda-t-il.

— Plus que je n'en ai. Les six kilos de plutonium qui ont disparu sont suffisants pour fabriquer une petite bombe – à condition que vous sachiez ce que vous faites. La première chose à savoir, c'est que le plutonium qu'ont pris les scientifiques était sous forme de barre.

— Il n'y avait pas de risques d'irradiation ?

— Le plutonium n'émet pas de rayons alpha très profonds.

Tolstoy s'interrompit soudain, prit une longue inspiration, puis poursuivit.

— Le plutonium que nos chercheurs ont mis au point est très facilement manipulable, révéla-t-elle. Il ne nécessite pas les mêmes précautions que par le passé. Avec un container relativement petit et léger, spécialement conçu pour cela, n'importe qui peut transporter une bombe faite avec ce nouveau plutonium sans aucun risque d'irradiation.

— Comment le plutonium devient-il une bombe ?

— C'est là que les spécialistes entrent en scène, souligna Tolstoy. D'abord, la matière doit être façonnée pour donner une sphère parfaite – à peu près de la taille d'une balle de tennis. Dans le jargon technique, on appelle cela un « pit ». Cela demande un laboratoire nucléaire très bien équipé. La plupart des pays n'en ont pas, sauf ceux qui disposent déjà d'armes nucléaires et ceux qui s'activent pour essayer d'en avoir.

— Et que se passe-t-il une fois qu'on a fait la balle de tennis ?

— Pour que la bombe atteigne une masse critique et provoque une réaction en chaîne – ce que vous pouvez appeler une fission nucléaire –, vous devez faire imploser le « pit ». Cela demande une énorme détonation, de presque une tonne d'explosifs emballant de façon égale la sphère. Les explosifs doivent partir exactement en même temps, ce qui demande un matériel de minuterie très précis.

— Chez nous, des laboratoires de recherches privés ont essayé

d'utiliser des condensateurs à haute énergie, indiqua Bolan. Pour autant que je sache, ça n'a rien donné. Enfin, pas encore.

— Nous parlons d'une bombe miniaturisée qui aurait une puissance égale seulement à vingt pour cent de l'énergie qu'avait celle larguée sur Hiroshima. Dans une ville comme Tel Aviv, Séoul, Moscou ou même Washington, elle serait quand même suffisante pour causer la mort de plus de cent mille personnes...

— Vous semblez bien connaître le sujet, commenta Bolan.

— C'est dans votre pays que j'en ai appris la plus grande partie.

Ce point intriguait le guerrier.

— Pourquoi êtes-vous revenue en Russie après avoir obtenu votre diplôme à Cal Tech ? J'imagine qu'avec votre savoir et votre expérience, vous n'auriez pas manqué de propositions de travail, aux États-Unis.

Tolstoy lui répondit sans ambages.

— Je suis revenue parce que je suis russe. Si les hommes et les femmes comme moi désertent la Russie, qui restera-t-il ? Les mécontents ? Ceux qui aimeraient voir des gens comme Staline revenir au pouvoir ? Des criminels comme ceux de la mafia ? Ceux qui dépouillent la Russie de sa dignité et de son avenir ?

Elle secoua la tête.

— Je n'avais pas le choix : je devais revenir.

— J'ai lu un jour un article qui affirmait qu'il n'y avait plus de héros en Russie, se souvint Bolan. Le journaliste se trompait. Il y en a encore. Des gens comme vous.

Le visage de la colonel s'empourpra.

— Merci, murmura-t-elle.

— Je vous en prie.

Elle termina son verre avant de le remplir de nouveau. Bolan, lui, sirota sa bière en pensant à ce que Tolstoy venait de lui dire. Il examina les différentes options qui s'offraient à eux, puis déclara :

— Au moins allons-nous devoir faire en sorte qu'aucun psychopathe n'aille utiliser le savoir des deux savants.

La colonel russe but son vin à petites gorgées, en silence, puis hocha la tête avec une évidente réticence.

— Accordé... mais en dernier ressort. Enfin, vous êtes ici pour ça, je suppose...

Elle regarda sa montre.

— Il est temps de rentrer. Nous continuerons cette conversation demain, dans mon bureau.

À l'extérieur de l'hôtel, deux hommes attendaient à bord d'une voiture de police garée contre le trottoir.

Assis du côté passager, le lieutenant Leonid Lubov avait les yeux fixés sur l'entrée du Radisson Slavyanskaya, guettant l'apparition d'Irina Tolstoy et de l'Américain.

Il devrait attendre qu'ils aient quitté le centre de Moscou avant de pouvoir passer à l'action. Par ici, les rues étaient trop encombrées de touristes et de voitures pour pouvoir intercepter tout de suite les deux cibles.

Les ordres avaient été explicites. Si l'Américain devait être tué, il fallait donner l'impression qu'il avait essayé de fuir et qu'il leur avait tiré dessus. Les ordres venaient du colonel Federov, l'adjoint du général Donielev.

Avant le démantèlement du K.G.B., Lubov avait déjà fait pour le colonel quelques extra afin d'arrondir ses fins de mois. Des personnalités politiques qui s'opposaient au K.G.B. avaient ainsi péri sous ses balles ; il y avait aussi eu ce romancier dont le fonds de commerce consistait à raconter à la presse étrangère combien l'Union Soviétique était terrible, et qui avait trouvé la mort pendant son sommeil.

— Vous me devez beaucoup, lui avait rappelé Federov. Vos promotions, votre maison, l'argent que vous possédez sur un compte à l'étranger, votre liberté...

— Mais tuer un Américain ? avait souligné Lubov, vaguement effrayé.

Le colonel avait ri.

— Ce ne sera quand même pas la première fois que vous tuerez quelqu'un ! Mais cette fois, il s'agira d'un criminel qui essayait d'échapper à la police. Si on vous interroge, vous reconnaîtrez votre erreur – une erreur tout à fait compréhensible. Vous serez payé dès que vous aurez accompli votre mission. Et on vous remettra assez d'argent pour que votre famille et vous puissiez émigrer vers un autre pays et commencer une nouvelle vie, une vie meilleure, au cas où on vous obligerait à démissionner.

— Et l'officier qui conduira la voiture...

— Je ferai en sorte qu'on s'occupe de lui, avait promis Federov.

— Où trouverons-nous l'Américain ?

— Quand il a été libéré, la femme et lui devaient aller au Radisson Slavyanskaya en compagnie d'un fonctionnaire américain. Attendez-les à l'extérieur, suivez-les, et trouvez un endroit aussi désert que possible. Peut-être sur la rue Volgograd. Ils devront passer par là,

qu'ils aillent vers l'hôtel de l'Américain ou vers le domicile de la femme.

— Et comment je reconnaitrai l'Américain ? Il y en a beaucoup, au Radisson...

— Nous avons donné à un de mes hommes qui travaille là-bas comme chauffeur de taxi un signalement très précis de l'individu. Il vous fera signe.

— Il serait bon que j'aie un peu de soutien, avait déclaré le lieutenant avec nervosité. Juste au cas où il réussirait à s'enfuir.

— J'ai pris les dispositions pour cela, avait répliqué Federov. Mais tâchez de ne pas rater votre coup.

Sur cette menace à peine voilée, il avait raccroché.

Revenant au présent, Lubov songea que la vie devenait vraiment trop compliquée en Russie. Ce qu'il ne fallait pas faire pour que sa famille ait tous les jours de quoi manger...

Bolan et Tolstoy s'arrêtèrent en sortant de l'hôtel.

— Vous avez bu plusieurs verres de vin, rappela le guerrier. Vous êtes sûre de pouvoir conduire ?

Elle se mit à rire.

— Vous oubliez que je suis russe. J'ai appris à boire avant même de savoir marcher.

Alors qu'elle atteignait l'endroit où elle avait garé sa voiture, Tolstoy se tourna et lança :

— À demain !

Puis elle ouvrit sa portière.

Ni elle ni Bolan ne virent le chauffeur de taxi qui attendait là désigner Bolan aux occupants de la GAZ police rangée de l'autre côté de la rue.

Bolan rejoignit le voiturier du parking et lui tendit le ticket que Brognola lui avait donné. Au bout de cinq minutes, il entendit des hurlements de pneus alors qu'un véhicule remontait la rampe à toute allure.

Quand le voiturier pressa la pédale de frein et arrêta la voiture, Bolan examina l'antique Volga. Elle portait encore les stigmates de ses innombrables rencontres avec d'autres véhicules moscovites. Un instant, le guerrier se demanda si Brognola ne s'était pas payé sa tête.

Un autre homme sortit alors de la Volga. Il était immense, avec la charpente de quelqu'un qui a été boxeur professionnel ou flic du terrain. C'était lui qui avait dû garder la voiture. Il salua Bolan, avant

de repartir d'un pas tranquille vers le parking.

L'Exécuteur passa derrière le volant et ferma la portière. Alors qu'il faisait démarrer le moteur, il comprit tout de suite à son rugissement qu'il avait été sérieusement modifié. Brognola n'avait pas exagéré : sous le capot de cette voiture se cachait le moteur d'un bolide de course.

Quittant le parking de l'hôtel, Bolan se glissa dans la rue. Malgré l'heure tardive, les taxis et les voitures de toutes sortes encombraient la chaussée, rendant la circulation très difficile. Les coups de Klaxon de frustration jaillissaient de toute part.

Les camions et les piétons en provenance de la gare de Kiev, à deux pas de l'hôtel, ne faisaient qu'augmenter la confusion. Des gitans, qui utilisaient l'immense gare comme logement temporaire, traversaient la rue à toute vitesse, s'accrochant aux fenêtres et quémandant quelques pièces.

Bolan finit par s'extraire de ce coin encombré et se dirigea vers le grand boulevard le plus proche.

Par rapport au quartier de la gare de Kiev, la circulation sur Volgograder était pratiquement inexistante. L'avenue, qui conduisait à la banlieue sud-est de la ville, était à peine éclairée : des ivrognes armés avaient pris les hauts lampadaires pour cibles, et personne ne s'était donné la peine de venir jusqu'ici pour remplacer les ampoules.

Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, Bolan aperçut derrière lui une petite voiture de police moscovite. Quelqu'un, dans le véhicule, alluma soudain le gyrophare qui se trouvait sur le toit.

Une seconde, Bolan ne sut pas trop qui les flics pourchassaient. Puis il comprit que c'était lui.

Se penchant légèrement vers l'avant, il pressa la pédale d'accélérateur à fond. Derrière lui, la petite voiture réagit aussitôt en prenant également de la vitesse. Son moteur aussi avait dû être modifié, décida le guerrier. Et elle ne cessait de gagner du terrain sur lui.

Un chuintement familier le fit sursauter. Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur intérieur, il vit du côté passager un flic en uniforme penché par la fenêtre de la portière, avec en main un fusil d'assaut AK-74 calibre 5.45 dernier modèle. Les zigzags incessants des deux voitures empêchaient le jet continu de balles extraites du chargeur Kalachnikov d'atteindre sa cible – à savoir Bolan.

Mais l'Exécuteur savait qu'il y avait toujours la possibilité d'un coup chanceux. En temps normal, il aurait sorti le Beretta qu'il portait sous sa veste et il aurait répliqué. Mais il avait affaire à des flics. La conviction profonde qu'ils combattaient du même côté que lui

l'empêchait de tuer des policiers.

Le conducteur de l'autre voiture suivait ses moindres mouvements. Alors que les deux véhicules descendaient l'avenue à tombeau ouvert, Bolan donna un grand coup de volant sur la droite et monta sur le trottoir.

Il regarda dans le rétroviseur et constata que l'autre voiture l'avait suivi, comme il l'avait prévu. Levant le pied de la pédale d'accélérateur, il laissa la Volga ralentir légèrement. La voiture des flics, elle, arrivait à fond sur lui.

Alors qu'elle était sur le point de lui rentrer dedans, Bolan pressa brutalement la pédale de frein.

Sa voiture trafiquée fit un tour à cent quatre-vingts degrés, et le guerrier accéléra de nouveau à fond.

Derrière lui, le conducteur avait perdu le contrôle de son véhicule. Malgré tous ses efforts pour le faire tourner, il ne put l'empêcher d'aller s'emplafonner dans le tronc d'un grand arbre. Un jet de vapeur commença à jaillir du radiateur explosé.

Le type qui tenait le fusil AK-74 n'avait pas dû trop mal s'en sortir, car il recommença à vider son arme sur la Volga. Des balles pénétrèrent l'arrière de la voiture avec des hurlements menaçants, et le guerrier comprit qu'il était trop exposé.

Il fit ralentir son véhicule, ouvrit sa portière et sauta au moment où la voiture s'engageait au milieu d'une vaste étendue de pelouse. Alors qu'il roulait sur lui-même, il prit une décision : ces types n'avaient aucunement l'intention de l'arrêter.

Ils voulaient sa peau.

Dès lors, il devait abandonner ses scrupules : des flics peut-être, mais des mafieux, ça, c'était certain ! Sa survie importait plus que tout, et il allait donc devoir se battre s'il voulait rester en vie.

Les deux hommes en uniforme lui donnaient à présent l'assaut, le AK-74 à la hanche. Se ramassant sur lui-même, le guerrier s'efforça d'être une cible aussi petite que possible tandis qu'ils se rapprochaient en mitraillant comme des malades.

Quand il les jugea assez près de lui, il brandit son Beretta à deux mains et le braqua sur le plus proche des deux hommes, qui portait des épaulettes de lieutenant.

Plusieurs balles vinrent pulvériser la vitre arrière de la Volga. D'autres ricochèrent sur l'asphalte du boulevard. L'Exécuteur jugea qu'il ne pouvait vraiment pas attendre plus longtemps.

Poussant le sélecteur du Beretta sur la position automatique, il balança une courte rafale qui décapita presque l'officier. Des giclées

de sang jaillirent des artères explosées et aspergèrent le bitume sur lequel le type s'effondra, mort.

L'autre donna alors de nouveau l'assaut, vidant son chargeur de trente cartouches en direction de Bolan. Celui-ci avait changé de position avant de se replonger dans la bataille. Caché à présent derrière le coffre de la Volga, il expédia une nouvelle rafale qui déchiqueta le torse du flingueur. Des bouts de viscères déchirés s'échappèrent du trou béant tandis que l'homme s'affaissait.

Quelqu'un voulait visiblement mettre Bolan sur la touche.

Le guerrier solitaire savait qu'il n'était pas encore sorti d'affaire. Les flics avaient sûrement du soutien, d'autres flingueurs qui allaient prendre la relève.

Il remonta à bord de la Volga, plutôt amochée par la fusillade, et s'éloigna. Il n'eut qu'une centaine de mètres à parcourir pour avoir confirmation de son intuition.

Un véhicule blindé débouchait d'une rue perpendiculaire à l'avenue. Il identifia aussitôt un BTR-40 APC, agrémenté de la version soviétique de la mitrailleuse 7.62 mm M-72 AB 1.

Le flingueur installé derrière l'arme montée fit pivoter la tourelle et pointa la mitrailleuse vers le véhicule de Bolan. Un torrent de balles balaya toute la zone. Si la plupart des projectiles manquèrent leur cible, quelques-uns pénétrèrent le capot et allèrent déchiqueter le moteur.

La distance était trop importante entre le véhicule blindé et Bolan pour que celui-ci puisse tirer efficacement. Il n'avait donc rien d'autre à faire qu'à sortir du piège.

Le guerrier ouvrit la portière et sauta sur le bitume, laissant la Volga poursuivre sa route seule. Il amortit sa chute en roulant sur le côté puis, s'asseyant, il sortit son Beretta et attendit.

Grâce à l'obscurité, son saut était passé inaperçu. La Volga continua de rouler vers le véhicule blindé et absorba l'une après l'autre les balles que lui vomissait dessus la mitrailleuse montée sur le BTR-40.

Un second flingueur surgit soudain de l'intérieur du véhicule militaire, touchant presque les épaules de son collègue. Bolan reconnut l'arme plaquée contre son épaule : un lance-roquettes 40 mm BG-15 monté sous un fusil d'assaut AK-74. L'arme russe ne lançait que deux types de grenades : la 7P-17, une grenade à fragmentation et à impact, ou, beaucoup plus dangereuse, la VOG-25, une grenade à retardement qui rebondissait avant d'exploser.

Bolan espérait que le type était équipé de la première.

Le BG-15 vomit sa grenade, qui passa à travers ce qui restait du pare-brise de la Volga et déchiqueta l'intérieur du véhicule. Des gros morceaux de métal enflammé volèrent dans tous les sens, passant pour certains tout près de Bolan.

Comme il levait la tête, il vit que le flingueur engageait une nouvelle grenade dans le lanceur.

Il était plus que temps de se tirer d'ici, songea le guerrier en se redressant. Suivant l'ombre qui enveloppait le trottoir, il se jeta entre deux immeubles de logements et descendit une allée. Toutes les lumières étaient éteintes. Bolan était prêt à parier que les gens qui habitaient là étaient couchés par terre chez eux, et qu'ils ne bougeraient pas tant que la fusillade n'aurait pas cessé.

En bout de course, Bolan déboucha sur une autre allée qui longeait tous les immeubles par l'arrière. Il s'élança en courant et en faisant le moins de bruit possible. Cette fois, il se retrouva dans une rue perpendiculaire à la grande avenue. Il s'arrêta et, prudemment, jeta un coup d'œil au coin.

Il put entendre les craquements sourds de la Volga qui explosait, ainsi que les sirènes de la police alors que des voitures convergeaient sur les lieux.

Ils seraient bien trop occupés à chercher un corps dans les décombres de la voiture pour avoir l'idée de le chercher dans le coin. Du moins l'espérait-il.

Il regarda autour de lui, à la recherche d'un moyen de locomotion.

Une vieille Tchaïka était garée dans le virage. Elle risquait d'être lente et bruyante mais, dans l'immédiat, elle répondrait parfaitement à ses besoins. Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas d'éventuels témoins, il enveloppa son poing dans sa veste et explosa la vitre de la portière du conducteur.

Il se pencha pour lever le loquet, ouvrit la portière et se glissa au volant. Il savait que le propriétaire de la voiture, qui qu'il soit, avait dû investir l'équivalent de plus d'un an de salaire pour se la payer.

Ouvrant la boîte à gants qui se trouvait sous le tableau de bord, il en sortit un document aux allures officielles sur lequel figuraient le nom, l'adresse et le numéro de téléphone du propriétaire en question. Bolan songea qu'il laisserait de l'argent dans la boîte à gants, puis appellerait la personne pour lui indiquer où trouver sa voiture quand il n'en aurait plus besoin.

Il bricola les fils de contact pour faire démarrer le moteur. Alors qu'il commençait de rouler, il songea que son hôtel était sans doute surveillé. Aller chez Irina Tolstoy était une possibilité, mais il n'avait pas son adresse. Et il n'était pas encore sûr de lui faire complètement

confiance. En revanche, il y avait dans cette ville quelqu'un en qui il avait toute confiance.

Esquissant un sourire, Bolan décida que, pour cette nuit, Hal Brognola aurait un compagnon de chambre.

CHAPITRE VIII

— Comment ça, il n'y avait pas de corps ? rugit Donielev dans le téléphone. Il y avait forcément un cadavre dans cette voiture !

— Il y avait deux cadavres, mon général. Mais c'étaient ceux des policiers que j'avais chargés de tuer l'Américain, expliqua Federov.

— Allez tout de suite à l'hôtel où il est descendu. Prenez autant d'hommes que nécessaire et tuez-le là-bas s'il le faut !

Malgré la fureur de l'ancien général du K.G.B., Federov gardait tout son calme.

— Je me suis déjà rendu là-bas avec quatre de mes meilleurs hommes. Il ne s'est pas montré de toute la soirée.

— Trouvez-le ! ordonna Donielev.

— Comment ?

Donielev garda le silence, le temps de réfléchir aux différentes cachettes que l'Américain pouvait utiliser. Puis il se souvint que Lena Kurilov lui avait indiqué que l'homme devait se rendre le lendemain matin dans l'ancien quartier général du K.G.B.

Il donna aussitôt l'information à Federov.

— Nous nous occuperons de lui à sa sortie, promet l'ancien colonel avant de raccrocher.

Malgré l'échec de ce soir, Donielev était plutôt content. Federov était un homme solide, qui n'oserait pas manquer à son devoir par deux fois.

Michael Belasko passait sa dernière nuit sur terre, et le général lui souhaitait de bien en profiter.

Mack Bolan pénétra dans le bâtiment jaune de six étages, situé sur ce qu'on appelait autrefois la place Dzerjinski, laquelle avait été rebaptisé place Loubianka.

Le K.G.B. n'avait pas été qu'une agence de renseignements, mais surtout une monstrueuse et terrifiante police secrète qui contrôlait la vie des citoyens soviétiques ordinaires et de la plupart des leaders du pays, tout en se battant dans les tranchées de la guerre froide. En

1991, quand l'Union Soviétique avait explosé, le K.G.B. avait fait de même – même si certains affirmaient que cette immense organisation avait plutôt fait des métastases.

Bien que le service de renseignements moscovite ait changé de nom, ce que Bolan savait de ceux qui avaient fait tourner l'organisation lui permettait de penser que les méthodes n'avaient sans doute pas beaucoup changé.

C'était en tout cas certainement vrai de l'organisation chargée des renseignements à l'étranger, le S.V.R., qui dépendait directement du président russe. Cet équivalent de la C.I.A. avait été la première branche du vieux K.G.B. à reprendre du service en octobre 1991. La plupart de ses espions et analystes venaient de l'organisation mère.

Une autre partie du K.G.B. était devenue une agence fédérale pour les communications et l'information du gouvernement, l'équivalent de la N.S.A. Américaine. Une troupe de huit mille hommes venait s'ajouter à la garde présidentielle, comparable aux Services secrets américains. Le cousin russe du F.B.I., le F.S.K., avait quant à lui la charge de la sécurité intérieure, avec un effectif de soixante-quinze mille personnes.

Les Russes avec qui Bolan avait pu parler étaient plutôt avares d'informations à propos du S.V.R. ; ils se contentaient d'affirmer qu'on avait réduit ses effectifs de quarante pour cent au cours des trois dernières années – sans donner de chiffres précis – et fermé trente de ses antennes à l'étranger. Alors que le S.V.R. aurait dû accuser le coup, Bolan savait qu'il était toujours très actif et hautement professionnel.

Le bâtiment dans lequel il s'apprêtait à faire son entrée était à présent devenu le quartier général du S.V.R. Des représentants d'autres agences maintenaient visiblement toujours une présence sur les lieux, comme Irina Tolstoy.

Vêtu de la veste de sport et du pantalon qu'il avait lors de son vol, Bolan s'arrêta devant le long comptoir qui filtrait l'accès des visiteurs aux ascenseurs.

— Qui désirez-vous voir ? lui demanda froidement une femme aux lèvres pincées.

— Le colonel Irina Tolstoy, répondit le guerrier en parcourant le hall du regard.

Le seul moyen d'accéder aux ascenseurs était de franchir une porte de surveillance électronique. Il se félicita d'avoir décidé de laisser son Beretta et son poignard de combat dans sa voiture, le reste de son arsenal se trouvant toujours dans la suite de Brognola.

La femme consulta un grand classeur plein de feuillets mobiles, puis décrocha un téléphone et composa un numéro. Elle chuchota

quelques mots, avant de hocher la tête et de raccrocher.

— On va venir vous chercher, annonça-t-elle sans le moindre sourire.

Bolan se tourna et regarda par les fenêtres du hall. La place Dzerjinski avait changé de façon spectaculaire. La statue du fondateur de la police secrète, Félix Dzerjinski, avait disparu de son imposant piédestal. Et ce qui n'avait été qu'une immense étendue de béton était à présent ponctué de parterres de fleurs.

Une jeune femme vêtue d'un uniforme de lieutenant s'approcha de lui.

— Monsieur Belasko ?

— Oui, répondit Bolan, qui sourit en reconnaissant l'aide de Tolstoy, Lena Kurilov.

— La colonel est prête à vous recevoir.

Il suivit la jeune femme à travers la porte de contrôle, puis dans un ascenseur.

Irina Tolstoy leva les yeux de la pile de papiers qu'elle était en train d'examiner quand l'Exécuteur apparut sur le seuil de son bureau. Lui souriant, elle retira ses lunettes à fine monture et repoussa les documents qu'elle étudiait.

— Entrez, monsieur Belasko. Asseyez-vous.

Elle se tourna vers la jeune lieutenant.

— Je prendrai un thé noir, Lena. Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-elle à Bolan.

— La même chose que vous.

Kurilov disparut, fermant la porte derrière elle.

Le guerrier regarda autour de lui. Le bureau avait la même allure terne que les bureaux gouvernementaux à Washington. La seule différence était la femme assise en de face lui. Malgré son uniforme austère et peu seyant, Irina Tolstoy réussissait à être attirante.

— J'avais cru comprendre que vous apparteniez au ministère à l'Énergie Atomique, lui fit-il remarquer.

— C'est bien cela. Mais lors du démantèlement du K.G.B., j'ai demandé au ministre de me laisser garder le bureau où j'avais déjà passé de nombreuses années.

Bolan se souvint qu'à en croire le dossier de Brognola, Tolstoy, alors major, appartenait à la section du K.G.B. chargée des questions nucléaires lorsqu'elle était venue aux États-Unis. Il se demanda si elle avait toujours des liens avec le S.V.R.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle secoua la tête.

— Non, monsieur Belasko, je ne suis pas en liaison avec le S.V.R., de quelque manière que ce soit. Mon seul et unique souci est d'obtenir de vous toute l'aide que vous pourrez nous apporter pour retrouver nos trois scientifiques et le plutonium.

— Je me demandais, voilà tout, répliqua Bolan.

Puis il entreprit de raconter à Tolstoy ce qui lui était arrivé la nuit précédente.

— J'aurais fait interroger les policiers... s'ils étaient encore vivants, remarqua-t-elle lorsqu'il eut fini. L'attaque pourrait être une réponse à ce qui s'est passé dans le parc.

— Vous pensez que les hommes sur qui j'ai tiré n'étaient pas de vrais policiers ?

— En y mettant l'argent qu'il faut, on peut s'offrir les services de n'importe qui.

— Et pour les deux hommes dans le BTR-40 ?

— Il ne se passe pas un jour sans que la mafia ne vole des armes et des véhicules militaires. En général, elle se contente de les revendre à l'étranger. Mais, dans votre cas, on a pu juger que vous étiez une cible suffisamment importante pour qu'on teste d'abord le BTR-40 sur vous.

La lieutenant revint avec un plateau sur lequel se trouvaient deux tasses, un sucrier et un samovar fumant. Elle déposa le tout sur un coin du bureau, avant de disparaître de nouveau.

Tout en versant le thé dans les tasses, Tolstoy reprit la parole.

— J'imagine que nous ne saurons jamais si l'action de cette nuit était la réponse d'un gang. Et d'une certaine manière, ce qui est arrivé n'est pas si mal. Au moins savons-nous que quelqu'un cherche à se débarrasser de Michael Belasko.

Comme toujours, il y avait une longue file de gens qui attendaient devant l'ambassade américaine pour y entrer. La plupart étaient venus afin de demander un visa et l'autorisation de visiter les États-Unis.

Le grand homme au port plein de noblesse passa une main dans ses longs cheveux grisonnants. Lissant la veste de son costume à la coupe classique, l'ancien fonctionnaire de la C.I.A., âgé de cinquante-cinq ans, s'arrêta et observa l'étrange assortiment de personnes qui formaient cette file d'attente.

Les jeunes, hommes et femmes, se mêlaient aux vieux, tous poussés par le même désir : échapper à la dure réalité de la vie en Russie. Avec eux, il y avait aussi cette nouvelle race d'hommes

d'affaires décidés à tenter leur chance en allant acquérir des produits aux États-Unis, pour les faire ensuite venir à Moscou, où ils pouvaient espérer les revendre avec un profit de cinq cents pour cent, tous frais compris. Des doublures, le plus souvent des seconds couteaux des gangs de la mafia locale, se frayaient un chemin dans la file pour gagner quelques mètres, foudroyant du regard ceux qui essayaient de protester. Il y avait parfois jusqu'à une demi-journée d'attente, et les personnes qui payaient ces hommes pour attendre ne viendraient prendre qu'au dernier moment leur place dans cet interminable serpent humain.

Max Haverford était dégoûté par ce spectacle. L'Amérique avait finalement succombé aux lavettes qui tenaient actuellement les rênes du gouvernement. N'importe qui pouvait obtenir un visa – à condition quand même de ne pas avoir de casier judiciaire.

Et encore, une petite commission permettait de contourner cette réserve.

Quand il dirigeait le bureau soviétique à la C.I.A., Haverford sermonnait les gens sur le terrain pour qu'ils protègent leurs sources, qui ne devaient pas être identifiées comme des criminels ou d'anciens membres du K.G.B.

C'était ainsi que Yuri Donielev et lui s'étaient rencontrés.

L'ancien général du K.G.B. avait envoyé un message à propos d'une information sensible qu'il avait l'intention de livrer à la C.I.A. en échange d'un passeport. Après avoir étudié les dossiers le concernant, le nouveau directeur de l'Agence avait décliné son offre.

Au lieu de cela, Haverford avait été envoyé en Russie afin de voir quel autre genre de marché pouvait être négocié pour avoir accès aux dossiers secrets du K.G.B.

Donielev avait retiré l'offre faite au gouvernement américain et, à la place, il en avait directement fait une au représentant de la C.I.A.

Haverford se souvenait avec précision de leur conversation qu'avait accompagnée un spectaculaire dîner dans l'élégant restaurant Le Romanoff, situé au deuxième étage de l'hôtel Baltschug. L'ancien général du K.G.B. avait fourni la compagnie, deux superbes filles, pourvues de sourires avenants et de corps qui auraient rendu jalouse n'importe quelle starlette américaine.

— Peut-être que je vais rester en Russie, tout compte fait, avait annoncé Donielev. Il y a des fortunes à faire, ici. Surtout à Moscou. Les gangs sont nombreux, mais aucun n'a de vrai leader. Un leader comme moi, j'entends. Néanmoins, j'ai besoin d'un partenaire. Quelqu'un qui soit libre de voyager et d'aller négocier avec des groupes à l'étranger.

— Par groupes, vous entendez quoi ? Des gouvernements étrangers.

— Exactement. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Haverford avait passé trop d'années à protéger ses arrières pour accepter quelque chose sans avoir le maximum d'explications.

— Quel genre de marchés avez-vous en tête ?

Le général s'était penché au-dessus de la table, pour murmurer :

— Toutes sortes de marchés. Des armes. Des véhicules militaires. Des mines d'or dans les républiques asiatiques. De la drogue – il y a des milliers de tonnes de drogue qui poussent ici en Russie et dans les autres républiques soviétiques. Des informations. J'ai des meubles classeurs pleins de renseignements pour lesquels les gouvernements étrangers seraient prêts à payer très cher. Je peux leur révéler, par exemple, les endroits où sont rangés nos missiles démantelés et la façon de s'en emparer.

Haverford avait été impressionné.

— Vous vendriez cette information à un gouvernement étranger ?

— Si on me donne l'argent qu'il faut. Vous pourriez être mon partenaire pour ce type de transactions, et nous partagerions équitablement ce qui resterait une fois que tous les intervenants auraient touché leur part.

Alors qu'il était sur le point de repousser cette offre, Haverford avait pensé à ce qu'il gagnait. À peine de quoi survivre. Et la retraite arrivait vite. Cela faisait des mois qu'on parlait d'un grand nettoyage chez les durs de son genre.

Il devrait surveiller Donielev avec la plus grande vigilance. Mais c'était lui, et non le Russe, qui avait les contacts avec les services de renseignements étrangers.

— J'envisageais de créer une agence de conseils au moment de la retraite, avait-il dit, jetant un hameçon.

— Je serai votre premier client ! avait promis Donielev.

Ils avaient tous deux levé leur verre de vin et avaient trinqué.

Revenant au présent, l'ancien fonctionnaire de la C.I.A. se fraya un chemin à travers la foule et songea à l'importance de son compte en banque à Bahreïn. Le minuscule État arabe était le centre de la finance au Moyen-Orient, et un endroit sûr où mettre ses profits à l'abri des agents fouineurs de l'I.R.S.

Plus de cinq millions de dollars avaient été transférés sur ce compte depuis trois ans qu'il avait quitté la C.I.A. et avait créé sa société.

L'argent qu'il recevait de ses clients n'allait pas toujours

directement dans sa poche. Ainsi, les dix mille dollars qu'il avait fait virer la veille sur un compte en banque des Caraïbes appartenant à un agent de la C.I.A. : cette somme était pour Haverford une manière de remercier le jeune homme qui travaillait à l'ambassade et l'avait averti de la venue à Moscou de fonctionnaires américains, venus évoquer le problème de la mafia dans la capitale russe.

L'information s'était révélée parfaitement exacte, même si l'homme que les flingueurs de Donielev devaient éliminer les avait pris à leur propre piège.

Sortant le passe de la C.I.A. qu'il conservait comme un viatique et le montrant au Marine qui montait la garde devant le bâtiment de l'ambassade, Haverford put rentrer sans attendre. Il lui suffit ensuite de gagner le troisième étage et de marcher jusqu'à un petit bureau situé à l'extrémité du couloir principal pour se retrouver devant Jason Lassiter.

En bras de chemise, le représentant de la C.I.A. à Moscou leva les yeux du dossier qu'il étudiait et vit Haverford pénétrer dans son bureau, puis fermer la porte derrière lui.

Surpris, il désigna la chaise vide qui lui faisait face.

— Qu'est-ce qui me vaut ? demanda-t-il.

— Vous lisez les journaux locaux ? lança Haverford en s'asseyant.

— Tous les jours, oui. Pourquoi ?

— Hier, six hommes ont été tués dans le parc Izmaïlovski. La police a arrêté un Américain, qui selon eux était l'assassin, avant de le relâcher parce que les six hommes appartenaient à un gang moscovite.

— J'ai lu ça. La police moscovite a aussi trouvé le cadavre d'un vieillard, en très mauvais état, qu'ils n'ont pu identifier. Les hommes qui ont été tués s'apprêtaient à l'enterrer lorsque l'Américain est arrivé. En quoi cette histoire vous intéresse-t-elle ?

Haverford désigna la petite radio posée à côté de la lampe de Lassiter. Celui-ci comprit et l'alluma, cherchant une station qui passait du rock'n roll assez bruyant.

— Les six hommes ne m'intéressent pas, expliqua Haverford par-dessus le vacarme. C'est cet Américain, qui m'intrigue. Pouvoir flinguer ainsi six hommes impunément n'est pas à la portée de tout le monde. Que savez-vous de lui ? demanda-t-il en s'obligeant à sourire.

— À part son nom, pas grand-chose.

Lassiter chercha dans le fouillis de papiers qui encombrait son bureau et trouva la photocopie qu'il cherchait.

— Il s'appelle Michael Belasko, et il fait partie de la délégation venue des États-Unis pour conseiller les Russes sur la manière de se

charger du problème mafieux ici.

Il laissa retomber la feuille.

— C'est tout ce qui est écrit sur votre bonhomme.

— Mais vous savez bien autre chose sur lui ! insista Haverford en se penchant en avant. Sa taille. Son poids. Les gens pour qui il travaille, et ceux pour qui il a travaillé auparavant.

— Personne ne peut vous avoir ça. Il doit être assez haut dans la chaîne alimentaire... Nous avons un mémo de non-intervention en ce qui le concerne. Et s'il nous demande de l'aide, nous sommes censés la lui donner sans discuter. À part ça, on reste en dehors de son chemin.

S'interrompant, il hésita, puis ajouta à voix basse :

— Je vais vous dire autre chose. Les vieux de la vieille qui travaillent ici disent que sa façon d'opérer – seul et sans aucune supervision – leur rappelle quelqu'un d'autre.

— Peut-on savoir qui est ce quelqu'un d'autre ?

— Je ne sais pas si vous avez eu affaire à lui. Il s'appelle Mack Bolan, et c'est un sacré fils de pute d'après les histoires que j'ai pu entendre.

Haverford, pour fréquenter quotidiennement la mafia, savait parfaitement qui était Bolan et il songea qu'il était temps que Donielev et lui aient une discussion à propos de ce Belasko, et qu'ils prennent toutes les dispositions pour le tuer.

Si Belasko était bien Bolan, ils feraient d'une pierre deux coups et récupérerait la prime mise sur sa tête par les familles américaines. Si ce n'était pas le cas, ils se seraient au moins débarrassés d'une nuisance.

Dans les deux cas, ils sortaient gagnants de l'histoire.

CHAPITRE IX

Dès qu'il eut réglé ses affaires, Mack Bolan quitta l'ancien quartier général du K.G.B.

Il s'arrêta pour observer l'expression détendue des passants, avant de se diriger vers le côté de la rue où il avait laissé la voiture de remplacement que lui avait fournie l'ambassade. Elle était petite et discrète, mais elle avait aussi eu droit aux bons soins d'un mécanicien, qui avait multiplié par deux la puissance de son moteur.

De tout côté, Bolan voyait des signes de la présence de ces nouveaux riches qui se développaient en Russie : ces bijoux autour du cou d'une belle femme bien habillée, qui faisait du lèche-vitrines ; les costumes taillés sur mesure que portaient ces deux hommes d'affaires à l'allure agressive qui passèrent devant lui au pas de charge ; ces deux chiens loups irlandais qui tiraient sur leurs laisses alors qu'un chauffeur en uniforme essayait de les retenir.

Une Mercedes 500 SL gris métallisé au toit ouvert passa devant lui et s'arrêta au premier croisement. Bolan savait qu'un tel véhicule était vendu plus de deux cent cinquante mille dollars en Russie. Il ne put voir le visage de l'homme qui se tenait derrière le volant. Plutôt âgé, lui sembla-t-il, et le crâne rasé. Il ne faisait aucun doute que le type était un ponté du marché noir, un de ces nouveaux affairistes russes ou le chef d'un gang mafieux.

Une jeune femme aux cheveux bruns se pencha pour embrasser l'homme sur les lèvres, puis elle ouvrit la portière de la voiture et sortit.

Bolan, surpris, reconnut la lieutenant Kurilov, l'aide de camp du colonel Tolstoy.

Alors que la Mercedes s'éloignait, elle consulta sa montre, à son poignet, puis se tourna et croisa le regard de Bolan. Elle parut troublée, mais se ressaisit très vite pour se diriger vers lui.

— Votre rendez-vous est terminé, monsieur Belasko ? demanda-t-elle.

Il répondit d'un hochement de tête.

— Alors, je dois me dépêcher, déclara la jeune femme. La colonel va sans doute avoir besoin de moi.

Elle tira la manche comme pour cacher sa montre.

— Je ne me suis absentée qu'un quart d'heure, ajouta-t-elle, sur la défensive.

Puis elle se détourna et s'élança vers le bâtiment.

Quelque chose en elle intriguait Bolan. D'abord, elle fréquentait un mafieux et... sa montre ! Elle portait une Rolex au cadran ceinturé de petits diamants qu'elle avait essayé de dissimuler à ses yeux !

Pouvait-on se payer un tel bijou sur une solde de lieutenant ? Non, bien évidemment. Il fallait avoir dans ses relations quelqu'un de très, très riche.

Songeant qu'il avait peut-être trouvé la source des fuites, Bolan se promit de demander à Irina Tolstoy de lui en dire plus sur Kurilov. Et de chercher qui était son généreux ami...

Dans sa datcha de la banlieue de Moscou, Donielev observa son visiteur. Bien habillé, comme toujours, le grand Américain s'assit dans un confortable fauteuil et alluma un cigare cubain.

L'ancien général du K.G.B. reporta son regard sur le téléphone.

— Un problème ? lui demanda Haverford.

— Non. J'attends un appel de Federov.

Haverford eut un geste impatient de la main. Il voulait que le Russe s'en tienne au sujet qui l'avait fait venir jusqu'ici, en pleine semaine, alors qu'il avait beaucoup de travail.

— Pourquoi Mike Belasko veut-il vous tuer ?

— Je ne sais pas.

— J'ai essayé d'apprendre ce qu'il est vraiment venu faire ici en questionnant mes contacts de l'ambassade, expliqua Haverford, mais ils sont autant dans le noir que vous.

Il changea soudain de sujet.

— Avez-vous eu des nouvelles du gouvernement ?

— Oui. Ils sont d'accord pour payer la rançon. Ce soir, dans le parc Sokolniki, comme nous le demandions dans notre lettre.

— Bien. Les Iraniens aussi sont d'accord.

— Comment allons-nous arranger l'affaire ?

— Un avion me conduira demain en république d'Azerbaïdjan. Je dois y rencontrer le représentant iranien à Bakou.

Natif de cette région des montagnes caucasiennes, qui touchaient l'Azerbaïdjan, Donielev s'était rendu de nombreuses fois à Bakou, alors qu'il était enfant puis en tant que membre des services de contre-

espionnage.

Quand il avait été élevé au grade de général du deuxième bureau, il avait recruté certains de ses assistants les plus loyaux à Bakou. Beaucoup étaient restés avec lui pendant plus de dix ans ; et la plupart l'avaient suivi quand il avait été contraint de quitter le Comité de sécurité d'État. À part ceux qui avaient été tués lors des affrontements avec les autres organisations mafieuses qui refusaient de le voir empiéter sur ce qu'elles considéraient comme leurs affaires exclusives, les autres étaient toujours à ses côtés.

Haverford avait fait un excellent choix en prenant Bakou pour effectuer l'échange. La capitale de l'ancienne république soviétique était située au bord de la mer Caspienne et en face de l'Iran. Même si les deux pays étaient à prédominance musulmane, les Azéris ne faisaient aucune confiance à leurs voisins et à la religion fondamentaliste qu'ils essayaient d'imposer aux nations qui les entouraient.

L'Américain se leva.

— Il est temps que je retourne à mon bureau, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Il se tourna avant de la franchir.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous tenez à superviser en personne le versement de la rançon. Ça pourrait être dangereux.

— J'ai pris toutes les mesures pour contrer la moindre tentative de piège, affirma Donielev.

— Pourquoi Federov ne peut-il pas aller récupérer l'argent là-bas, puis le rapporter ?

Donielev fixa l'Américain d'un regard incrédule, puis lâcha d'un ton brusque :

— Quand il s'agit de mon argent, je ne fais confiance à personne !

— Je vois, dit Haverford.

Il n'avait aucune illusion : il savait très bien que la méfiance du Russe s'étendait à lui, aussi bien qu'à ses propres hommes.

— Je n'ai qu'une inquiétude, reprit Donielev : les hommes que je ne peux pas emmener avec moi. Ceux que nous avons recrutés ici.

Il marqua une pause.

— Qu'est-ce que nous allons faire d'eux ?

L'Américain haussa les épaules.

— Dès lors que vous aurez l'argent, ce qui peut leur arriver a vraiment de l'importance pour vous ?

— On pourrait les forcer à parler.

— Pas s'ils sont morts.

Donielev considéra Haverford, froidement, puis un sourire rusé étira ses lèvres.

— J'aime votre façon de penser, commenta-t-il.

— Nous avons chacun un travail taillé sur mesure.

— Quand viendrez-vous prendre les deux scientifiques et leurs échantillons de plutonium ?

— Dans la matinée. Je les conduirai moi-même à l'aéroport. Rendez-vous à Bakou ! lança Haverford en guise de conclusion.

— J'ai une meilleure idée. Retrouvez-moi ce soir dans le parc Sokolniki. Nous y passerons la nuit, pour célébrer notre réussite, et mes hommes vous conduiront à l'aéroport le matin.

Haverford connaissait assez le Russe pour savoir que cette proposition était en réalité un ordre.

— Je serai là-bas une heure avant l'horaire prévu pour la remise de la rançon, promit-il. Vous avez une idée de qui va l'apporter ?

— Des bureaucrates quelconques, j'imagine.

L'Américain commença de quitter le salon, mais Donielev l'arrêta.

— Et à propos de ce Belasko ? On fait quoi ?

— Tuez-le avant qu'il ne vous ait.

— Mais comment ? insista Donielev.

Haverford sourit.

— Votre petite amie pourrait peut-être l'amener jusqu'à vous.

Le Russe sembla examiner la proposition, avant de prendre sa décision.

— Oui. Et il est sans doute temps pour moi de penser à une nouvelle compagne.

Bolan avait garé la Volga dans la première rue après l'entrée du bâtiment. Alors qu'il s'approchait du véhicule, son instinct de guerrier le mit en état d'alerte : il y avait du danger dans l'air.

Il s'arrêta devant la vitrine d'un antiquaire visiblement destiné aux touristes et regarda le reflet que lui renvoyait la vitre.

Deux hommes se trouvaient près de la Volga, faisant de leur mieux pour ne pas le regarder. Ils étaient habillés de façon assez simple, et les lacets qu'ils portaient en guise de cravates allaient dans le sens de la mode masculine russe du moment. Mais l'expression de mort sur leurs visages, ainsi que la froideur de leurs yeux, les désignaient comme des soldats de la rue, pas comme des hommes

d'affaires.

Bolan porta la main à sa veste avant de se rappeler qu'il avait laissé son Beretta et son poignard sous le siège de sa voiture.

Et les bosses qu'il devinait sous les vestes des deux hommes trahissaient la présence d'armes – sans doute des pistolets mitrailleurs Uzi ou Skorpion, à en juger par la taille et la forme.

Le guerrier vit une autre source d'inquiétude, une B.M.W. grise s'engageant lentement dans la rue où se trouvait sa voiture. La circulation était très dense, et il eut tout le temps de voir l'intérieur du luxueux véhicule.

Il y dénombra cinq hommes, avec sur le visage le même masque : celui de flingueurs. À l'exception d'un seul qui avait les cheveux coupés en brosse et était assis avec la raideur et la dignité d'un officier de carrière.

Tous regardaient vers lui.

Même s'il avait eu une arme, il y avait bien trop d'innocents dans la rue pour songer à engager une bataille. Il devait se débrouiller pour déplacer ailleurs le combat qui se préparait.

La Volga était garée contre le trottoir, à moins de dix mètres.

Réfléchissant à toute allure, Bolan se détourna de la vitrine de l'antiquaire et commença à marcher lentement vers la Volga, l'air absent. Alors qu'il s'approchait des deux flingueurs, il tourna brusquement sur lui-même et passa le bras autour du cou de celui qui se trouvait le plus près.

La soudaineté de l'action stupéfia les deux hommes. Bolan n'avait aucune idée de la réaction qu'elle allait provoquer chez les occupants de la B.M.W., mais il s'occuperait de cela plus tard.

Ouvrant la veste de l'homme qu'il immobilisait par sa clé, il releva le pistolet-mitrailleur qui se trouvait dans son holster d'épaule et le pointa vers l'autre flingueur.

Il ne se soucia pas de dégager la sécurité. Pour lui, il ne faisait aucun doute que l'arme était prête à faire feu immédiatement. Et l'Exécuteur fit cadeau d'une mini rafale au Russe qui se trouvait face à lui.

Puis il abaissa le pistolet-mitrailleur et provoqua une torsion au cou de l'homme qu'il tenait prisonnier de son bras. Un impressionnant craquement se fit entendre et parut résonner dans les environs immédiats alors que le flingueur, mort, s'affaissait.

Bolan récupéra le Skorpion 9 mm sur le cadavre. Il n'avait pas le temps de chercher des chargeurs supplémentaires. Il devrait faire avec ce qu'il avait.

Ignorant les expressions terrifiées des passants, il déverrouilla la portière de la Volga et l'ouvrit. Se jetant à l'intérieur, il mit le contact et partit à fond.

Dans son rétroviseur intérieur, il put voir la B.M.W. grise qui essayait de contourner les véhicules qui la séparaient de lui. Ce n'était qu'une question de secondes avant que les flingueurs qui en voulaient à Bolan ne se fatiguent de ce petit jeu et se mettent à tirer : il avait la certitude qu'ils n'auraient aucun scrupule à descendre quelques innocents, du moment qu'ils pouvaient l'avoir, lui. Le point sur lequel il n'avait aucune certitude, c'était la raison pour laquelle ils voulaient le tuer.

Était-ce une vengeance pour les six flingueurs qu'il avait butés ? Ou bien quelque chose de plus inquiétant ?

La première cassure se produisit quand il franchit un croisement au nez d'un long camion. Derrière lui, il entendit des hurlements de freins et des coups de feu. Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, Bolan vit un des passagers de la B.M.W. sauter du véhicule et pointer un flingue sur le chauffeur du camion, l'obligeant à reculer.

L'Exécuteur prit toute une série de rues, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour se retrouver finalement sur un grand boulevard.

Une nouvelle fois, il regarda dans son rétroviseur. Et il vit la B.M.W. qui descendait le même boulevard que lui, à fond. Les huit cylindres qu'elle avait sous le capot lui donnaient la puissance nécessaire pour rattraper Bolan. Même trafiqué, le moteur quatre cylindres de la petite Volga ne faisait pas le poids.

L'Exécuteur ralentit, saisit un des Skorpion posés sur le siège passager, se pencha par la fenêtre ouverte de sa portière et tira sur la voiture de ses poursuivants. Les pneus du véhicule étaient assez épais. Mais le guerrier savait qu'aucun pneu n'était à l'épreuve des balles.

Et soudain, celui de la roue avant droite explosa. La B.M.W. fit une violente embardée sur la droite et, avant que le conducteur n'ait pu redresser, la voiture alla percuter un camion garé contre le trottoir. La violence inouïe de l'impact la fit tourner, puis s'envoler littéralement, le nez en l'air. Elle s'écrasa ensuite sur l'arrière et explosa presque aussitôt. Il avait dû percer le réservoir.

Bolan stoppa la Volga, saisit le second Skorpion, et s'approcha prudemment. L'homme aux cheveux en brosse lui parut vaguement familier.

Aucun des passagers n'avait survécu au crash.

CHAPITRE X

Le téléphone sonna dans la suite de Hal Brognola.

Bolan l'entendit de la salle de bains, où il était occupé à retirer avec une pince à épiler des éclats de verre de son visage et de ses mains. Brognola, avant de partir, lui avait proposé d'appeler un médecin de l'ambassade, mais Bolan avait rejeté l'idée.

— Moins il y a de gens qui savent où je suis, et plus j'ai de chances de rester vivant.

Le guerrier utilisait la suite pendant que Brognola prenait son petit déjeuner avec les Américains qui participeraient à la grande réunion sur les méthodes de lutte contre la mafia. C'était plus sûr que d'aller à l'hôtel dans lequel il avait réservé une chambre et où il n'avait toujours pas pu se rendre.

Il laissa le téléphone sonner encore, puis finit par décrocher. Avant qu'il ait pu prononcer un mot, une voix féminine se fit entendre à l'autre bout de la ligne.

— Colonel Tolstoy, à l'appareil. Si vous parvenez à joindre M. Belasko, dites-lui de m'appeler. C'est urgent.

— C'est moi, Irina. Que se passe-t-il ?

Il entendit distinctement un soupir de soulagement.

— J'ai entendu la fusillade depuis mon bureau. Quand je suis descendu, des témoins ont parlé d'un grand type qui vous ressemblait beaucoup et qui avait tué deux hommes avant de s'enfuir.

— Voilà qui demande une petite mise au point, répliqua Bolan.

Et il entreprit de raconter à la jeune femme ce qui s'était vraiment passé, y compris l'affrontement sur le boulevard.

— D'après mes informations, remarqua Tolstoy, la police attribue l'explosion de la voiture à un carburant défectueux.

Tolstoy observa une pause.

— Vous avez eu beaucoup de chance. Un des cadavres trouvé près de l'épave était celui de Vasily Federov, un ancien colonel du K.G.B. et un des adjoints les plus proches du général Yuri Donielev. Un tireur d'exception.

Elle marqua une nouvelle pause et demanda :

— Vous allez bien ?

— Quelques égratignures, ici et là. Pas assez de dommages pour m'empêcher de courir après Donielev.

— Je devrais pouvoir vous aider. Je viens de passer une heure à appeler partout où je pensais pouvoir vous trouver. J'ai essayé votre hôtel, mais on m'a dit à la réception que vous n'étiez toujours pas venu prendre possession de votre chambre. Puis on m'a mise en ligne avec quelqu'un qui m'a demandé de m'identifier. J'ai raccroché et j'ai essayé à tout hasard d'appeler M. Brognola. Quelqu'un vous cherche, poursuit Tolstoy. Des personnes de l'entourage de Donielev ont appelé leurs contacts et posé des questions à votre sujet.

— Quel genre de questions ?

— Eh bien, ils aimeraient savoir pourquoi vous êtes ici. Ou encore, si vous avez un quelconque rapport avec – je cite l'un d'eux – « un certain Mack Bolan ».

Tolstoy parut soudain contrariée.

— La nouvelle de la mort de Federov les rend plutôt nerveux.

— Tant mieux.

— Je ne suis pas d'accord. Ces salauds sont comme les rats : ils sont bien plus dangereux quand ils se sentent acculés.

— Et ce soir, remarqua Bolan, quand nous leur remettrons la rançon, ils se rendront vraiment compte à quel point ils sont acculés.

— Je crois vous avoir dit que cette affaire était de ma responsabilité.

Plutôt que de perdre du temps en discussions inutiles, Bolan utilisa l'argument le plus simple.

— C'est l'argent de mon pays que vous utilisez.

Tolstoy resta un instant silencieuse, avant de demander :

— Que se passera-t-il si les soi-disant ravisseurs décident de ne pas se montrer ?

— Nous irons les chercher, répondit Bolan.

— Il se pourrait que je sache où en trouver certains. J'ai encore des relations à l'intérieur du F.S.K. et de la police moscovite. On m'a parlé d'un entrepôt, qui est censé être abandonné et dans lequel on a vu entrer et sortir des individus à l'allure suspecte au cours des derniers mois. Je me suis renseignée auprès de la ville. Et devinez quoi : l'entrepôt est la propriété d'une société russe appartenant à Yuri Donielev.

— Ça pourrait être son Q.G. ?

— Aucun des témoins n'a pu l'identifier comme l'un des hommes

qui avaient pénétré dans le bâtiment. En revanche, avec les photographies qu'on leur a montrées, ils ont pu reconnaître deux hommes qui sont beaucoup allés là-bas, ces derniers temps. Vasily Federov et Maxim Legulin, deux anciens du deuxième bureau du K.G.B. Le premier était colonel, et l'autre major. Avec la petite armée qu'ils commandaient, ils ont fait assassiner un nombre incroyable de gens, pour la plupart innocents.

Malgré la disparition du K.G.B., Bolan le savait, beaucoup de ses éléments les plus violents vivaient toujours à Moscou ou dans ses environs. Et beaucoup, comme l'ancien colonel qui venait de mourir, étaient allés exercer leurs talents dans la mafia.

— Il y a des chances pour que les hommes de Donielev sachent si les deux chercheurs sont toujours à Moscou, ajouta Tolstoy. Et où ils sont retenus. Ça vaut le coup de se renseigner.

Bolan ne put qu'acquiescer.

— Je viendrai vous prendre dans une demi-heure en bas de l'hôtel, dit encore Tolstoy avant de raccrocher.

Tolstoy était assise au volant d'une antique Tchaïka garée contre le trottoir. Le portier du luxueux hôtel considérait la voiture cabossée d'un regard dédaigneux, espérant visiblement qu'elle n'allait pas nuire au standing du Radisson Slavyanskaya en stationnant trop longtemps devant le perron.

Mack Bolan franchit les grandes portes vitrées vêtu d'une tenue décontractée et portant à la main un long sac de toile. Ignorant le portier qui se proposait de lui appeler un taxi, il marcha droit vers la Tchaïka.

La colonel lui fit signe de venir prendre sa place et elle se glissa sur le siège passager. Quand Bolan s'installa au volant, elle lui donna l'adresse où ils se rendaient.

— Ça n'est pas très loin d'ici, précisa-t-elle.

Bolan l'observa. Elle avait délaissé son uniforme strict pour un jean, un pull à col roulé et un blouson de cuir usé.

— Je dois passer à mon hôtel, lui indiqua le guerrier.

— Vous y êtes sûrement attendu...

— Je me débrouillerai. Après, je vous déposerai à votre bureau.

— Je viens avec vous, déclara Tolstoy d'un ton ferme.

Bolan mit en marche le moteur poussif de la petite voiture. La Tchaïka devait avoir au moins vingt-cinq ans, un long passé durant lequel elle avait survécu à de nombreuses rencontres avec d'autres

véhicules – à voir les stigmates qui ornaient la carrosserie.

— On ne va pas pouvoir faire grand-chose avec cet engin, marmonna-t-il.

— Jusqu'à sa mort, mon père a traité cette voiture comme un de ses enfants, répliqua Tolstoy.

D'un geste caressant, elle passa la main sur le tableau de bord.

— D'habitude, expliqua-t-elle, je roule dans un véhicule gouvernemental. Mais il n'y en avait aucun de disponible quand j'ai appelé.

Elle se concentra sur la route. Au bout de quelques minutes, un véhicule militaire garé à un croisement attira son attention.

— Tournez là, et arrêtez-vous à côté, dit-elle.

Un petit UAZ-460. Bolan connaissait le véhicule. Il avait rencontré beaucoup de ses clones dans la plupart des endroits où il avait eu à affronter les Soviétiques et leurs alliés. Comme la jeep américaine, dont il s'inspirait, le UAZ était un véhicule de construction solide. Très fiable, il était capable d'atteindre les cent kilomètres à l'heure. Il connaissait le sort de nombreux équipements militaires gardés dans les arsenaux russes : il était volé et revendu à bon prix.

— Un bon véhicule, déclara Tolstoy à voix basse. Exactement ce qu'il nous faudrait.

Bolan hocha la tête pour confirmer.

Il arrêta la Tchaïka devant la jeep russe, et tandis que Tolstoy l'attendait, il examina les environs pour être sûr que personne ne les observait, avant d'ouvrir la portière du conducteur et de s'installer au volant.

Il lui fallut moins d'une minute pour mettre le contact. Tolstoy hésita un instant, puis elle vint le rejoindre.

Alors qu'elle s'apprêtait à dire quelque chose, Bolan l'interrompit.

— J'appellerai le propriétaire pour lui dire où j'ai laissé sa voiture, promit-il alors qu'il commençait de rouler.

Donielev trouva le temps d'aller bavarder avec les deux scientifiques. Ils avaient visiblement peur.

— Quand la rançon va-t-elle être versée ? lui demanda le Pr Davidov.

— Bientôt, répondit le leader mafieux en s'obligeant à sourire. Mais vous allez devoir passer quelques jours dans le sud pour que le kidnapping ait l'air aussi véritable que possible.

Le Pr Sartov s'alarma.

— Où donc, Yuri ?

— Dans une petite villa à l'extérieur de Bakou, répondit Donielev avec calme. Pendant que les Moscovites se gèlent ici, vous serez tranquillement installés au soleil, goûtant un aperçu de la vie qui vous attend quand vous aurez perçu votre part de la rançon.

Sartov secoua la tête.

— Quel dommage qu'Alexandre ait changé d'avis, dit-il avec regret. Avez-vous eu de ses nouvelles ? demanda-t-il en souriant au général renégat.

— Pas vraiment. Tout ce que je sais, c'est que le ministre a cru à son histoire – qu'il avait été kidnappé et qu'il s'était échappé. Il m'a aussi fait parvenir un message, dans lequel il dit qu'il pense à vous chaque jour.

Sartov leva un verre de vodka.

— À Alexandre Polsky ! lança-t-il. En espérant que nous nous retrouverons peut-être un jour tous les trois.

Le sourire aux lèvres, Donielev leva son verre, avant de quitter les deux hommes.

Il devait appeler son vieil ami et mentor, le général Arkady Khreshchatik. Il ne l'avait pas vu depuis le dîner d'adieu auquel ils avaient tous deux participé au K.G.B. en 1992. Mais il avait toujours son physique bien présent à l'esprit : grand, le look d'un catcheur et de longs cheveux gris. Les narines de son large nez se dilataient dès qu'il était en colère. Il était toujours impeccablement vêtu et, quand il parlait, il agitait son fume-cigarette jauni par la nicotine comme une baguette de chef d'orchestre.

Donielev était certain que Khreshchatik l'aiderait à se débarrasser de l'Américain.

Fermant la porte derrière lui, il alla s'installer à son bureau, ouvrit un tiroir et sortit son répertoire.

Le général répondit lui-même au téléphone.

Donielev échangea quelques civilités avec lui, puis en vint à l'objet de son appel. Il supplia presque son mentor de l'aider à éliminer l'Américain, avant que celui-ci n'anéantisse son gang et les autres.

— Calmez-vous ! ordonna Khreshchatik. Cela fait un certain temps que je voulais vous voir. Rendez-vous à cette adresse dans deux heures. C'est un restaurant. Venez seul, sans garde du corps ni arme. Nous pourrions parler.

Donielev rangea sa voiture de sport dans une petite rue du quartier cossu des monts Lénine. De hauts immeubles d'habitations s'y alignaient de façon régulière, au long de larges avenues. Le quartier avait été créé dans les dernières heures de l'Union Soviétique, pour les riches et les puissants, et c'était là que vivaient les hommes politiques, les hommes d'affaires et les gros bras du marché noir.

Alors qu'il se dirigeait à pied vers l'adresse que lui avait donnée son ancien chef – Leninsky Prospekt 44 –, Donielev fut abasourdi par le silence absolu qui régnait. Dans le centre de Moscou, c'était la cacophonie permanente, avec entre autres le bruit des moteurs de voitures et de camions, les cris des gens, la musique des radios-cassettes. Même la périphérie de la ville où il habitait avait des sonorités bien à elle : le chant des oiseaux, la plainte des jets qui passaient en altitude, la rumeur lointaine des machines agricoles. Ici, il n'y avait vraiment aucun bruit. Un peu comme s'il était entré dans un cimetière, et non dans un quartier résidentiel.

Il chercha une enseigne de restaurant, mais n'en vit aucune.

Un portier qui se tenait à l'entrée d'un des immeubles s'approcha de Donielev.

— Général Donielev ?

Il confirma d'un hochement de tête, étonné que l'homme connaisse son nom.

— Suivez-moi.

L'homme ouvrit la porte d'entrée de l'immeuble et tendit le bras.

— C'est au bout.

Donielev, qui commençait à se demander s'il n'était pas victime d'un coup monté, traversa le grand hall d'un pas lent, jusqu'à ce qu'il ait atteint une porte en verre, de l'autre côté.

Il la poussa. Abasourdi, il se retrouva soudain dans un restaurant, éclairé aux chandelles et décoré dans un style assez chargé, avec armures de chevalier, colonnes drapées de velours, lions grandeur nature en plâtre...

Un maître d'hôtel vêtu d'un smoking s'avança vers lui.

— Si vous voulez bien me suivre, général. On vous attend.

Quand Donielev rejoignit la grande table ronde qui se trouvait dans le coin de la salle, le général Khreshchatik se leva et l'accueillit en l'étreignant et en l'embrassant sur la joue. Quand il s'écarta, Donielev observa l'homme et s'aperçut qu'il n'avait pratiquement pas changé depuis qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois.

Il s'intéressa ensuite aux visages des quatre autres personnes que son ancien mentor avait invitées à déjeuner, et il les reconnut. Tous

avaient été à la tête, ou au deuxième rang, d'un bureau du K.G.B., jusqu'à ce que celui-ci disparaisse. Et maintenant, ils dirigeaient les plus gros gangs mafieux de la capitale russe.

Avant que Donielev ait pu se demander pourquoi le général leur avait demandé de venir, et s'en inquiéter, ils l'accueillirent avec chaleur.

Khreshchatik désigna une chaise à côté de lui.

— Asseyez-vous ici, Yuri.

Quand Donielev eut pris place, son voisin lui demanda :

— Maintenant, dites-moi ce qui se passe.

Donielev décida de passer sur le kidnapping, pour évoquer d'un ton alarmant tous les hommes qui étaient tombés sous les balles de l'Américain.

— Je crois que ce Michael Belasko est vraiment l'homme que nous appelons l'Exécuteur.

Le général assis à son côté hocha la tête.

— Il aurait fait le voyage depuis les États-Unis pour tuer un ancien général du K.G.B. ? Vous devez être très important, Yuri.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi il veut ma mort, affirma Donielev.

— Peut-être que nous pouvons vous le dire, nous, déclara Khreshchatik.

Et il se tourna vers les autres, qui opinèrent.

— Dans ce cas, dites-moi, murmura Donielev avec humilité.

— Vous devez avoir quelque chose qu'il veut. Quelque chose qu'il estime être à lui, pas à vous.

Khreshchatik sourit à Donielev, dont la nervosité augmentait à chaque seconde.

— C'est aussi la raison pour laquelle vous êtes ici, Yuri. Vous avez en votre possession certaines choses que nous estimons être nôtres. Et nous voulons récupérer notre bien !

Un instant, Donielev resta muet. Où le général voulait-il en venir exactement ?

— À moi, vous avez essayé de prendre le marché de la contrebande, déclara froidement Khreshchatik. J'ai mis des années à le construire, et maintenant vous osez patauger dans ma mare.

— À moi, marmonna un ancien fonctionnaire assis de l'autre côté de la table, vous avez tenté de rafler le marché de la prostitution.

— Vous essayez aussi de prendre le contrôle de la distribution et de la vente de la drogue, lâcha un petit homme mince qui avait dirigé

le quatrième bureau du K.G.B.

Sur son visage, se lisait une profonde amertume.

— Les Azéris ont toujours contrôlé le marché de la drogue, poursuivit-il. Nous avons aidé les fermiers des différentes républiques à faire pousser les meilleures drogues en leur fournissant les meilleurs plants. Nous avons fourni toutes sortes de véhicules et les hommes pour les diverses opérations de transformation des narcotiques. Et nous avons dépensé des millions de roubles pour mettre en place tout un réseau de distribution à travers le monde. Et maintenant, conclut-il, vous vous imaginez que vous allez pouvoir impunément profiter des fruits de notre dur travail ?

— J'ai toujours contrôlé le business de la protection ! lança un quatrième homme. Et voilà que vous proposez des tarifs de moitié inférieurs aux miens.

— Les autres sont toujours venus me voir quand ils avaient besoin d'éliminer quelqu'un, se plaignit l'ancien chef de la division chargée d'éliminer les dissidents. À présent, ils ne savent plus qui venir trouver...

— Messieurs ! Messieurs ! intervint Khreshchatik pour calmer le jeu. Nous sommes tous d'anciens camarades et amis...

Il se tourna vers Donielev.

— Y compris vous, Yuri. Et c'est la raison pour laquelle vous n'êtes pas mort. N'est-ce pas ? lança-t-il en guettant l'approbation des autres.

Avec réticence, ils hochèrent la tête.

— À partir de maintenant, vous êtes hors circuit. Nous vous donnons trois jours pour mettre vos affaires en ordre et quitter Moscou. Après cela...

Khreshchatik laissa sa phrase en suspens.

— Si vous ne nous prenez pas au sérieux, reprit-il, allez donc faire un tour dans l'entrepôt où vous stockez vos équipements militaires de contrebande. Vous vous apercevrez qu'il est vide. Tous les hommes qui le gardaient sont morts.

Donielev eut l'impression que ses poumons se vidaient d'un coup. C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait.

Son ancien mentor saisit une carte et l'étudia.

— On mange excellemment ici, Yuri. Je vous conseille la soupe Staromoskovsky. C'est un bouillon de champignons et de tendres morceaux de poulet et de porc. Ensuite, goûtez le Zharkoye. Vous n'avez sans doute jamais goûté un ragoût de veau aussi délicieux.

Il sourit à Donielev.

— Mais d'abord, nous allons commander de la vodka et trinquer à nos santés respectives.

Donielev se félicita de la relative obscurité qui régnait dans la salle, et empêchait donc les autres de voir que son visage s'était vidé de tout son sang.

Quelle ironie ! Il avait lui-même demandé la tenue de cette réunion afin d'exposer ses problèmes. Or, on venait de lui faire savoir que c'était lui le problème !

Brusquement, récupérer la rançon du gouvernement russe était devenu essentiel. Ajoutée à l'argent qu'il allait obtenir des Iraniens et aux fonds qu'il avait déjà déposés dans des banques étrangères, elle lui permettrait de vivre tout à fait décemment.

Mais pas à Moscou.

Repoussant sa chaise, il se redressa et leva le verre de vodka qu'un serveur venait de placer devant lui.

— À nous tous ! lança-t-il. Puisse-nous vivre longtemps !

Tandis que les autres levaient leurs verres pour se joindre à lui, Donielev se demanda combien de temps il lui faudrait pour réunir assez d'hommes et revenir liquider tous les convives présents à cette table.

Y compris Khreshchatik.

CHAPITRE XI

Bolan laissa Irina Tolstoy le guider jusqu'à leur destination.

Une fois sur place, il ralentit de manière à pouvoir étudier l'extérieur de l'entrepôt. Celui-ci, qui était censé être vide, ressemblait à un piège. Il roula jusqu'à une partie éloignée de l'enceinte qui entourait le terrain et se gara tout contre le mur, avant de vérifier une nouvelle fois le chargeur du Beretta 93-R et le Skorpion SMG qu'il avait récupéré un peu plus tôt sur le cadavre d'un des mafieux.

Il portait autour de la taille une ceinture de toile à laquelle étaient accrochées trois grenades M-67 à fragmentation et à retardement. Le poignard de combat Applegate-Fairbairn, plus tranchant qu'un rasoir, était glissé dans un étroit fourreau, à sa jambe droite.

Suivi de près par Tolstoy, Bolan s'approcha du quai de chargement qui donnait de ce côté. Il s'arrêta et tendit l'oreille. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur de l'entrepôt, de l'autre côté du haut mur. Seul le sifflement du vent dans les arbres troublait le silence.

Cela n'empêcha pas le guerrier de se demander combien de flingueurs se planquaient derrière le mur. Cette fois, ils ne l'attendaient pas. Il n'avait révélé à personne qu'il venait ici, pas même à Brognola.

Il y avait à l'évidence une fuite dans le soutien que lui apportaient les Russes. Il ne savait pas qui informait Donielev de ses mouvements, mais quelqu'un avait déjà révélé à deux reprises, au moins, où il se trouvait et pouvait être attendu.

Irina Tolstoy ?

Il la regarda et décida que non. Elle s'exposait autant au danger que lui.

Il n'y avait qu'une autre personne possible. Lena Kurilov.

Quand Bolan avait fait part de ses soupçons à Tolstoy, en cours de chemin, la colonel n'avait pas caché son scepticisme. Néanmoins, elle avait promis d'interroger son aide de camp de façon directe.

— Lena n'est pas une traître, avait-elle affirmé.

— Et Donielev ? avait demandé Bolan. Vous diriez la même chose de lui ?

— Non, bien sûr. Même si la bombe risquait d'être un jour dirigée vers la Russie, un homme comme Donielev ne s'inquiéterait que d'une chose : ce qui pourrait lui arriver à lui. À propos, vous avez votre idée sur l'acheteur ?

Bolan lui avait confié qu'il était prêt à parier gros sur la piste iranienne. Les Iraniens avaient de l'argent, et leur plus grand désir était de contrôler le Moyen-Orient grâce à la menace nucléaire. Côté irakien, Saddam Hussein avait des armes chimiques à sa disposition – dont il avait refusé de se débarrasser, alors qu'il savait très bien qu'il lui suffisait de lancer un seul de ses missiles pour que les Américains répliquent par une attaque nucléaire qui effacerait une partie de son pays. Si lui aussi rêvait sans doute de posséder une arme nucléaire, il n'avait pas l'assise financière pour se mesurer aux Iraniens dans l'acquisition du plutonium et des scientifiques capables de fabriquer une bombe.

Pour ce qui concernait les Nord-Coréens, le guerrier les soupçonnait d'avoir déjà l'arme nucléaire. Et si ça n'était pas le cas, ils ne devaient pas en être loin.

Les Iraniens s'affairaient à acheter toute sorte de matériel militaire provenant de l'armée russe en partie démantelée. Ils avaient ainsi déjà acquis des sous-marins, des jets de combat, aussi bien que des fusils ou des pistolets. Les Russes avaient mis le holà quand les négociateurs iraniens avaient manifesté leur intérêt pour du matériel nucléaire de surplus – et proposé l'équivalent de cent millions de dollars.

D'après ce que Brognola lui avait dit durant le vol jusqu'à Moscou, les Russes ne faisaient pas confiance aux chi'ites qui contrôlaient l'Iran. Ils étaient leur plus proche voisin non musulman, et l'idée de les voir fabriquer une bombe nucléaire était plutôt effrayante.

De nombreuses questions restaient sans réponse. Et dans l'esprit du guerrier, une primait sur les autres : comment empêcher le gang de Donielev de livrer les experts nucléaires et le plutonium aux Iraniens ?

Pour commencer, il devait les trouver.

Peut-être qu'un des hommes de Donielev saurait le renseigner. Il lui fallait donc en capturer un et le garder vivant jusqu'à ce qu'il parle – ce qui était plus facile à dire qu'à faire. Car, d'après ce que Bolan avait vu, le gang de Donielev, comme la plupart des organisations mafieuses paramilitaires, avait un code de loyauté. Les hommes préféreraient mourir plutôt que de révéler quoi que ce soit. Mais, si la mafia avait déteint sur eux, alors ils auraient découvert la lâcheté et Bolan saurait les faire parler. Il en avait une vieille habitude.

Le cours de ses pensées se brisa net quand un mouvement attira

son attention. Il tendit le bras pour signaler la chose à Tolstoy, puis l'obligea à se plaquer contre le mur.

Quatre hommes armés de fusils AK-74 se dirigeaient vers une Volvo rangée contre le long quai de chargement de l'entrepôt.

En voyant le véhicule militaire garé pas très loin, les quatre flingueurs s'arrêtèrent et commencèrent à regarder dans tous les sens, à la recherche du conducteur.

Tenant son Beretta à deux mains, Bolan s'écarta du mur.

Un des quatre Russes dut sentir sa présence, car il pivota brusquement et leva son arme. Avant qu'il ait pu s'en servir, une giclée de balles lui rentra dans la bouche, pour ressortir par la nuque.

Bolan n'eut pas le temps de remercier Tolstoy, trop occupé qu'il était par les trois autres mafieux. Il tournoya sur sa gauche, sortant de la ligne de tir des canons dirigés vers lui. La seconde d'après, dans un crépitement assourdissant, une pluie de balles cingla à l'endroit qu'il venait de quitter.

Bolan remit le Beretta dans son holster. Il devait opposer une réponse adaptée à la puissance de feu qu'il avait en face de lui. Levant le Skorpion, il répliqua depuis sa nouvelle position, arrosant devant lui de la gauche vers la droite.

Un des flingueurs tressauta quand des projectiles brûlants lui déchiquetèrent la gorge et le plaquèrent contre le mur. Un autre laissa tomber son AK-74 et porta la main à son ventre, s'efforçant de combler le trou que les balles du Skorpion venaient de creuser.

Le troisième mafieux, rendu fou par la balle qui lui avait éraflé le cou et l'épaule droite, se rua vers l'Exécuteur.

À côté de lui, Bolan sentit le mouvement de pivot de Tolstoy à l'instant de faire feu à deux reprises vers le flingueur.

L'autre voulut lever sa Kalachnikov vers elle, mais elle l'empêcha de s'en servir en lui balançant deux autres balles en plein torse. Il tituba, puis tomba par terre, se tordant de douleur.

La colonel mit un terme à son agonie avec une dernière balle, qui pénétra au niveau de la tempe droite et alla se loger dans son cerveau.

Quittant Tolstoy pour aller vérifier que les quatre flingueurs étaient bien morts, Bolan examina rapidement les environs pour repérer d'autres hommes. Ou bien il n'y en avait pas, ou bien ils attendaient en embuscade à l'intérieur.

Se déplaçant d'une zone d'ombre à l'autre, le guerrier parvint aux solides battants de bois qui fermaient le terrain sur lequel se trouvait l'entrepôt.

Il posa la main sur l'un de ces battants, qui ne résista pas. La porte

s'ouvrit en silence, pivotant sur ses gonds bien huilés. Bolan pénétra à l'intérieur de l'enceinte, s'immobilisa et écouta avec attention. Le silence était presque écrasant.

L'Exécuteur décida de gagner l'arrière du bâtiment et d'essayer d'entrer par là.

Il suivit le mur de l'entrepôt et, arrivé au bout, il passa la tête pour essayer de repérer d'éventuels adversaires.

Il n'y en avait pas.

Il s'avança alors dans la grande cour arrière, qui était curieusement vide.

Des traînées d'huile indiquaient que des véhicules avaient été garés là. À l'endroit où s'élevaient sans doute des piles de caisses, il n'y avait plus que de la sciure et de la poussière. Un morceau de fil d'emballage et de petits éclats de bois étaient tout ce qui restait des caisses. Tout cela donnait l'impression que le gang avait décidé de déménager ce qui était rangé là et d'abandonner l'entrepôt.

Mais cette explication ne satisfaisait pas Bolan. Il était difficile de comprendre pourquoi Donielev et ses hommes étaient partis et avaient laissé l'entrepôt ouvert aux pillards sans personne pour le garder.

Tout en continuant de s'approcher lentement de la porte arrière, Bolan essayait vainement de comprendre la situation.

Il passa la bretelle du Skorpion sur son épaule gauche et récupéra le Beretta avant de tourner la poignée. Là encore, il ne rencontra aucune résistance, et la porte s'ouvrit.

Tenant le Beretta devant lui, le guerrier ouvrit une autre porte et trouva un début de réponse à la devinette qui se posait à lui.

La porte donnait sur un petit bureau. Et, par terre, bien alignés sur le sol, Bolan découvrit quatre cadavres.

L'Exécuteur traversa le bureau et franchit une porte qui donnait sur un hall. Là, il compta cinq autres corps, aux visages et aux torses criblés de balles qui avaient dû être tirées à bout portant. Les murs étaient couverts de sang.

S'engageant dans un couloir, Bolan se trouva face à un monte-charge. Il prit l'escalier qui se trouvait à côté, tout en sachant déjà qu'il allait découvrir d'autres cadavres.

Il ne fut pas déçu.

Les yeux rivés au plafond, un flingueur était étendu au niveau du premier palier. Mort.

Fouillant les environs immédiats, l'Exécuteur trouva deux autres corps. De nouveau, il était perplexe, car les types qu'on avait butés n'étaient visiblement pas des amateurs. Pour les tuer, il avait fallu une

petite armée de flingueurs bien entraînés.

À l'étage supérieur, il dénombra au moins une douzaine de morts.

L'entrepôt n'était plus qu'un vaste cimetière.

Il rejoignit le rez-de-chaussée, à la recherche d'indices, et trouva une réponse possible à ce mystère sous la forme d'une feuille de papier posée sur un cadavre. Le message étant écrit en alphabet cyrillique, il plia la feuille et la glissa dans une poche, afin de la montrer à Tolstoy. Après quoi, il fouilla le reste de la pièce.

Plusieurs petits sachets de plastique étaient tombés derrière une pile de caisses. Il dégaina son poignard de combat pour en ouvrir un et goûter la poudre qui se trouvait à l'intérieur : de l'héroïne, constata-t-il.

Le chiffre d'affaires de la drogue se montait à plusieurs milliards de dollars. Des milliers de soldats étaient devenus accros à l'héroïne pendant la guerre d'Afghanistan. À Kaboul, on pouvait trouver ce dérivé de l'opium pratiquement à chaque coin de rue.

Si une grande partie de l'héroïne restait dans les différentes républiques soviétiques, une partie était exportée vers l'Europe de l'Est et de l'Ouest, ainsi qu'aux États-Unis et au Canada – une partie assez significative pour faire de la Russie une pièce essentielle sur l'échiquier mondial de la drogue.

À en croire Brognola, les Azéris qui avaient quitté leur Azerbaïdjan natal pour Moscou se posaient comme les détenteurs exclusifs du marché de la drogue.

Le guerrier entendit un bruit dans la pièce voisine et tournoya. Par la porte ouverte, il aperçut Tolstoy qui avait décroché un téléphone mural et parlait. Quand elle eut raccroché, elle rejoignit Bolan et observa les cadavres.

Il lui tendit la feuille de papier qu'il avait trouvée.

— Vous pourriez me dire ce que ça raconte ?

— C'est un avertissement. La mafia Azéri met en garde ceux qui voudraient empiéter sur son monopole.

Le visage de Tolstoy s'était durci à mesure qu'elle lisait.

— Ils racontent qu'il n'est jamais bon de vouloir goûter au business des autres.

— Vous pensez que c'est un autre gang qui a fait ce carnage ?

— C'est plus que probable.

— À qui téléphoniez-vous ?

— Je viens d'appeler l'assistant du Président. Il s'apprêtait à aller prendre l'argent à l'ambassade américaine et à le livrer lui-même.

Tolstoy marqua une pause.

— Je lui ai dit que je m'en chargeais. Il a paru plutôt soulagé. Maintenant, nous allons à l'ambassade puis au parc Sokolniki.

— Il se pourrait que ce soit un piège, la prévint Bolan.

— On ne le saura jamais si on n'y va pas.

— Vous avez raison. Vous conduisez, cette fois.

Alors qu'ils s'éloignaient de l'entrepôt, l'Exécuteur se demanda s'il venait d'être le témoin du premier acte d'une guerre de gangs au sein de la mafia.

Si c'était le cas, bon débarras !

Il espérait même pouvoir leur donner un coup de main.

CHAPITRE XII

Yuri Donielev tapait des pieds avec impatience en scrutant l'obscurité du parc Sokolniki. Ce grand espace vert de trois cents hectares, situé en plein Moscou, était normalement rempli de la rumeur de milliers de Moscovites, mais, à 22 heures, il était désert. Personne n'aurait pris le risque de s'aventurer seul ici. Les petits braqueurs et les violeurs semblaient attendre derrière chaque arbre, derrière chaque buisson.

De temps à autre, un dopé passait en courant dans une allée, cherchant désespérément un dealer qui pourrait lui vendre de quoi l'apaiser.

Donielev se tourna vers Max Haverford, qui était assis sur le pare-chocs de la Mercedes.

— Que fabrique le type qui doit apporter l'argent ? s'exclama-t-il. Mes instructions étaient pourtant claires !

— Peut-être le gouvernement a-t-il changé d'avis.

— Si vous dites ça, c'est que vous connaissez mal les Russes, marmonna Donielev. D'autant que ça n'est même pas leur fric, mais celui des Américains.

Il n'en restait pas moins qu'il était pressé. Il devait quitter rapidement Moscou, au moins jusqu'à ce qu'il puisse reconstruire une autre organisation, plus importante, plus puissante. L'argent qu'il allait obtenir du gouvernement russe, ainsi que celui des Iraniens, l'aiderait à attirer à ses côtés les gens les plus doués. Des soldats bien plus efficaces et valeureux que ces minables qui s'étaient laissé tuer par ses rivaux.

L'ordre de Khreshchatik lui faisait encore mal. Alors qu'il avait placé toute sa confiance en son ancien chef, celui-ci s'était retourné contre lui. Un jour, se promit-il, très bientôt, il aurait sa revanche.

— Je ne devrais même pas être là, commenta Haverford en interrompant les pensées de Donielev. Il est important que personne ne sache que je suis mêlé à cette histoire.

— Arrêtez de vous plaindre ! Si vous voulez votre part de l'argent, alors vous devez partager les risques, comme les autres.

Donielev continua de regarder autour de lui, scrutant l'obscurité.

— Vous avez assez d'hommes en embuscade pour repérer un écureuil, commenta Haverford.

De fait, ne sachant qui devait apporter la rançon, Donielev avait posté vingt de ses meilleurs tireurs dans le coin.

Maxim Legulin émergea de l'ombre et vint se poster à côté du général. Il était en tenue de combat.

— Aucun signe de l'homme envoyé par le gouvernement ? demanda Donielev.

— Aucun, mon général. Il a peut-être flairé le piège et préféré ne pas venir.

Donielev considéra un instant cette hypothèse.

— Nous allons attendre encore une heure avant de nous en aller. Jusque-là, veillez à ce que les hommes restent en état d'alerte.

Legulin salua, puis rejoignit un bouquet d'arbres où il faisait le guet avec deux de ses soldats.

L'ancien général revint à Haverford, qui lui sourit.

— Soyez patient. Si nous ne récupérons pas l'argent ce soir, ce sera fait demain, ou après-demain. Je vais faire un saut à mon appartement et préparer mes bagages. Puis j'irai chez vous et je laisserai ma voiture là-bas.

Donielev hocha la tête. Bientôt, toute cette histoire connaîtrait son épilogue. Il avait décidé d'un léger changement dans les plans, changement dont il n'avait pas cru nécessaire d'informer Haverford. Comme prévu, il prendrait l'avion pour rejoindre l'Américain, puis il reviendrait avec l'argent iranien – mais seul.

L'Américain se leva du pare-chocs de la Mercedes et marcha jusqu'à l'endroit où il avait garé sa Jaguar. La voiture avait dû lui coûter plus de cent mille dollars, estima Donielev.

— Belle bête, commenta-t-il en suivant du regard les lignes du véhicule anglais.

— Vous la garderez comme cadeau quand nous en aurons fini avec cette affaire.

L'ancien officier du K.G.B. hocha la tête. L'Américain n'aurait plus besoin de sa voiture de luxe – sauf s'il était possible de conduire en enfer.

Enfant, déjà, Donielev haïssait partager avec les autres. Il n'avait pas changé. Il voulait tout l'argent, pour lui tout seul.

Legulin décida de s'accorder une pause, le temps de fumer une cigarette. Alors qu'il l'allumait, il sentit comme un picotement sur sa

nuque. Il eut vite compris de quoi il s'agissait. Le canon d'une arme.

— Combien êtes-vous ?

La question semblait avoir été chuchotée par la nuit elle-même.

Legulin voulut tourner la tête vers l'homme qui tenait l'arme, mais celle-ci s'imprima plus profondément dans sa chair.

— Tu fais un mouvement et tu es mort, promit l'inconnu dans un murmure. Où sont les autres ?

— J'ai deux hommes derrière les arbres, là, sur ma droite.

— Combien d'autres ?

Contrôlant sa peur, Legulin répondit :

— Nous sommes juste tous les trois.

— Faux. Il y en avait au moins trois autres – et ils sont tous les trois morts.

Bolan surgit de l'ombre et fit face au flingueur. Avec sa combinaison noire et son visage enduit de cirage, il savait qu'il devait avoir l'air d'une créature sortie de l'enfer.

Tolstoy et lui s'étaient trouvés confrontés à un trinôme de soldats alors qu'ils s'enfonçaient entre les arbres avec le G.M.C. chargé des mallettes contenant la rançon. Ils descendaient du camion, quand un des flingueurs avait levé le Tokarev qu'il tenait à la main. Avant qu'il ait pu faire partir un coup, Bolan lui avait balancé une rafale silencieuse, et fatale, de Beretta.

Les deux autres avaient voulu utiliser leur mini-Uzi mais, là encore, deux séries de trois ogives brûlantes les avaient empêchés de presser la détente de leurs armes.

Bolan avait ordonné à Tolstoy d'aller reconnaître le coin. Il avait remarqué qu'avant de s'enfoncer entre les arbres, elle s'agenouillait et retirait un long poignard de combat d'un des cadavres.

— Alors ? demanda le guerrier au flingueur qui se trouvait devant lui. Combien d'hommes y a-t-il encore ?

— Une vingtaine, répondit le Russe.

— Où ?

— Un peu partout autour de nous. Vous ne pouvez pas vous échapper, ajouta le flingueur d'un air bravache. L'embuscade était trop bien tendue.

Tout en parlant, l'ancien officier du K.G.B. commença de sortir un long et mince couteau du fourreau fixé à son avant-bras droit. Le poignard était taillé dans un morceau de carbone très dur, et il avait une lame de presque trente centimètres plus tranchante qu'un rasoir.

Agrippant le couteau, le Russe ne laissa pas passer l'opportunité

qu'il attendait quand Bolan tourna un court instant la tête pour étudier les environs.

Alors que la pointe de la lame allait atteindre sa gorge, et que le pourri croyait déjà à sa chance, Bolan pressa la détente du Beretta, balançant deux balles dans le visage du Russe. Dans un sursaut de rage et de frustration, le flingueur voulut crier, pour donner l'alerte, mais Bolan lui plaqua une main sur la bouche et accompagna sa chute jusqu'au sol.

Tolstoy se déplaçait lentement entre les arbres, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Dans sa main droite, elle tenait le pistolet Tokarev, et dans l'autre le poignard de combat qu'elle avait récupéré.

L'Américain l'avait chargée de partir en reconnaissance, mais elle avait bien l'intention de faire plus.

Deux ombres se détachaient d'un gros arbre, juste devant elle. S'arrêtant, elle vit que les deux hommes s'apprêtaient à partir dans la direction opposée, leur pistolet-mitrailleur Skorpion en main. Elle s'approcha rapidement du plus près des deux, puis lui plongea la pointe du couteau dans le dos, tournant la main en même temps qu'elle enfonçait la lame pour endommager le plus d'organes vitaux possible.

Hoquetant en cherchant l'air qui lui manquait, le flingueur s'affaissa contre le tronc de l'arbre. Son copain se tourna vers lui et demanda d'un ton inquiet :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Tolstoy lui pressa le canon de son arme sur le cou et appuya sur la détente, faisant un pas de côté pour éviter le jet de sang qui s'échappait du trou qu'elle venait de creuser.

L'écho de la détonation se répercuta à travers les arbres. Sachant que d'autres flingueurs n'allaient pas tarder à converger vers sa position, elle en changea sans perdre de temps.

À mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, Bolan commençait à entrevoir les silhouettes de ses adversaires et les armes dont ils étaient équipés.

Il fouilla dans une des poches de son blouson et trouva deux chargeurs. Pas de quoi envisager une bataille de grande envergure.

Se penchant, il récupéra sur les cadavres les mini-Uzi, ainsi que les deux chargeurs de trente cartouches attachées ensemble à la ceinture de toile d'un des flingueurs. Là où ils étaient, ils n'avaient plus besoin de munitions.

Bolan vérifia les chargeurs des deux pistolets mitrailleurs de fabrication israélienne. Ils étaient pleins. Soixante messages de mort, prêts à être expédiés. Il passa les deux armes en bandoulière, retira son Applegate-Fairbairn de son fourreau, et le glissa à sa ceinture avant de se diriger vers le combat.

Donielev décida que le porteur de la rançon ne viendrait pas.

— Maxim ! appela-t-il.

Son lieutenant ne répondit pas.

Donielev étouffa un juron.

— Maxim ! Où êtes-vous, bon sang ?

La seule réponse qu'il obtint fut un chuintement étouffé, qui venait de derrière les arbres. L'ancien général du K.G.B. reconnut sans peine le bruit : celui d'une arme équipée d'un réducteur de son.

Il récupéra le AKSU-74 SMG sur le plancher de sa Mercedes 500 SL et plongea sur la route boueuse.

C'était encore cet Américain ! Il en était persuadé.

Donielev se promit bien que ce fils de pute ne quitterait pas le parc vivant. Si un de ses hommes ne le butait pas, il s'en chargerait.

Le mafieux décida d'aller se poster du côté d'un groupe d'arbres situé sur sa droite. De là, il verrait l'ennemi approcher.

CHAPITRE XIII

Bolan ne croyait pas aux morts inutiles, mais il était toujours prêt à tuer un ennemi si cela se révélait indispensable à sa mission ou à sa survie. Cette nuit, il n'avait pas le choix. En laissant derrière lui des flingueurs vivants, il courrait au désastre. Il ferait donc en sorte que chacun de ceux qu'il croiserait ne puisse pas se relever.

Le guerrier pivota et alla se planquer derrière le tronc d'un gros arbre alors que la détonation de l'Uzi, étouffée par le réducteur de son, se répercutait autour de lui.

Il put entendre la poignée de flingueurs encore vivants s'interpeller en russe.

— Il est par là ! cria l'un d'eux. Là où se trouvait Georgi.

— Allez-y ! Et tuez-le !

Mettant un genou en terre, Bolan plaqua l'Uzi contre sa hanche, puis déposa près de lui, sur le sol, les cartouches et les chargeurs qui lui restaient. Il voulut décrocher les grenades de sa ceinture de toile, avant de décider qu'elles étaient aussi accessibles ainsi.

Le premier soldat de la horde mafieuse chargea droit sur lui, traillant au hasard avec son Skor pion SMG.

Bolan attendit que le flingueur se rapproche assez et il lui déchiqueta l'abdomen d'une rafale. Sur sa droite, le guerrier vit deux hommes qui essayaient de le contourner.

L'Uzi leur cracha son venin mortel en plein torse, les couchant au sol.

Il devait encore lui rester au moins six adversaires, estima Bolan.

Il en repéra trois qui tentaient de se rapprocher en utilisant les arbres comme bouclier. Espérant que Tolstoy ne se trouvait pas dans les environs immédiats, Bolan décrocha une des trois grenades à fragmentation, laissa les types venir à lui, puis dégoupilla son projectile. Il compta rapidement jusqu'à dix, avant de balancer la grenade sur les arbres qui se trouvaient à une dizaine de mètres et il se plaqua au sol.

L'explosion, assourdissante, déchira les feuilles et les branches des arbres de la zone, se révélant mortelle pour l'ennemi. Le guerrier

réunit tout son arsenal et reprit sa progression.

Deux des flingueurs étaient bien morts – l'un était décapité et l'autre criblé d'éclats de shrapnel.

Derrière un des arbres, l'Exécuteur entendit des gémissements. Un flingueur, plutôt solide, était couché par terre, essayant de retenir le sang qui s'échappait à gros bouillons de son ventre ouvert en deux. Bolan s'agenouilla à côté de lui.

— Où est Donielev ? lui demanda-t-il en russe.

— Je... je sais pas, répondit le type d'une voix plaintive. Je vous en prie, arrêtez la douleur. Je... vous en prie.

— Où sont les scientifiques ?

— Ils sont partis. Aujourd'hui.

— Où ça ?

— Azer... Azerbaï...

— Azerbaïdjan ?

— Oui.

Le type semblait sur le point de tourner de l'œil.

— Où Donielev doit-il les rejoindre ?

— Je ne sais... pas. L'Américain les... il les a... pris.

— Quel Américain ?

— J'ai mal ! Je vous en prie, faites quelque chose. Je...

— Quel Américain ? répéta Bolan.

C'était inutile. Là où il était, le flingueur ne pouvait plus l'entendre.

De loin, lui parvinrent les appels terrifiés de ceux qui avaient survécu et découvraient que presque tous leurs camarades ne répondaient plus ou étaient morts. L'Exécuteur les entendit clairement cavalier dans les sous-bois.

— Revenez, bande de lâches ! s'écria une voix qui avait déjà donné des ordres, un peu plus tôt.

Quelques secondes après, en guise de réponse, il entendit plusieurs moteurs de voitures démarrer, puis des pneus hurler sur le sol. Les conducteurs des véhicules étaient visiblement pressés de quitter ce théâtre de la mort.

— Est-ce que vous avez aussi trop peur pour rester vous battre ? demanda alors Bolan dans le silence qui avait envahi les lieux.

Il émergea des bois et aperçut l'ancien général qui se dissimulait derrière sa Mercedes.

— Je te connais, l'Américain. J'ai lu tout un dossier à ton sujet. Tu

es celui qu'on appelle l'Exécuteur, Mack Bolan, l'assassin fou venu des États-Unis.

— Maintenant, c'est toi que je vais tuer, répliqua Bolan. À moins que tu me dises où trouver les scientifiques.

— Crève, enflure !

En même temps qu'il hurlait, Donielev sortit de son abri et vida le chargeur de son pistolet-mitrailleur Skorpion. Il roula de nouveau derrière sa voiture pour recharger.

Mais Bolan avait depuis longtemps changé de position. Il avait plongé sur la droite, pointant son Uzi vers l'endroit qu'occupait Donielev quelques secondes plus tôt.

— J'ai un cadeau pour toi ! hurla l'ancien officier.

L'Exécuteur ne répondit pas.

— Regarde donc qui j'ai trouvé, qui voulait me tuer. Donielev se redressa, tenant un otage devant lui.

Irina Tolstoy luttait pour se libérer du bras qui lui enserrait le cou.

— Elle s'imaginait qu'elle pouvait contourner quelqu'un de mon expérience et me tuer par-derrière ! s'écria son agresseur avec un rire presque hystérique. Maintenant, elle va mourir.

— On peut peut-être s'arranger, proposa Bolan.

— Peut-être, oui. Je veux l'argent.

L'Exécuteur se souvint de l'explication sommaire que Brognola lui avait donnée à propos de la rançon. Il espérait avoir bien compris le message implicite.

— Quand tu auras relâché ta prisonnière.

Donielev parut réfléchir un instant, puis il siffla entre ses doigts. Deux flingueurs, voyant la situation basculer, émergèrent des bois pour le rejoindre.

— Attendez là ! leur ordonna l'ancien du K.G.B.

Les hommes s'arrêtèrent.

— Où est l'argent ? demanda-t-il.

— Par là, tout près, dans une camionnette, répondit Bolan.

— D'accord. Je conduirai la Mercedes, et mes hommes vont aller récupérer la camionnette. Dès qu'ils seront à bord, je relâcherai la colonel.

Bolan savait qu'il bluffait. Il n'avait aucune intention de laisser Tolstoy en vie. Mais tant qu'elle était vivante, elle avait encore une chance d'échapper à cette ordure.

— Ça marche, lança l'Exécuteur.

Donielev fit signe aux deux flingueurs d'aller vers la camionnette. Les deux hommes disparurent, puis revinrent quelques minutes plus tard à bord du véhicule. Ils se rangèrent derrière la Mercedes.

— Et les scientifiques ? lança Bolan.

— Au gouvernement de deviner où ils se trouvent ! lui répondit Donielev.

Le guerrier savait depuis le début que le Russe avait menti, mais il ne pouvait pas y faire grand-chose.

Reculant, le chef mafieux tâtonna pour chercher la portière de sa voiture et il l'ouvrit.

Son Uzi en main, Bolan guetta le premier signe de trahison.

Donielev garda le bras serré autour du cou de Tolstoy alors qu'il se glissait dans la Mercedes. Puis, dans un brusque sursaut d'énergie, il essaya d'entraîner la jeune femme à l'intérieur du véhicule.

Ce fut ce moment que Bolan choisit pour envoyer deux balles dans l'avant-bras de Donielev. Légèrement blessé, le Russe gronda de douleur et relâcha son étreinte, ce dont Tolstoy profita pour se jeter hors de la voiture, sur l'allée, avant de rouler sur l'herbe.

L'Exécuteur balança une rafale vers la vitre de la portière du conducteur, fendillant légèrement le verre à l'épreuve des balles.

Déjà, la voiture allemande fonçait sur l'allée du parc en direction de la ville, suivie de la camionnette.

Bolan commença par courir vers les véhicules mafieux stationnés là, puis il songea que Donielev avait trop d'avance. Il se tourna vers Tolstoy et découvrit qu'elle s'était déjà relevée.

L'Exécuteur regarda autour de lui. Il faudrait sans doute une bonne journée à la police du coin pour expliquer ce carnage et tous ces cadavres. Les flics américains, eux, utiliseraient une explication toute prête : une fusillade entre gangs rivaux.

— J'étais sûre qu'il ne m'avait pas entendue, murmura Tolstoy sur le ton de l'excuse.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Ça va ?

— À part mon orgueil qui en a pris un coup, ça va, oui.

CHAPITRE XIV

Au volant de la Volvo beige qu'il avait trouvée dans le parc, Bolan avait déposé Tolstoy à son appartement avant de rejoindre son hôtel. Il allait enfin pouvoir y déposer ses affaires.

Comme il y parvenait, il repéra aussitôt une grosse voiture – une Tchaïka fabriquée en Russie –, avec à son bord quatre types qui auraient pu avoir le mot « mafia » écrit sur le front. Ils se trouvaient en face de l'entrée de l'établissement, de l'autre côté de la rue.

Bolan comprit qu'il était inutile de rester plus longtemps et de provoquer un affrontement qui risquait de coûter la vie à quelques-uns des nombreux passants et touristes fréquentant le quartier. Il s'éloigna et roula jusqu'à ce qu'il aperçoive une cabine téléphonique. Il rangea la Volvo, en sortit et, glissant quelques pièces dans le téléphone, il appela Brognola à son hôtel. Il lui fit un rapide compte rendu des derniers événements.

— Donc, Donielev a pris l'argent ? demanda Brognola.

— Oui. J'espère avoir bien compris ce que tu m'avais laissé entendre dans l'avion...

— Les billets ont été recouverts d'un tout nouveau composé à base de phosphore. Il suffit d'une exposition prolongée à l'air pour que ce beau papier prenne feu.

— Je vois. Amusant. Des nouvelles des scientifiques ?

J'ai l'impression que Donielev n'a jamais eu la moindre intention de les libérer.

— Rien de notre côté. Et toi ?

— Je sais juste qu'ils ont quitté Moscou, ou qu'ils sont sur le point de le faire.

— Je peux demander à la police moscovite d'envoyer des hommes surveiller l'aéroport, suggéra Brognola.

— Non, ça risquerait de faire fuir Donielev. Il se pourrait aussi que ça l'oblige à exécuter ses prisonniers.

Bolan resta un instant silencieux, avant d'ajouter :

— Je vais y réfléchir.

— Pendant ce temps, je vais te trouver un endroit sûr. Rappelle-

moi dans un quart d'heure.

Pour tuer le temps, Bolan alla boire un café dans un snack bondé. Il rappela au bout du quart d'heure prévu.

— Ça y est, annonça Brognola, je t'ai trouvé un endroit où rester cette nuit. Et j'aurai quelque chose de plus durable dès demain. Où es-tu ?

Bolan lui donna l'adresse du bar.

— On va venir te prendre, indiqua Brognola.

— Comment je saurai que c'est la bonne personne ?

— Tu le sauras.

Sans chercher à discuter plus, Bolan raccrocha et regagna l'intérieur du petit snack. Il repéra une table miraculeusement vide et commanda une glace, une *morjenoïe*, profitant de ce moment de répit pour se détendre un peu.

Au bout d'une vingtaine de minutes, une Gaz-69 s'arrêta devant le petit établissement. Derrière la vitre du conducteur, Bolan reconnut aussitôt les cheveux roux d'Irina Tolstoy. Il se leva, laissa un billet sur sa table et sortit.

Se penchant à la vitre de la voiture, il s'aperçut que la colonel portait un jean, un pull et un blouson de cuir : ainsi, elle avait plus l'air d'un de ces femmes qui fréquentaient les boîtes de nuit moscovites à la mode qu'une ancienne officier du K.G.B.

— Merci de m'héberger ce soir, lui dit-il.

Elle lui jeta un coup d'œil plein de fermeté.

— Vous utiliserez le canapé dès que nous aurons fini de parler.

Tolstoy rangea sa voiture contre le trottoir, puis attendit que Bolan la rejoigne pour le conduire jusqu'à l'entrée de son immeuble. Le guerrier avait mis son Uzi en bandoulière et portait un sac dans chaque main.

Le bâtiment où habitait Tolstoy devait être assez ancien, estima Bolan. Sans doute avait-il été construit à la fin des années 30, car on n'y voyait pas les fissures qui permettaient d'identifier sans erreur possible les médiocres constructions soviétiques postérieures à la Seconde Guerre mondiale.

La rue Brestskaïa était située dans un des derniers quartiers moscovites tranquilles. Situé à quelques kilomètres du centre de la capitale, ce coin était un des rares de la ville à ne pas avoir été envahi par les bars de nuit et les casinos qui avaient essaimé partout ailleurs.

— Avant la mort de mes parents, j'habitais avec eux ici, expliqua

Tolstoy. Maintenant, je suis seule. Je connais mes voisins depuis pratiquement ma naissance.

Alors qu'elle allait ouvrir la porte de l'immeuble, elle s'immobilisa.

— J'ai oublié le Skorpion dans la voiture, annonça-t-elle. C'est un truc qu'il vaut mieux éviter. Mon appartement est au second étage. Montez, et je vous rejoindrai.

Le guerrier déposa les sacs et commença d'ouvrir la porte d'entrée. À son tour, il s'arrêta. Son intuition venait de le mettre en garde. Se déplaçant d'un côté de la porte, il la poussa avec le canon de l'Uzi.

Une salve cinglante de balles 9 mm parabellum laboura le battant. Une autre suivit presque aussitôt, qui fit gicler des échardes de bois de tout côté.

Bolan fit passer la courroie de l'Uzi sur son épaule gauche et sortit le Beretta de son holster, poussant le sélecteur en mode automatique et agrippant l'arme à deux mains.

Il n'avait aucune idée du nombre d'adversaires qui se trouvaient à l'intérieur, mais il n'y avait qu'une façon de le découvrir. Ouvrant la porte d'un coup de pied, il repéra les lieux en une fraction de seconde. Il y avait là deux flingueurs, tous deux armés de pistolets automatiques.

Une courte rafale les faucha sans qu'ils aient compris ce qui leur arrivait.

Suivant un mur, Bolan entrevit du mouvement du côté de la rampe d'escalier. Poussant un juron en russe, le flingueur, immense et chauve, se redressa et pressa la détente de l'automatique Makarov qu'il tenait.

Avant que Bolan ait pu neutraliser la menace que représentait le géant, deux balles du Skorpion de Tolstoy pénétrèrent le torse du Russe, creusant un grand trou dans son dos. Le type s'effondra contre les marches, mort.

Bolan dirigea son Beretta vers le sommet de l'escalier, le doigt sur la détente, prêt à vider son chargeur. Irina Tolstoy apparut à son côté, son Skorpion à la main.

Elle jeta un coup d'œil aux trois cadavres, puis leva les yeux vers Bolan.

— J'imagine que je vais avoir droit à deux policiers en faction devant chez moi jusqu'à ce que cette affaire soit réglée.

— Ça pourrait être une bonne idée, remarqua Bolan.

— Montons. Nous pourrions parler.

Du regard, Bolan désigna les cadavres.

— Et eux ? Vous n'appellez personne ?

— La police, sans doute – même si je préférerais que ce soit les éboueurs qui s'en occupent.

Sur ces mots, Tolstoy s'engagea dans l'escalier.

*
* *

Max Haverford alluma un cigare cubain avec une longue allumette. Il observa la fumée monter en spirale jusqu'au plafond tandis que Yuri Donielev faisait les cent pas dans le salon de la datcha.

— Calmez-vous ! lança Haverford. C'est presque fini.

— Plus de trente de mes hommes sont morts, marmonna Donielev en regardant le bandage qui couvrait sa blessure.

— Vous étiez de toute façon sur le point de vous débarrasser d'eux, souligna l'ancien agent de la C.I.A. Quelqu'un s'est chargé du sale boulot pour vous.

— Je n'avais pas l'intention de me débarrasser de Federov ou Legulin ! Bon sang, qui est ce Belasko ?

Haverford haussa les épaules.

— Vous l'avez dit, c'est Mack Bolan, l'Exécuteur. Quelqu'un de très dangereux, si l'on en croit ce qu'il a fait jusque-là. Est-ce important ? Je dois prendre l'avion avec les deux scientifiques dans la matinée pour aller les remettre aux Iraniens, et pendant ce temps vous mettez de l'ordre dans vos affaires. Ensuite, nous nous retrouverons à Baku.

— C'est vous qui avez la partie du travail la plus simple, commenta Donielev. Vous vous débarrassez des deux chercheurs et vous récupérez l'argent...

Haverford considéra le Russe d'un regard incrédule.

— Vous avez déjà traité avec les Iraniens ?

Non, Donielev ne l'avait jamais fait, et c'était précisément la raison pour laquelle l'Américain était son associé dans l'histoire. La plupart des opérations de l'ancien général du KGB s'étaient confinées dans les limites de l'Union Soviétique. Haverford, lui, avait déjà eu affaire avec de nombreux gouvernements étrangers.

Sans Haverford et ses contacts, la cagnotte se serait montée à quinze millions de dollars.

Une somme plus que correcte, mais qui restait modeste face à ce que Haverford avait obtenu des Chi'ites de Téhéran.

Trente millions de dollars en or.

Comme tous les hommes, l'Américain pouvait être sacrifié – mais après que Donielev eut pris possession de son or. Alors Haverford, comme tous les voyous des rues à l'esprit lent que Donielev avait recrutés, ne lui serait plus d'aucune utilité.

Le leader mafieux avait déjà prévu ce que serait son exil temporaire. Sans doute s'achèterait-il une villa en Lybie. Là-bas, il aurait tout le temps de reconstruire son organisation et de préparer son retour à Moscou.

Haverford interrompit le fil de ses pensées.

— Un de mes hommes a loué une maison dans les contreforts de la ville.

Il ne précisa pas que Gilal Kurbanov avait aussi réussi à louer les services d'une douzaine de mercenaires pour garder la villa.

— Vous n'oublierez pas de me laisser l'adresse, rappela Donielev.

— Je vous laisserai aussi le numéro de téléphone d'un endroit situé dans les montagnes Talych. Si nous avons le moindre problème avec les Iraniens, nous déménagerons jusqu'à Palikech, un petit village situé au sommet d'un des monts de la chaîne.

— Je serai là pour l'arrivée des Iraniens, et nous procéderons à l'échange.

— C'est comme si c'était fait, affirma Haverford. Après, nous partagerons l'argent. Je rentrerai chez moi, et vous irez où bon vous semblera.

Il adressa un sourire à Donielev.

— Vous voyez. Il n'y a vraiment aucun souci à se faire.

— À part ce Belasko. Il est toujours vivant.

— Nous aussi, non ? Vous vous faites trop de bile, Yuri. Soyez donc un peu relax, profitez de votre succès.

Le général s'arrêta soudain de marcher et regarda son invité.

— Vous avez raison, dit-il en souriant à son tour.

C'est notre dernière nuit à Moscou avant un certain temps. Nous devrions sortir et nous amuser.

Haverford fronça les sourcils. Il connaissait la réputation de Donielev à propos des femmes.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Nous allons nous habiller et aller jouer.

Marchant jusqu'à la porte, Donielev appela ses gardes.

— Et pour être sûrs de ne pas être importunés, nous emmènerons trois hommes avec nous.

L'appartement était plongé dans l'obscurité totale. Alors que Bolan s'était allongé sur le canapé du salon, la porte de la chambre s'ouvrit.

— Vous dormez ?

— Non, répondit-il en se redressant. Quelque chose ne va pas ?

— Je réfléchissais, et je me suis dit qu'au lieu d'attendre d'éventuels tuyaux pour retrouver Donielev, nous aurions peut-être intérêt à lui donner la chasse.

— Et vous avez une idée, j'imagine ?

Tolstoy hocha la tête.

— Donielev a la réputation d'être un mordu du jeu. Quasi compulsif. Quand il n'est pas en train de séduire les femmes, il passe beaucoup de temps dans l'un de ces casinos qui ont ouvert récemment à Moscou.

Bolan commençait à voir où elle voulait en venir.

— Vous pensez que nous devrions aller faire un tour là-bas ?

— Il semble avoir une préférence pour le Casino Royale, qui est la plus chère des salles de jeu de la ville. Cela vous donnerait une occasion de le voir en personne, souligna Tolstoy. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que cela vaut la peine d'essayer.

— Bien, fit Tolstoy.

Elle alluma le plafonnier du salon.

Bolan écarquilla les yeux. Pendant un moment, il eut de la peine à reconnaître la femme séduisante qui se tenait devant lui, vêtue d'une robe du soir en velours rouge. Il n'avait jamais vraiment regardé Tolstoy, s'avisa-t-il. Or, elle lui apparaissait en cet instant comme une très belle femme.

— Il vous faudra combien de temps pour être prêt ? lui demanda-t-elle.

— Donnez-moi dix minutes, répondit-il en saisissant son sac et en se dirigeant vers la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, habillé et lesté du Beretta, Bolan laissa la colonel lui prendre le bras alors qu'ils quittaient l'appartement.

Cela aurait pu être une nuit d'agrément, songea-t-il. Sauf qu'il s'agissait de travail.

Un travail qui avait le goût de la mort.

En pénétrant dans le casino, Bolan songea aussitôt à Las Vegas. À certaines tables on jouait aux dés, à d'autres à la roulette ou au

blackjack. Pour les plus riches, il y avait aussi quatre tables de baccara.

Le somptueux palais construit pour le tsar Nicolas 1^{er} au milieu du XIX^e siècle avait été reconverti en une gigantesque usine à fric. Des centaines de joueurs, impatients de perdre leur argent à une table ou à une des nombreuses machines à sous, se bousculaient presque dans l'immense salle.

Derrière les plus importants de ces joueurs se tenaient plusieurs gros balèzes au visage dur et impénétrable, qui surveillaient tous les mouvements dans la salle. Bolan était prêt à parier qu'ils cachaient sous leurs vestes une ou deux armes automatiques, chargées et prêtes à cracher le feu.

Assis à la table de baccara la plus lointaine, se tenait un homme trapu au crâne chauve qui regardait ses cartes à mesure que le donneur les lui distribuait.

Donielev.

Il avait l'air plus vieux que sur la photographie que Brognola avait montrée à Bolan, mais c'était bien le même homme. Le costume coûteux qu'il portait ne suffisait pas à masquer la terrible brutalité qui émanait de toute sa personne.

— Il n'a pas l'air très content, chuchota le guerrier.

— Donielev déteste perdre.

L'ancien officier du K.G.B. se tourna vers un homme imposant qui se tenait à son côté. Il lui fit signe de s'approcher, puis lui murmura quelques mots. L'autre secoua la tête, avant de se raviser et de plonger la main dans la poche intérieure de sa veste de costume. Il en sortit une épaisse liasse de billets de cent dollars américains, qu'il tendit à son compagnon.

Le grand type évoquait quelque chose à Bolan, qui se souvint brusquement d'une autre photographie que Brognola lui avait montrée. C'était Maxwell Haverford.

Tolstoy surprit le regard de Bolan.

— Je ne le connais pas, commenta-t-elle à voix basse.

L'Exécuteur la renseigna. Il lui semblait que l'odeur nauséabonde de la corruption flottait jusqu'à lui.

Comme s'il avait été secrètement alerté, Haverford leva la tête et promena son regard à travers la salle, s'arrêtant sur Bolan, qui l'observait toujours. Sur le visage de l'ancien agent de la C.I.A., le guerrier put voir l'effort qu'il faisait pour plonger dans les archives de sa mémoire. Il abandonna et tapota l'épaule de Donielev. Quand celui-ci tourna la tête, l'Américain lui fit comprendre d'un geste qu'ils

devaient partir. L'ancien général s'appêtait à protester, mais, face à l'expression déterminée de Haverford, il récupéra les jetons entassés devant lui.

Alors qu'ils marchaient tous deux vers la sortie, un jeune homme bien habillé les arrêta. Si Bolan ne le reconnut pas, Tolstoy l'identifia aussitôt.

— C'est Viktor Lasky, un des assistants du Président. C'est lui qui dirigeait la réunion avec M. Brognola, hier.

Sans se douter qu'il était observé, le fonctionnaire du gouvernement bavarda avec les deux hommes. À la fin, Haverford sortit une grosse enveloppe de sa veste. Il sourit en la tendant à Lasky, puis entraîna Donielev à l'extérieur de la salle de jeux. Trois gardes du corps les suivaient.

— Si jamais il y a des fuites à propos de ces réunions russo-américaines sur la mafia, nous saurons d'où elles viennent, commenta Tolstoy.

Elle regarda à travers la salle.

— Le métro est plein de sans-abri qui n'ont même pas de quoi s'acheter à manger, et il faut que toutes ces pourritures viennent dépenser leur argent ici. La démocratie est une chose merveilleuse, dit-elle avec un soupir, mais, ici, il reste un foutu chemin à parcourir !

Elle secoua la tête.

— Nous pourrions descendre Donielev maintenant, mais ça ne nous aiderait pas à récupérer les scientifiques et le plutonium. Au moins, nous savons qu'il est toujours à Moscou.

— Je peux vous offrir un verre, colonel ? proposa Bolan.

— Vous pouvez. Je me laisserais tenter par un verre de vin. Ensuite, nous retournerons à mon appartement. La journée va être chargée, demain.

CHAPITRE XV

Tolstoy et Bolan quittèrent le casino et rejoignirent une Gaz qui était garée au premier carrefour.

Alors qu'ils s'éloignaient, Yuri Donielev se tourna vers son compagnon.

— Elle, je la connais, dit-il. C'est Irina Tolstoy. Mais lui ? Êtes-vous certain qu'il s'agit bien de l'Exécuteur ?

— Je parierais gros là-dessus, répondit Haverford. La C.I.A. à eu beaucoup d'accrochages avec lui, dans le passé. Se débarrasser de lui résoudrait certains de nos problèmes.

Donielev se pencha en avant et murmura quelques mots au chauffeur, lequel se tourna ensuite vers les trois autres *soldati* qui se trouvaient à bord de la limousine.

— Le général vient de me faire savoir qu'il y aura une grosse prime pour chacun de nous si nous nous occupons du couple qui vient de partir à bord de la Gaz.

Il se tourna de nouveau vers Donielev.

— Comment allez-vous rentrer ?

L'ancien officier du K.G.B. désigna un taxi qui s'approchait.

— Inquiétez-vous seulement de votre cible, répliqua-t-il froidement.

Tolstoy ferma les yeux et laissa aller sa tête en arrière.

*
* *

La voix de Bolan la fit se redresser en sursaut.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais je crois que cette limousine, derrière, essaye de nous rattraper.

Elle tourna la tête. Il avait raison ! Comme elle se tournait de nouveau vers le guerrier, elle découvrit qu'il avait posé son Uzi 9 mm sur ses genoux. Deux chargeurs pleins destinés à l'arme israélienne étaient posés par terre.

Elle fouilla dans son sac et en sortit son pistolet Tokarev.

Derrière, la longue et voyante limousine noire s'était encore rapprochée de la Gaz.

Bolan tourna rapidement la tête et put voir le visage du chauffeur, ainsi que le flingueur assis à côté de lui, qui s'agitait comme un malade pour que l'autre accélère.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Tolstoy.

— Vous pouvez passer devant moi et prendre le volant ?

— Je peux essayer.

Se glissant sur les genoux du guerrier, Tolstoy se fraya un chemin jusqu'à la portière. Bolan se déplaça légèrement et la laissa prendre possession du volant.

— Mettez vos pieds sur les miens, ordonna-t-il.

Elle suivit ses instructions. Quand il sentit les pieds de la jeune femme sur les siens, il les retira et la laissa se charger de la pédale d'accélérateur. Puis, il se glissa du côté passager et baissa la vitre.

L'Uzi à la main, il se pencha et commença à tirer sur les pneus avant de la limousine.

— Accélérez encore ! lança-t-il.

Tolstoy lui obéit et, ainsi que le guerrier s'y attendait, la limousine augmenta son allure pour essayer de les doubler. L'Exécuteur se saisit alors de deux des grenades qu'il portait à sa ceinture.

— Laissez-les nous rattraper, maintenant.

Cette fois, Tolstoy parut surprise, mais elle fit quand même ce qu'on lui disait et leva le pied.

— Mettez-vous le plus possible sur la gauche, ordonna encore Bolan. Je veux qu'ils viennent de mon côté.

Tolstoy vit les grenades qu'il tenait et commença à comprendre son plan.

— Quand je crierai « Go », ajouta Bolan, vous mettrez toute la gomme – mais vraiment toute !

Sans avoir besoin d'autre explication, Tolstoy tourna le volant et amena le véhicule sur la gauche.

Comme Bolan l'espérait, le conducteur de la limousine essaya de doubler la Gaz sur la droite, et des flingues apparurent aux vitres ouvertes.

Bolan ne perdit pas de temps. Il ôta les goupilles des deux grenades, attendit un court instant, puis balança les deux engins de mort carrément dans la limousine. Il eut le temps d'entendre les hurlements des flingueurs qui cherchaient les grenades à tâtons, puis il cria :

— Allez-y !

Tolstoy mit le pied au plancher, et la Gaz bondit en avant.

Bolan vit une rue sur la gauche.

— Tournez là et arrêtez-vous, ordonna-t-il.

Alors qu'ils sortaient du véhicule, ils virent une formidable explosion de lumière embraser toute la zone qui se trouvait derrière eux. L'onde de choc pulvérisa la plupart des fenêtres, et une pluie de fragments de métal et de verre s'abattit sur eux.

— Il est temps de s'en aller d'ici, dit Bolan en rejoignant l'intérieur de la Gaz.

Donielev comprendrait le message : le temps était compté pour lui et ses semblables.

Le téléphone sonna dans la suite.

— Oui, fit Brognola en décrochant.

— On peut parler ? demanda Bolan.

— Ça m'étonnerait. N'oublie pas qu'on est en Russie, quand même...

— Je vais faire court. Ne t'inquiète pas si tu n'entends pas parler de moi pendant quelques jours. Leur grand homme n'a pas encore quitté la ville. Nous l'avons retrouvé dans un casino. Il nous a fait courser par quelques-uns de ses hommes, mais ils ont eu un regrettable accident. Ça n'est jamais prudent de jouer avec les grenades.

Brognola comprit à peu près ce qui avait dû se passer.

— On dirait que tu as eu une soirée plutôt chargée. Tu attends quoi de moi ?

— Deux choses. D'abord, vois ce que tu peux trouver à propos de l'assistante de mon tour operator. Il semblerait qu'elle soit la réponse à beaucoup de nos questions.

— Ensuite ?

— Donielev. Il t'est possible de le localiser ?

— Ça ne devrait pas être trop difficile. À force de vouloir empiéter sur le fonds de commerce des autres, Yuri n'a plus beaucoup d'amis à Moscou...

Brognola griffonna une note à sa propre intention. Lena Kurilov, la jeune lieutenant qui travaillait pour le colonel Tolstoy : il demanderait aux gens des renseignements de l'ambassade de faire des vérifications à son propos. Et de trouver dans quel genre de trou de souris Yuri Donielev avait élu domicile.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi à l'ambassade, proposa-t-il. Tu pourras obtenir tes infos en t'adressant à Jim Hayslip. C'est notre contact local et sa ligne est brouillée.

— Compris, dit-il avant de raccrocher.

Brognola se sentit soulagé : Striker était bien vivant et il était sur la piste, toute chaude, des kidnappeurs. Il se dirigea vers la porte de sa suite et l'ouvrit.

Deux officiers de police, dont l'un avait le grade de capitaine, étaient en faction devant la porte. Comme il s'apprêtait à sortir, l'officier l'arrêta.

— Je peux faire quelque chose pour vous, monsieur Brognola ?

— Je voulais juste prendre un verre au bar, marmonna Brognola.

— J'ai peur que ce ne soit pas possible, répliqua l'autre avec une politesse exagérée.

— Et on peut savoir pourquoi ?

— Un de vos hommes ayant été attaqué par des voyous, on nous a demandé d'assurer votre protection.

— Un des voyous était un flic qui faisait des heures sup' pour la mafia, rappela Brognola.

Une touche de dégoût passa sur le visage de Russe.

— Nous le savons, monsieur. Je me doute que dans votre pays aussi il y a des policiers malhonnêtes...

— Et Belasko ? demanda Brognola. Vous êtes aussi chargés de le protéger ?

— Nous le ferions si nous savions où le trouver. Il n'est pas à son hôtel.

Brognola, lui, savait évidemment où se trouvait le guerrier, mais il n'avait aucune intention de partager l'info avec des gens qui n'en avaient pas besoin.

— Tout cela ne change rien au fait que j'aie envie d'un verre, grommela-t-il.

L'officier russe lui adressa un sourire poli.

— Dites-moi ce que vous désirez, et je vous le ferai monter.

Le numéro un du *Justice Department* regarda le capitaine russe, puis se tourna et regagna l'intérieur de sa suite, claquant la porte derrière lui. Maintenant, il savait ce que cela faisait d'être assigné à résidence. Dégoûté, il alluma la petite télévision qui se trouvait dans le salon et s'assit pour regarder la rediffusion d'une vieille série américaine.

Vêtue d'une robe moulante ornée de perles qui venait de Paris, Lena Kurilov s'assura qu'elle n'était pas suivie avant d'entrer dans l'entrepôt qui, avec ses fenêtres obturées de planches, semblait désaffecté.

Il y avait une lourde porte de métal en haut des marches, et elle frappa dessus aussi fort qu'elle put.

Le colosse qui lui ouvrit ne se souciait même pas de cacher le pistolet-mitrailleur Cobray M-11 qu'il portait sous son ample veste sombre. Un instant, il la dévisagea dans la faible lumière de l'escalier, puis il sourit et ouvrit la porte en grand.

Derrière lui, se trouvait un grand bar dans le goût américain, peuplé d'une foule bruyante. L'éclairage était faible, la musique forte et la fumée de cigarettes étouffante.

La plupart des jeunes femmes présentes étaient aussi peu vêtues que possible, exposant ainsi ce qu'il fallait de leur corps pour réussir à partir avec un des clients fortunés qui les regardaient avec des yeux vaguement ennuyés.

Seuls quatre hommes paraissaient totalement désintéressés : trois gros balèzes qui étaient à l'évidence les videurs de l'endroit et le type à la porte.

Alors que M^{lle} Kurilov s'avavançait dans la grande salle, un client plutôt bien habillé mais passablement éméché essaya de l'attraper par la taille.

— Viens boire... un verre avec... moi, balbutia-t-il.

La jeune femme tenta de le repousser, mais il la tenait fermement.

— J'ai déjà rendez-vous avec quelqu'un, déclara-t-elle froidement.

Elle écarta la tête, écœurée par l'haleine chargée de whisky de l'homme.

— Montre-le-moi, et je le tue, fanfaronna l'autre en glissant la main sous sa veste.

Deux des videurs s'approchèrent aussitôt, et l'un des deux lui rentra presque le canon de son pistolet-mitrailleur dans la narine gauche.

— Elle est avec lui, dit l'autre balèze en désignant un client bien habillé et souriant, assis à une table.

Le type pâlit et sauta de son tabouret.

— Je... je pouvais pas savoir, gémit-il.

Ils l'agrippèrent sans ménagement sous les bras et le traînèrent jusqu'à la porte. Ils l'ouvrirent et tirèrent le pochard dehors, fermant la porte derrière eux.

Yuri Donielev leva les yeux du verre de vin français qu'il sirotait et se redressa. Il attendit que sa maîtresse le rejoigne et tira une chaise pour elle.

— Cet homme, demanda-t-elle en s'asseyant, qui était-ce ?

— Un homme mort, ma chérie, répliqua Donielev, qui se pencha au-dessus de la table pour lui déposer un rapide baiser sur les lèvres. Vous êtes toujours plus belle chaque fois que je vous vois, dit-il en admirant la silhouette mince de la jeune femme.

Elle lui pressa la main d'un geste affectueux.

— Merci. Je suis désolée d'être en retard. Mais la colonel m'a passé un savon.

— Rien de sérieux, j'espère ?

— C'était à votre propos.

Donielev haussa les sourcils avec surprise.

— Moi ?

— Elle m'a demandé qui était mon petit ami.

Cette fois, Donielev se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Et vous lui avez...

— Je lui ai dit que je fréquentais un homme plus âgé que moi qui avait fait fortune grâce à sa société d'importation.

— Un homme plus âgé ? répéta Donielev en faisant mine d'être blessé. Peut-être que je suis trop vieux, en effet...

La jeune femme lui pressa de nouveau la main.

— Pas pour moi. Toujours est-il que la colonel a paru accepter mon explication.

Elle regarda Donielev dans les yeux.

— Vous m'avez dit qu'il était urgent que nous nous rencontrions...

— Oui, je vais encore avoir besoin de votre aide, répondit-il d'un ton désolé.

— Est-ce à propos des deux scien...

Il lui posa un doigt sur les lèvres pour l'empêcher d'aller plus loin et regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'avait entendu. Mais il n'y avait personne à portée d'oreille. Les deux durs au visage fermé qui se tenaient derrière lui avaient pour mission d'empêcher qu'il ne soit d'approcher de sa table sans son accord.

Haverford avait protesté quand Donielev lui avait annoncé qu'il avait donné rendez-vous à la jeune lieutenant, jusqu'à ce qu'il lui explique qu'il ne faisait que suivre sa suggestion. Apaisé, Haverford avait accepté de se laisser accompagner par des gardes jusqu'à la

datcha.

— Ce Belasko, l'Américain qui est venu rendre visite à votre colonel, dit Donielev à voix basse, il risque d'anéantir tous nos plans.

La jeune femme se souvint des promesses qu'il lui avait faites. Dès que l'argent serait en leur possession, ils quitteraient tous deux la Russie pour un autre pays – au climat plus clément – et profiteraient de la vie sans qu'aucune violence ne vienne contrarier leur bonheur.

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Donielev, elle s'était battue pour élever sa fille – une tâche plutôt difficile avec le salaire ridicule que lui valait son statut de fonctionnaire. Même avec les primes occasionnelles qu'elle percevait, et les cadeaux financiers de ses amants de passage, il lui était pratiquement impossible de survivre.

Et puis, Yuri Donielev était entré dans sa vie. Elle l'avait connu avant le démantèlement du K.G.B., alors qu'il en était une des plus importantes figures. Quand elle l'avait retrouvé, il était devenu consultant pour des hommes d'affaires russes et américains. Sa nouvelle profession lui réussissait visiblement bien : il conduisait toujours les voitures d'importation les plus chères, ses costumes étaient faits sur mesure, et il possédait plus d'une demi-douzaine d'immeubles et d'entrepôts rien que dans Moscou.

La jeune femme se souvenait comment son intérêt pour elle était devenu sérieux et sincère. Elle s'était sentie flattée qu'un ancien général du K.G.B. tombe amoureux d'elle.

Le choc qu'elle avait éprouvé en découvrant que son nouvel amant était aussi à la tête d'un des plus fameux gangs mafieux moscovites avait été adouci par l'explication qu'il lui avait donnée : elle et lui devaient tout faire pour survivre au chaos économique que connaissait leur pays.

Les cadeaux dont il la couvrait – un appartement, de l'argent pour sa grand-mère qui s'occupait de sa fille quand elle travaillait ou se trouvait avec lui, des meubles coûteux, des vêtements importés, une montre suisse au prix astronomique –, la mettaient dans l'impossibilité de lui opposer un refus quand il lui demandait de temps à autre des informations sur les activités de son ministère.

Et lorsque le neveu de sa supérieure lui avait amené les trois scientifiques, afin qu'elle trouve quelqu'un capable de leur arranger un faux kidnapping, elle avait aussitôt pensé à Yuri. Que l'un des trois hommes, le Dr Polsky, soit mort n'avait pas freiné l'ardeur que la jeune lieutenant mettait à aider Donielev. Pas quand il lui promettait qu'elle aurait son propre compte à l'étranger, et que tous les deux ainsi que sa fille quitteraient la Russie dès qu'ils auraient partagé la rançon avec les deux scientifiques qui restaient.

— Qu'est-ce que je peux faire à propos de cet Américain ? demanda-t-elle. Lui et la colonel travaillent ensemble.

— Vous m'avez dit que Belasko vous regarde toujours d'un air soupçonneux, n'est-ce pas ? Eh bien, allez le voir, et dites-lui que vous venez juste de découvrir que l'homme qui vous couvre de cadeaux appartient à la mafia. Dites-lui que vous avez peur pour votre vie. Pour celle de votre fille. Que vous êtes certaine qu'on a prévu de vous tuer.

Le ton de Donielev pouvait laisser à penser qu'il venait tout juste d'inventer cette histoire. Il n'ajouta pas qu'il avait bien l'intention de mettre ce final en application dès qu'il se serait débarrassé de Tolstoy et de Belasko.

— Vous devriez aussi lui dire que vous savez où j'allais quand vous m'avez quitté, ce soir.

— Où cela ?

— Vous vous souvenez de cette petite ferme à Ramensky, au nord de la ville, celle où nous avons passé notre première nuit ensemble ?

— Bien sûr.

Comment Kurilov aurait-elle pu oublier ce week-end ? Ils n'avaient pas quitté la chambre à coucher.

Néanmoins, elle fronça les sourcils.

— Je risque la prison.

— Pas si votre supérieure pense que vous vous êtes retournée contre moi. Elle veut récupérer les scientifiques. Ainsi que moi. Pas vous.

Devant l'expression incertaine de Kurilov, Donielev se pencha pour lui prendre de nouveau la main.

— Les scientifiques vont être emmenés à Bakou, jusqu'à ce que la rançon ait été versée. Après quoi, vous et moi, ainsi que votre Margaritta chérie, nous prendrons l'avion pour une nouvelle vie.

Il plongeait la main dans une poche de sa veste et en sortit une bague qu'il glissa à l'annulaire droit de Kurilov. Émerveillée, elle considéra l'anneau incrusté de diamants et de rubis. Elle pensa qu'elle pourrait vivre plusieurs années sur ce que lui rapporterait la bague si elle la vendait.

— Je pense qu'il serait préférable que je contacte d'abord la colonel, et que je la laisse ensuite tout raconter à l'Américain.

Donielev réfléchit un instant à sa suggestion, puis il hocha la tête.

Tout ce qui permettrait d'amener Belasko à la ferme était une bonne idée... tout, du moment que l'Américain mourrait.

CHAPITRE XVI

Alors que les rayons du soleil matinal balayaient les champs moissonnés, Irina Tolstoy roulait en direction de la grande ferme située à Ramensky. Sur la suggestion de Bolan, elle arrêta la Volvo sur la route défoncée qui longeait la propriété.

— Essayons de voir combien il y a de flingueurs avant d'aller nous jeter dans la gueule du loup, dit Bolan en suspendant sur son épaule l'Uzi équipé d'un réducteur de son.

— D'accord, répondit-elle en agrippant son Skorpion. On fait le reste du chemin à pied ?

— Non. On va d'abord repérer les lieux d'ici, avant de nous rapprocher.

Tolstoy lui avait révélé ce qu'elle savait de la région. La communauté agricole, autrefois florissante, était toujours peuplée par des fermiers qui devaient lutter au jour le jour avec un sol épuisé pour en tirer de quoi survivre. L'époque où photographes et cameramen soviétiques envahissaient la communauté agricole afin d'immortaliser la réussite du régime s'était terminée avec la chute de l'empire en 1991.

Depuis, les familles avaient commencé d'abandonner Ramensky, en quête d'autres communautés où la vie était plus facile. La plupart des propriétés avaient été reprises par des fermiers prospères ou des sociétés investissant dans la terre.

Comme l'avait fait une des sociétés appartenant à Yuri Donielev, à en croire une des sources de Tolstoy.

L'Exécuteur préférait examiner la ferme de loin, plutôt que de donner tout de suite l'assaut : si les scientifiques étaient bien là, une telle opération risquait de leur être fatale.

Et puis, Bolan ne pouvait s'empêcher de penser que le coup de téléphone que Tolstoy avait reçu de son aide de camp était peut-être une façon de les attirer dans un piège. Cela semblait trop beau pour être vrai. Trop simple.

Son expérience lui avait appris que rien ne venait aussi facilement. À part la mort.

Lena Kurilov avait appelé chez Tolstoy pour se confesser : à l'en

croire, elle avait découvert qu'au lieu d'être l'homme d'affaires qu'elle croyait, son amant appartenait à la mafia, et qu'il était le chef du fameux gang qui avait kidnappé les scientifiques. De plus, grâce à une conversation téléphonique qu'elle avait surprise, elle pensait savoir où les deux chercheurs étaient retenus – dans une ferme que Donielev possédait dans le nord de Moscou.

Bolan fouilla dans son sac de toile et sortit une puissante lunette de vue Leupold 25, qu'il posa sur sa vitre ouverte pour étudier la ferme.

L'endroit semblait désert. Aucun signe de vie, humaine ou animale, autour de l'écurie, du baraquement ou du bâtiment principal. Le seul engin visible était un vieux camion militaire qui semblait avoir eu plus que sa part de combat.

Le guerrier jugea qu'il y avait mieux à faire que se précipiter sans savoir à quoi s'attendre. Reposant la lunette dans le sac, il dit à Tolstoy d'attendre jusqu'à ce qu'il lui fasse signe.

— Nous ne sommes même pas sûrs que les scientifiques soient là, lui rappela-t-elle. Nous savons seulement que cette ferme appartient à Yuri Donielev et qu'il aurait dit la nuit dernière à Kuriov qu'il retenait les deux hommes là.

— Nous ne serons fixés qu'une fois dedans, répliqua Bolan.

— Dans ce cas, allons-y, dit Tolstoy en saisissant la poignée de sa portière.

Bolan lui posa la main sur l'épaule pour l'arrêter.

— Quelque chose n'est pas net, murmura-t-il.

Ce quelque chose se matérialisa soudain en la personne de deux flingueurs qui se détachèrent d'un bosquet d'arbres, sur la droite de la ferme. Bolan fixa le long tube monté sur l'épaule d'un des deux hommes, avant de saisir son Uzi et son sac de toile.

— Sortez ! hurla-t-il. Vite !

Les deux portières de la Volvo s'ouvrirent, et ils s'éjectèrent de la voiture en même temps que le lance-roquettes RPG-7 du flingueur mafieux vomissait une PG-7 M HEAT.

Fonçant à plus de cent vingt mètres par seconde, le missile de 2,25 kilos était capable de transpercer trente-trois centimètres de blindage. Autant dire que, pour lui, la carrosserie de la Volvo serait pareille à du papier.

— Foncez dans les broussailles ! cria Bolan en apercevant le projectile qui se dirigeait droit sur eux.

Alors qu'il s'apprêtait à la rejoindre derrière une haie haute et épaisse, il hésita.

À quelques mètres de lui, la roquette pénétra la Volvo dans un hurlement, puis explosa.

Se débarrassant du lanceur vide, les deux mafieux saisissaient les pistolets-mitrailleurs passés dans leurs ceintures. Bolan comprit alors que s'il ne prenait pas l'initiative, Tolstoy et lui étaient morts. Il laissa tomber le sac de toile et saisit l'Uzi.

Se tournant pour faire face à ses adversaires, il les laissa un instant stupéfaits quand il commença à foncer droit sur eux. Sa stratégie était tellement inattendue que, avant qu'ils aient eu l'idée de lever leurs armes, l'Exécuteur avait nettoyé toute la zone qui se trouvait devant lui avec une grêle mortelle de balles de 9 mm.

Le temps pour lui d'arriver à leur hauteur, les deux flingueurs avaient rendu leur âme de pourris. Il s'agenouilla et vérifia qu'ils étaient bien morts, puis, se redressant, il revint vers la haie derrière laquelle Tolstoy s'était réfugiée.

— Il doit y en avoir d'autres, dit-il en lui faisant signe de rester planquée.

Passant d'un abri à l'autre, il repéra sans se presser les lieux et, à la fin, il eut la certitude que personne ne se cachait à l'extérieur des bâtiments de la ferme. Il fit signe à Tolstoy de le rejoindre.

— Restez derrière moi, lui dit-il.

L'Uzi devant lui, il s'avança vers le petit bâtiment à la façade de bois.

— Attendez ici.

Tolstoy s'arrêta et Bolan s'approcha encore. Il s'accroupit au-dessous de la fenêtre la plus proche et passa la tête pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Le petit salon était vide. Il répéta la même opération pour chaque fenêtre et, quand il eut la certitude qu'aucun homme de Donielev ne se trouvait à l'intérieur, il se tourna et fit signe à sa partenaire de le rejoindre. Elle vint se poster à son côté, le doigt posé sur la détente de son Skor pion.

— On rentre ?

Bolan secoua la tête.

— Attendez.

Ça puait le traquenard à plein nez. Il ne savait pas comment l'expliquer, mais son instinct de guerrier lui soufflait d'être très prudent.

Ils n'avaient pas encore visité l'écurie, et il se pouvait très bien que des flingueurs y aient trouvé refuge et attendent leur moment pour frapper.

D'un geste, Bolan ouvrit la porte, attendant la riposte ennemie.

Rien ne vint.

L'Exécuteur se rua alors à l'intérieur de l'écurie dans un parfait roulé-boulé, évitant ainsi de rester dans l'encadrement de la porte, avec le soleil derrière lui.

Tolstoy l'imita et, se plaquant aussi contre le mur, elle examina l'intérieur de la bâtisse.

— Il n'y a rien ici.

En effet, il n'y avait rien. Pas d'hommes, pas de matériel. Même pas d'animaux.

— Décidément, tout ça n'est pas normal, marmonna Bolan. Ils ont dû savoir que nous viendrions et nous ont tendu un piège. Le contraire serait absurde !

Ils revinrent vers la maison en progressant d'abri en abri, et Bolan s'arrêta devant la porte. Tolstoy le bouscula presque pour saisir la poignée.

Bolan écarta sa main.

— Vérifions d'abord, dit-il.

— Vérifier quoi ? Il n'y a personne, ici. Il se pourrait qu'ils aient laissé à l'intérieur un indice sur leur destination.

— Ils ont pu aussi laisser quelque chose d'autre...

Bolan s'éloigna de la porte d'entrée, suivi de Tolstoy, et il s'arrêta quand il eut rejoint un grand arbre, à une trentaine de mètres de la maison.

— Maintenant, nous allons être fixés, dit-il.

Il décrocha une des grenades à fragmentation M-67 de sa ceinture, ôta la goupille et balança le projectile vers la porte. Il poussa ensuite Tolstoy au sol, juste avant qu'une double explosion se fit entendre.

— Eh bien, ils avaient piégé la porte, sans doute du plastique, commenta Bolan en aidant la jeune femme à se redresser. Pas très futé, mais efficace.

— Donc, ils sont tous partis d'ici, marmonna la colonel, frustrée.

— Allez inspecter l'extérieur. Voyez si vous ne trouvez pas des traces fraîches de véhicules qui seraient partis d'ici. Mais restez à couvert.

Tolstoy était sur le point de protester, mais l'expression dure de Bolan l'en dissuada. Elle hocha la tête et se dirigea vers le champ le plus proche.

Le guerrier l'observa un instant, puis se dirigea de nouveau vers la porte d'entrée, du moins ce qui en restait. Il écouta, fit un pas à l'intérieur en rafalant à tout-va, à temps pour voir un colosse vêtu

d'un blouson de cuir s'écrouler, la main gauche crispée sur un pistolet-mitrailleur AKSU-74. Le sang qui s'échappait de son cou déchiré souillait sa chemise et son arme.

Là, l'Exécuteur était dans son élément. Il avait déjà roulé au sol derrière un petit canapé lorsque deux autres flingueurs jaillirent de leurs planques, tiraillant comme des malades avec leurs mitraillettes Skorpion.

Bolan faucha les deux hommes avec les quelques cartouches qui restaient dans son chargeur.

Un nouveau visage apparut à la porte du salon. Le type était mince, avec une cicatrice au niveau des lèvres qui lui donnait en permanence un sourire satisfait.

Il tenait à la main un Steekin automatique 9 mm.

Il avisa les cadavres sur le plancher, leva ensuite les yeux cherchant celui qui était responsable du massacre et brandit son arme devant lui.

Derrière Bolan, il y eut deux détonations assourdissantes, et le torse du pourri devint un immonde amas de chairs. Alors qu'il tombait vers l'arrière, l'Exécuteur se tourna et découvrit Tolstoy, le Skorpion SMG contre la taille.

— Il y avait bien des traces de pneus, dit-elle, mais elles se dirigeaient toutes vers le hangar. Il n'y en a pas dans l'autre sens.

Tout en engageant un chargeur plein dans l'Uzi, Bolan hocha la tête.

— Je ne suis pas sûr qu'on les ait tous eus. Il y a le reste de la maison, et le baraquement qui se trouve à côté.

— Je me charge de la maison, proposa Tolstoy.

Bolan sortit par la porte arrière et s'approcha avec prudence du petit bâtiment qui lui était accolé. Mais, avant qu'il ait pu l'atteindre, une tempête de plomb laboura le sol, à ses pieds, et siffla à ses oreilles. Le tir dont il était la cible se fit de plus en plus précis, et, en se jetant dans le renforcement d'une porte de remise, il eut le temps de découvrir une demi-douzaine de flingueurs mafieux qui couraient sur lui. Une balle mordit sa manche et une autre lui griffa la cuisse, lui causant une douleur brûlante. L'endroit semblait envahi de projectiles ennemis.

Les assaillants surgirent des deux côtés du baraquement, armés chacun d'un pistolet-mitrailleur.

Avant qu'ils aient pu ajuster leur tir, Bolan fit une roulade sur l'épaule et se redressa en tirant, faisant décrire un arc à son Uzi, de la gauche vers la droite, puis de la droite vers la gauche. Deux des

mafieux trébuchèrent, comme s'ils avaient buté sur une pierre, s'avachissant dans d'étranges postures de mort. Les autres se dispersèrent en éventail, avant de se coucher au sol. L'instant d'après, ils étaient de nouveau en train d'arroser le guerrier.

Bolan répéta alors sa manœuvre – il roula et se redressa en tirant. Puis encore une fois. Sa vitesse de déplacement, résultat d'années de combat, rendait la tâche impossible aux mafieux. À chaque nouveau tir, les armes qui lui répondaient étaient de moins en moins nombreuses. Une minute et demie plus tard, sa manœuvre terminée, les pourris étaient tous morts.

Une fouille rapide de leurs poches ne donna rien. Pas même un portefeuille. L'Exécuteur avait pourtant eu le vague espoir qu'un des hommes aurait sur lui un indice lui permettant de trouver où étaient les scientifiques.

Alors qu'il se détournait des cadavres, il entendit Tolstoy qui l'appelait depuis l'intérieur de la maison.

— En haut, dit-elle lorsqu'il pénétra dans la bâtisse.

Bolan vérifia que le chargeur de son Uzi était plein, puis il monta l'escalier, prêt à repartir à l'assaut. Mais il n'y avait plus d'ennemis. Il trouva la colonel dans une des chambres, agenouillée devant un corps. La rejoignant, Bolan baissa les yeux. Lena Kurilov avait presque eu le corps coupé en deux par une rafale de fusil-mitrailleur.

CHAPITRE XVII

Bolan secoua la tête. Il avait de la peine à croire que même une ordure comme Donielev pouvait avoir ordonné qu'une chose pareille soit faite à un autre être humain.

Le corps bougea légèrement.

— Elle est vivante, dit Bolan.

— À peine, murmura Tolstoy d'une voix tendue.

Bolan s'agenouilla à côté de la mourante.

— C'est Donielev qui vous a fait ça ?

— Il... il a promis qu'on s'en irait, chuchota-t-elle. Il a dit qu'il m'aimait.

— Il est parti tout seul. Où ?

— Il... il n'est pas parti seul, corrigea la jeune lieutenant avec peine. Il y... avait des hommes avec lui.

L'Exécuteur répéta sa question :

— Où ?

La colonel se tourna vers lui.

— Laissez-la tranquille. Elle n'a pas besoin de souffrir.

Il l'ignora et demanda :

— En avion ?

Les mots franchirent lentement les lèvres de la jeune femme, comme si elle savait qu'il s'agissait des derniers.

— Oui. En avion.

Sa tête roula sur le côté, et Tolstoy pressa aussitôt l'oreille contre le torse de son aide de camp.

— Elle est morte.

Aidant la colonel à se lever, Bolan la fit sortir de la chambre sans un mot.

Elle leva un regard vide sur lui.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il.

— Je pensais à Lena. Elle me parlait toujours de sa volonté de donner une vie meilleure à sa fille...

Réprimant une larme, la colonel se ressaisit et s'obligea à revenir au travail.

— Vous pensez que les scientifiques sont toujours vivants ? interrogea-t-elle.

— Oui. Pour Donielev, ils ont bien plus de valeur vivants que morts.

— Il faut absolument retrouver sa trace.

— Si vous avez une idée de l'endroit où il a pu partir...

Tolstoy fronça les sourcils.

— Laissez-moi faire quelques vérifications.

Elle partit à la recherche d'un téléphone.

Quelques minutes plus tard, elle rejoignit Bolan, l'air lugubre.

— Un groupe d'hommes qui répondent au signalement a quitté par avion l'aéroport de Vnoukovo. Selon la tour de contrôle leur direction était Bakou.

— C'est là que Donielev doit aller.

— J'ai donné sa description, mais à en croire les gens de l'aéroport, il ne faisait pas partie du groupe. En revanche, il y avait un Américain, assez âgé et plutôt élégant...

— Haverford ! Il va sûrement rencontrer les Iraniens là-bas. Il nous faut un avion pour nous y rendre et l'arrêter.

Tolstoy entraîna Bolan dans une chambre où un téléphone était posé sur une table de nuit. La colonel décrocha et composa un numéro.

Quand on lui répondit, elle ordonna à quelqu'un dont le nom ne disait rien à Bolan de lui passer quelqu'un d'autre, puis elle attendit avec une impatience grandissante.

— Colonel Irina Tolstoy, du ministère à l'Énergie Atomique, cria-t-elle quand on lui répondit. Vous m'avez fait attendre cinq minutes !

Bolan la considéra avec surprise. C'était une facette d'elle qu'il ne connaissait pas encore.

— Je veux un avion avec le réservoir plein prêt à décoller pour Bakou, ordonna-t-elle.

Son correspondant, à l'autre bout du fil, essaya visiblement de la raisonner.

— Votre boulot est de me fournir l'appareil, un pilote compétent et d'obtenir toutes les autorisations nécessaires, répliqua Tolstoy. Mon boulot à moi, c'est d'accomplir une mission pour le président de la fédération.

Elle jeta un coup d'œil à la vieille pendule accrochée au mur.

— Je pars pour l'aéroport maintenant. J'espère pour vous que l'avion sera prêt à mon arrivée.

Raccrochant, elle se tourna vers Bolan et secoua la tête.

— Les choses ont beau changer, on est quand même en Russie, et les gens répondent toujours à l'autorité. Si nous allons à Bakou, nous devrions nous mettre tout de suite en route pour rejoindre l'aéroport.

Bolan l'entendit à peine. Il pensait à sa future confrontation avec Donielev.

Il prit soudain une décision.

— Je préférerais que vous partiez seule là-bas, et que vous essayiez de découvrir où Haverford retient les scientifiques. Vous n'aurez qu'à laisser un message à mon nom à l'ambassade américaine. J'irai vous rejoindre aussi vite que possible.

Tolstoy parut désarçonnée.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ?

— Je dois d'abord m'occuper de quelqu'un, dit Bolan. Vous saurez vous débrouiller ?

— Je connais quelqu'un là-bas. Je peux l'appeler pour lui demander de l'aide.

— Un ami ? interrogea Bolan.

— L'ancien mari de ma sœur. Rasul Aliyev. Il fait partie de la police fédérale d'Azerbaïdjan.

— Votre sœur est divorcée ?

— Non. Elle est morte.

La phrase était courte, lapidaire, mais chargée d'une immense douleur.

— Elle travaillait pour le même bureau que moi au K.G.B., expliqua Tolstoy, pour la défense des secrets nucléaires. Des agents du second bureau l'ont accusée d'essayer de vendre nos secrets à une puissance étrangère.

Elle marqua une pause, puis reprit :

— C'était la manière de Donielev de se venger parce que j'avais refusé de coucher avec lui et de marcher dans ses combines pourries. Vous allez le retrouver, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers Bolan.

Le guerrier hocha la tête.

— J'aimerais me joindre à vous.

— Il faut que l'un de nous s'occupe de Haverford, souligna Bolan. Et vous avez les contacts.

— Comment comptez-vous découvrir l'endroit où se terre Donielev ?

Il allait appeler l'ambassade. Il savait que Brognola avait dû faire le nécessaire, et Jim Hayslip, son contact à l'ambassade, aurait l'adresse dont il avait besoin.

— Je vais le découvrir.

Irina Tolstoy esquissa un sourire empreint de tristesse.

— Faites attention. J'ai besoin de vous.

Comme si elle se rendait soudain compte qu'elle venait de révéler ses sentiments personnels, elle ajouta aussitôt :

— Le monde a besoin de vous pour retrouver ces scientifiques et le plutonium. Si jamais un malade les oblige à fabriquer une bombe...

Réprimant les larmes qui faisaient briller ses yeux, elle se détourna.

— Je ferai le nécessaire pour que vous ayez un avion et un pilote pour vous rendre à Bakou dès que vous en aurez terminé ici, dit-elle d'un ton redevenu très professionnel.

Tandis qu'ils sortaient de la ferme, il jeta un coup d'œil à la carcasse de métal tordu qui avait été une voiture.

— Comment allons-nous rejoindre l'aéroport ? lui demanda Tolstoy.

Le guerrier posa les yeux sur le véhicule militaire – un ZIL 157 – garé près de l'écurie. Sans doute avait-il été volé par les hommes de Donielev au cours d'un raid dans un dépôt d'équipement militaire.

— Vous pouvez conduire cet engin ? demanda-t-il à sa compagne.

— Bien sûr. J'ai travaillé deux étés comme volontaire dans une communauté agricole : j'étais chauffeur de camion.

Elle vit du sang sur la manche de Bolan.

— Vous êtes blessé !

— Juste une égratignure, assura-t-il en ouvrant la portière du camion.

Irina fouilla dans son sac et sortit des bandages et de l'adhésif. Comme elle nettoyait la blessure du guerrier avec un chiffon propre, elle expliqua :

— J'en ai toujours, au cas où.

Elle se hissa dans la cabine et Bolan la rejoignit.

— Allons-nous-en ! lança-t-il.

Alors que Tolstoy manœuvrait pour quitter la ferme, Bolan jeta un coup d'œil derrière lui, vers la maison des horreurs. Il avait encore en

tête la vision du corps dévasté de cette jeune femme qui avait cru que Donielev l'aimait vraiment. Une erreur qui lui avait été fatale.

Pour autant que Bolan le sache, tuer un des siens n'était pas une nouveauté pour Donielev. Rien ne changeait, donc, à cela près que l'Exécuteur était à ses trousses et bien déterminé à le trouver. Mort ou vif. Pour Bolan, ce détail n'avait vraiment aucune importance.

CHAPITRE XVIII

La datcha était exactement à l'endroit qu'avait indiqué Brognola, à une heure de l'aéroport Vnoukovo.

Hal avait bien fait les choses. Son contact de l'ambassade était venu le chercher à l'aéroport avec un sac de toile plein d'armes, ainsi que sa valise qui avait été récupérée dans l'appartement d'Irina Tolstoy. Avec sa carte de crédit, Jim Hayslip avait aussi loué une voiture pour l'Exécuteur, lui laissant le choix de la marque et du modèle.

Le guerrier avait jeté son dévolu sur une BMW 740 blanche. Le moteur de la berline allemande avait assez de puissance pour amener le véhicule à plus de cent soixante-dix kilomètres à l'heure sans le moindre problème.

L'Exécuteur gara la BMW le long du mur qui ceinturait la datcha, avant de vérifier ses armes. Le Beretta, avec son réducteur de son et son chargeur plein, était suspendu à son épaule ; il portait en bandoulière un pistolet-mitrailleur Uzi, lui aussi avec silencieux ; et le poignard Applegate-Fairbairn était glissé dans un fourreau, à sa jambe droite.

Il boucla le harnais de combat qu'il avait sorti du sac de toile et clippa dessus deux grenades M-67. Des chargeurs supplémentaires pour ses deux armes automatiques étaient glissés dans les poches de la ceinture.

Il allait faire la guerre, et il était équipé pour.

*
* *

À la faveur de l'espace entre le portail de bois de la propriété et le montant de pierre, l'Exécuteur aperçut un garde qui surveillait attentivement l'avant de la propriété.

Avec l'expérience, Bolan avait appris entre autres choses que les flingueurs étaient comme les rats : ils ne se déplaçaient jamais seuls. Là où il y en avait un, il y en avait forcément d'autres. Le problème, dans le cas présent, était de savoir si les autres se planquaient à l'intérieur ou à l'extérieur du bâtiment de briques.

Le type était un mafieux. Pour s'en convaincre, il suffisait de voir la bosse qui déformait sa veste sous son bras droit. Ou même de voir sa tête. S'il n'avait pas plus de vingt ans, il avait déjà un regard de tueur.

Le guerrier poussa le portail de bois et fit quelques pas à l'intérieur de la propriété. Il tenait le Beretta contre sa jambe droite, complètement invisible.

Le garde le vit aussitôt. Sa réaction fut très rapide et scella son destin. Le Skorpion SMG qui pointa la gueule de son canon vers lui dit à l'Exécuteur tout ce qu'il avait besoin de savoir. L'homme gardait quelque chose – ou quelqu'un – d'important.

Donielev, sans l'ombre d'un doute.

Bolan tendit le bras, prolongé par le Beretta 93-R, et pressa la détente. Il ne tira qu'une fois, entre les yeux du flingueur, dont le cerveau fut ravagé par la balle. Son corps s'affala contre le mur du bâtiment, puis glissa jusqu'au sol, laissant une longue traînée de sang.

L'Exécuteur glissa silencieusement à travers le petit bois qui entourait la datcha et s'assura que personne d'autre ne montait la garde à l'extérieur. Longeant le mur de la maison il vint poser l'oreille contre la porte et guetta des bruits de mouvement à l'intérieur. Silence total. Il posa la main sur la poignée, qui tourna, et la porte s'entrouvrit. Le guerrier écouta encore un instant, puis poussa complètement le battant. Le petit hall était vide mais, derrière une porte entrouverte, montait le bruit de ce qui devait être une partie de cartes. Bolan jeta un œil par l'interstice. Ils étaient six. Quatre autour d'une table et tapant le carton ; deux appuyés à un petit bar, sirotant un verre de vodka, le dos tourné vers la porte. Ces deux-là furent morts sans avoir rien vu venir. Un type énorme, avec une coupe en brosse plutôt ratée, fit le geste de se lever de sa chaise, mais n'en eut pas le temps. Les trois autres, en un mouvement désordonné qui fit tomber les chaises et basculer la table, voulurent se saisir de leurs armes et reçurent chacun un troisième œil sanglant juste au milieu du front. Le tout avait pris quelques secondes et s'était passé dans un silence presque parfait.

Yuri Donielev était assis dans son salon, totalement immergé dans les flots de musique que déversaient les haut-parleurs de sa chaîne stéréo. Ses yeux, eux, étaient rivés aux trois caisses métalliques pleines de dollars.

Il avait fini par emballer tout ce qu'il voulait emporter en avion jusqu'à Bakou ou faire transporter par l'entreprise de stockage qu'il avait contactée à Rome. Il allait devoir abandonner la plupart des

objets qu'il avait réunis durant des années.

Au moins, pensa-t-il en souriant, aurait-il ce qui lui tenait le plus à cœur : l'argent du gouvernement russe, et, dans quelques heures, celui des Iraniens.

Il consulta sa montre. Le camion qui devait venir prendre ses affaires avait déjà dix minutes de retard. Dès qu'il arriverait, il superviserait le chargement, puis quitterait la datcha pour l'aéroport avec la demi-douzaine d'hommes qu'il avait gardés avec lui.

De nouveau, il contempla les boîtes de métal. Il avait devant lui quinze millions de dollars américains en billets de cent dollars. Une fortune, même pour quelqu'un de riche comme lui.

La tentation était trop grande : s'il avait ouvert et fermé les caisses plusieurs fois, il devait encore une fois s'offrir le spectacle de tout cet argent avant qu'il ne soit embarqué à bord de l'avion.

Se levant de son fauteuil, il marcha jusqu'aux caisses, effleura chacune d'elles comme il aurait caressé la plus belle des femmes, puis souleva les trois couvercles. Il observa le contenu un instant puis, incapable de s'en empêcher, il saisit plusieurs liasses et les pressa contre son torse, son visage. Jamais il n'avait éprouvé un tel bonheur ! Tout cet argent était à lui et à lui seul, pour son plaisir exclusif...

Donielev sentit soudain une drôle d'odeur. Il distingua peu à peu l'odeur écoeurante de la chair brûlée. Baissant les yeux, il vit des flammes dans ses mains. Puis il s'aperçut que sa chemise était en feu. Il se toucha le visage et sursauta de douleur.

L'ancien officier du K.G.B. jeta les billets enflammés sur le beau tapis persan ancien qui couvrait le sol.

Une tour de feu commença de s'élever de chacune des malles de métal. Ignorant la douleur brûlante qui irradiait de ses mains, de son torse et de son visage, Donielev se précipita vers les caisses et essaya d'éteindre les flammes. Mais la douleur était trop forte. Abandonnant son combat inutile, il récupéra dans un dernier réflexe de lucidité son pistolet-mitrailleur 5.45 mm et courut vers la porte, à la recherche d'un point d'eau où il pourrait éteindre le feu qui le dévorait.

L'Exécuteur se dirigea vers la porte suivante, dans le couloir, vérifiant à droite et à gauche qu'il n'y avait pas d'autres flingueurs en embuscade. Il avait fouillé toutes les pièces et n'avait toujours pas trouvé Donielev.

La porte qu'il allait atteindre s'ouvrit brusquement, et une silhouette de cauchemar déboula en titubant dans le couloir. Son visage et la partie supérieure de son corps étaient carbonisés, comme

si quelqu'un l'avait passé au chalumeau.

Derrière la silhouette du chef mafieux, Bolan put voir des flammes qui s'élevaient de caisses de métal. Alors qu'il posait de nouveau les yeux sur la vision d'horreur, devant lui, il comprit que le plan de Brognola avait marché.

Extrêmement bien marché.

— Je te connais ! hurla Donielev. Tu es l'Américain ! Tu es l'Exécuteur !

Il commença de lever son arme et cria encore :

— Crève !

— Toi d'abord, répliqua Bolan en pressant la détente de l'Uzi.

Le pistolet-mitrailleur vomit trois balles qui déchiquèrent le torse de Donielev. Propulsé en arrière, le leader mafieux alla s'écrouler sur le seuil du salon.

Bolan s'agenouilla à côté de lui. Malgré son dégoût, il s'approcha de l'épouvantable masque carbonisé qui avait été le visage de Donielev et posa une question :

— Je sais que les scientifiques sont à Bakou. Où exactement ?

Le regard aux cils brûlés de Donielev regardait à côté de l'Exécuteur, fixant un point lointain, très lointain. Il ne répondrait pas à sa question. Du moins, pas dans cette vie.

Le guerrier se levait et se tournait pour partir quand il entendit le moteur d'un camion, au-dehors. Avec tous les cadavres éparpillés dans la propriété, il était sage pour lui de ne pas s'attarder ici.

Sortant par la porte de derrière, il rejoignit l'endroit où il avait garé la BMW. Il posa l'Uzi sur le siège passager, fit démarrer le moteur de la puissante berline et, dans un nuage de gomme, il prit la direction de l'aéroport. Il avait vengé Irina, mais le plus dur restait à faire.

CHAPITRE XIX

Enfin, Irina Tolstoy put apercevoir Bina par le hublot du jet. Elle observa un instant le petit aéroport international qui reliait la ville de Bakou au reste du monde, avant de chercher son passeport dans son sac. Les Azéris se montraient méfiants à l'égard des Russes. Elle avait d'ailleurs dû abandonner son Tokarev.

Peu avant le décollage, elle avait appelé son ex-beau-frère de l'aéroport, à Moscou. Rasul Aliyev avait paru heureux d'apprendre sa visite.

— Peux-tu venir me chercher à l'aéroport ? lui avait-elle demandé.

— Bien sûr, Irina. Mais, dis-moi, y a-t-il une raison précise à ta venue ?

Rapidement, elle l'avait mis au courant de l'affaire concernant les trois scientifiques et le plutonium.

— Tout ce que tu pourras trouver me rendra service, avait-elle ajouté. Je devrais arriver dans environ trois heures.

À présent, l'avion avait atterri et roulait en direction du terminal, et la colonel Tolstoy, pour la énième fois, se demandait où les deux chercheurs et le plutonium pouvaient être gardés. Si ce n'était pas à Bakou même, ce devait être dans un endroit proche de la ville.

Sans aucune piste, elle ne voyait pas trop comment elle allait les trouver dans une ville qui comptait plus d'un million et demi d'habitants. D'autant que les Azéris risquaient de se montrer aussi peu coopératifs que possible. Le seul moyen de s'attirer leurs bonnes grâces était peut-être de faire allusion aux Iraniens. Si la plupart des Azéris étaient musulmans, ils n'avaient guère d'estime pour leurs voisins.

Tolstoy en savait beaucoup à propos de l'Azerbaïdjan et de ses habitants, puisque Tamara, sa sœur, avait épousé l'un d'eux. Elle savait ainsi que les Azéris croyaient aux vertus de l'argent, alors que les Iraniens plaçaient une grande partie de leur foi dans la guerre. Aux yeux des Azerbaïdjanais, le gouvernement iranien n'avait qu'une qualité : il ne cherchait pas à faire passer sa révolution à travers leur frontière commune.

Tolstoy savait encore que Bakou, la capitale, reposait sur une

véritable mer de pétrole, et que, de manière générale, le pays bénéficiait d'une terre très riche, capable de porter des céréales, du coton, des vignes et une multitude d'autres cultures.

Pourtant, l'Azerbaïdjan connaissait des temps difficiles. Les affrontements ethniques avec les Arméniens, leurs voisins et ennemis jurés, avaient asséché les caisses de l'État, et les compagnies pétrolières étrangères hésitaient à investir des fonds, pourtant désespérément attendus, tant que le conflit ne serait pas réglé.

La dissolution de l'Union Soviétique avait obligé les Azéris à utiliser une grande partie de leurs finances à reconstituer leurs forces armées. Le matériel était rare et cher. Si les Russes ne leur avaient pas fait de temps à autre don de leur équipement de surplus, beaucoup de soldats azéris étaient persuadés qu'ils auraient eu à utiliser des pierres et des masses de bois comme armes, et des bicyclettes comme véhicules.

Bref, la situation n'était pas rose dans le pays. Et comme dans n'importe laquelle des anciennes républiques soviétiques, la corruption était omniprésente. On attendait un pot-de-vin pour la moindre petite faveur. Les salaires permettant à peine de survivre, dans le meilleur des cas, même les fonctionnaires gouvernementaux les plus importants monnayaient leur aide.

Le visage du grand homme qui attendait de l'autre côté de la barrière des douanes s'éclaira quand il vit Irina marcher vers lui. Il l'enlaça et la serra contre lui jusqu'à ce qu'elle soit obligée de le repousser.

Tâchant de recouvrer son souffle, elle demanda :

— Cela fait donc si longtemps que cela, Rasul ?

— Une éternité, ma chère Irina. Rends-toi compte : ta nièce et ton neveu vont bientôt obtenir leurs diplômes d'université. Et toi, tu as toujours l'air d'une adolescente !

Le compliment fit rougir Tolstoy, qui devint soudain grave.

— Je suis désolée pour ce qui est arrivé à Oleg, dit-elle en faisant allusion au meurtre de son neveu, le plus âgé des enfants de Rasul.

Le visage du policier s'emplit de tristesse.

— Une tragédie. Il m'avait appelé la nuit précédente pour m'annoncer qu'il venait de conclure une grosse affaire et qu'il envisageait de quitter Moscou pendant un moment.

Visiblement désireux de changer de sujet, il regarda les mains de Tolstoy.

— Tu n'as pas de bagages ?

— Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper.

Rasul haussa les épaules.

— Ça n'est pas grave. Tu peux acheter tout ce dont tu auras besoin à Bakou. Nous sommes une grande ville moderne, à présent.

Tout en parlant, il entraîna sa belle-sœur jusqu'à l'endroit où il avait garé sa voiture, une Tchaïka d'un modèle relativement récent.

— On dirait que tu as gagné beaucoup d'argent, observa Irina en se tournant vers lui.

— Il s'agit plutôt d'une promotion. Tu as devant toi le major Rasul Aliyev, de la police fédérale d'Azerbaïdjan !

La jeune femme fit mine d'applaudir.

— C'est formidable ! Quel dommage que Tamara ne soit pas là pour partager ce succès avec toi...

Le visage d'Aliyev se rembrunit de nouveau.

— Si seulement j'avais sous la main le salaud qui...

Elle l'arrêta d'un geste de la main.

— En ce moment même, un homme est en train de faire en sorte qu'il ne puisse plus nuire à qui que ce soit, déclara-t-elle d'un ton grave. C'est d'ailleurs la raison de ma venue.

Aliyev aida la jeune femme à s'installer dans la voiture, avant d'aller prendre place au volant et de mettre le contact.

— Au téléphone, tu m'as parlé d'une histoire de scientifiques qui auraient été enlevés et amenés ici par leurs ravisseurs.

— Est-ce qu'il t'est possible de savoir quand ils sont arrivés et où ils sont allés ?

Il secoua la tête.

— J'ai lancé toute mon équipe sur l'affaire quand tu m'as appelé. Nous avons peut-être une piste, mais elle peut attendre que tu aies vu les enfants. Ils viennent à la maison pour dîner avec toi, ce soir.

— Ça ne peut pas attendre, Rasul. Tu sais combien je les aime, mais cette affaire passe avant tout.

Aliyev soupira.

— J'espère que tu portes une arme, au moins ?

— J'ai pensé que je ne pourrais pas passer vos douanes avec, avoua Irina en secouant la tête. Tu sais quelle est la position du gouvernement azerbaïdjanais vis-à-vis des Russes. Tu pourras peut-être m'en fournir une...

— Plus tard, dit Aliyev. Tu es certaine de vouloir te mettre tout de suite au travail ?

— Sûre et certaine ! affirma Tolstoy.

— Bien. C'est toi qui décides...

*

* *

Alors qu'il attendait à l'aéroport le jet du ministère à l'Énergie Atomique, Bolan commença par essayer de joindre Brognola à son hôtel, pour finalement le trouver à l'ambassade américaine.

— Je viens juste d'apprendre ce qui est arrivé à Donielev, annonça le numéro un du *Justice Department*. Ça risque d'avoir des conséquences sur ton enquête ?

— Haverford est venu récupérer les scientifiques pour les emmener à Bakou. La colonel Tolstoy y est déjà pour essayer de trouver une piste. Son ex-beau-frère est un flic assez haut placé, là-bas.

— Espérons qu'il fait partie des rares qui sont encore du côté de la loi, marmonna Brognola avec cynisme. Quand tu seras à Bakou, contacte une certaine Zeppi Lawrence, à l'ambassade. Elle ne sait rien de toi, sinon qu'elle doit faire tout ce que tu lui demanderas.

Brognola passa à autre chose.

— J'ai reçu un appel du Président. Si jamais tu trouves les scientifiques, qu'ils sont encore vivants et qu'ils manifestent leur désir d'émigrer aux États-Unis, ne les décourage pas. Les élections présidentielles approchent...

Ce qu'il venait d'entendre ne plaisait pas trop à Bolan. Sauver les deux hommes de Haverford et des Iraniens était une chose. Les convaincre de quitter leur pays ne faisait en aucun cas partie de son genre de boulot.

Et il le dit à son ami.

— La C.I.A. est tout à fait disposée à se charger de ce dernier point, répondit Brognola.

Il y eut un blanc sur la ligne puis Brognola ajouta :

— Surtout, n'hésite pas à demander à Zeppi Lawrence tout ce dont tu auras besoin. Et fais attention à toi.

Après un bref au revoir, Bolan raccrocha.

*

* *

La mort de Donielev inspirait des sentiments mitigés à Haverford. Les journaux télévisés rapportaient que l'ancien général et ses gardes

du corps avaient été tués par des inconnus qui avaient investi la datcha. Ici et là, on évoquait l'hypothèse que Donielev était impliqué dans des activités criminelles depuis qu'il avait quitté le K.G.B. Mais il n'y avait aucune preuve formelle sur ce point.

La partie dont s'occupait Donielev jusque-là était maintenant sous la responsabilité de Haverford – comme acheter les autorités locales, et en particulier la police. Il avait heureusement amené avec lui un de ses assistants, Gilal Kurbanov, qui se chargeait d'assurer la liaison avec les hommes que Donielev payait grassement en échange de services divers.

Haverford avait aussi conscience de la guerre de succession qui s'était déjà engagée entre des hommes du gang désireux de prendre la place de Donielev. Cette guerre ne cesserait que lorsque celui-ci aurait été remplacé.

La situation était en tout cas on ne pouvait plus claire pour lui : maintenant que Donielev était mort, il n'avait plus aucune raison de rester en Azerbaïdjan ni en Russie. Aussitôt qu'il aurait remis les scientifiques et leur « bagage » aux Iraniens, puis reçu la rançon promise, il s'envolerait pour Moscou, paierait trois mois de salaire d'avance à son équipe pour s'assurer de leur loyauté, puis continuerait jusqu'à Washington D.C., où il prendrait un certain recul avec les affaires.

Il avait parlé à Yaneri, son contact iranien. L'échange aurait lieu le lendemain à Bouzovna, un petit village côtier près de Bakou, et ils embarqueraient ensuite les deux scientifiques dans un gros bateau à moteur pour rejoindre l'autre rive de la mer Caspienne.

Jusque-là, il était important d'empêcher les hommes de Donielev de s'entretuer.

Haverford sortit son Smith & Wesson 9 mm Model 59 et alla se placer au milieu du salon.

— Tant que je suis en vie, déclara-t-il, je reste le chef.

Il regarda chacun des vingt hommes réunis dans la petite pièce et demanda :

— Quelqu'un n'est pas d'accord ?

Il vit plusieurs mains s'approcher de pistolets rangés dans des holsters. Un des hommes toucha même le cuir de son holster de ceinture. Haverford tira, et le type hurla de douleur, levant une main en sang.

Les autres l'observèrent un instant, puis posèrent les mains sur leurs genoux, bien en vue.

Haverford se tourna alors vers un petit homme mince affligé d'un

léger strabisme.

— Allez chercher la trousse de secours que nous avons apportée et soignez-le.

Le type se leva et accompagna l'autre vers la cuisine, où se trouvait la trousse.

Haverford répéta sa question.

— Quelqu'un n'est-il pas d'accord avec ce que je viens de dire ?

Un silence total lui répondit.

— Bien. Demain matin, les Iraniens arrivent pour récupérer les deux hommes qui se trouvent là-haut. Jusque-là, je veux au moins six hommes en permanence pour garder l'intérieur et l'extérieur de la maison.

Haverford quitta le salon pour gagner l'étage. Il réfléchissait déjà à la façon dont il allait se débarrasser de tous ces hommes.

— Tu ne m'as toujours pas dit où nous allions, fit remarquer Irina Tolstoy.

Son beau-frère, qui semblait nerveux, venait de s'engager dans une des rues principales de la ville et roulait sur les contreforts qui surplombaient le grand port maritime.

— Tout ce que je sais, c'est que la ferme où nous allons a été investie par des étrangers. C'est une information qui nous est parvenue par le plus grand des hasards et, sans ton coup de fil, nous n'y aurions pas prêté attention. Une voisine, une vieille femme, a remarqué l'arrivée de nombreux hommes qui ne sont toujours pas partis. À l'en croire, les hommes avaient des têtes de criminels... et de Russes. Au moins douze ou quatorze personnes, que des hommes jeunes, et la vieille hurle qu'ils sont venus pour la tuer !

Aliyev sourit.

— Mais aux yeux d'une femme âgée, veuve, et vivant seule, j'imagine que tout le monde ou presque doit avoir l'air d'un criminel...

Il désigna une petite construction de bois qui s'élevait derrière un bosquet d'arbres.

— Voilà la maison.

— Arrête-toi devant la porte et viens avec moi, dit sa belle-sœur. Nous allons jouer les touristes égarés.

Ils descendirent tous les deux du véhicule et marchèrent jusqu'à la porte d'entrée. Avant même qu'ils aient eu le temps de frapper, la porte s'ouvrit à la volée, et un grand homme élégant sourit à Aliyev,

puis se tourna vers Irina Tolstoy.

— Entrez, colonel, dit-il dans un russe impeccable. Nous vous attendions.

Elle voulut se tourner et s'enfuir, mais elle découvrit le Smith & Wesson Model 59 qu'il tenait.

— Vous pouvez nous laisser, dit-il en s'adressant à Aliyev. Nous allons nous occuper d'elle.

Abasourdie, la colonel se tourna vers son beau-frère. Les yeux baissés, celui-ci paraissait embarrassé.

— Un flic ne peut pas envoyer ses enfants à l'université avec ce qu'il gagne, expliqua-t-il. Je suis désolé, Irina.

Puis il se dirigea vers sa voiture alors que Haverford tirait Tolstoy à l'intérieur de la maison.

CHAPITRE XX

Bolan était inquiet : Irina Tolstoy ne lui avait pas laissé de message à l'ambassade américaine.

Se souvenant de son beau-frère, il appela le quartier général de la police fédérale d'Azerbaïdjan et demanda à parler au major Aliyev.

— Le major est sorti. Je peux prendre un message ?

Le guerrier raccrocha sans répondre, avant de regarder autour de lui, à la recherche d'un annuaire.

La jeune femme qui se trouvait dans le même bureau que lui, une attachée commerciale à ce qu'il avait compris, lui demanda si elle pouvait l'aider. Elle intriguait Bolan : par son nom plutôt curieux – Zeppi Lawrence –, et parce qu'il n'arrivait pas à savoir si elle travaillait ou non pour la C.I.A.

Elle était très séduisante, avec des cheveux bruns coupés court qui rendaient ses yeux marron encore plus grands. Bolan estima qu'elle devait avoir à peine plus de trente ans.

— Auriez-vous un annuaire local ? demanda-t-il.

Elle se baissa et sortit un gros volume d'un tiroir.

Quand Bolan l'ouvrit, il s'aperçut que le langage ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu lire jusque-là.

Zeppi Lawrence, qui l'observait, se mit à sourire.

— C'est un dérivé du turc, monsieur Belasko.

Comme il faisait la grimace, Zeppi Lawrence observa le grand homme qu'elle hébergeait dans son bureau. Il était impressionnant. Pendant un certain temps, elle avait pensé qu'elle avait peut-être affaire à un de ces émissaires que les compagnies pétrolières américaines envoyaient pour obtenir, moyennant quelques commissions, des droits de forage en Azerbaïdjan. Mais s'il n'était que cela, pourquoi Harold Brognola, un conseiller présidentiel, aurait-il donné à l'ambassadeur l'instruction de lui fournir toute l'assistance dont il aurait besoin ? Il devait donc être bien plus que cela. Mais quoi ?

Laissant ses questions de côté, elle lui sourit et demanda :

— Que cherchez-vous ?

— Un certain Rasul Aliyev.

Zeppi Lawrence réfléchit un instant.

— J'ai déjà entendu ce nom. Il n'est pas de la police fédérale ?

— Si.

De nouveau, la jeune femme étudia l'Américain et se demanda pourquoi il cherchait à contacter un policier azéri chez lui. Elle consulta l'annuaire, trouva le nom qu'elle cherchait et inscrivit le numéro de téléphone correspondant sur une feuille de bloc.

— Voulez-vous que j'appelle pour vous ? proposa t-elle en tendant la feuille. Vous risquez d'être gênés si quelqu'un vous répond dans la langue locale.

— Je veux bien, merci. Peut-on savoir où vous avez appris à parler cette langue ?

— Chez moi, à Los Angeles. Plus de cent mille Azéris vivent en Californie. Et dans le coin où j'habitais, ils représentaient presque la moitié du voisinage. Il a donc fallu que j'apprenne la langue pour ne pas renoncer à de nombreux anniversaires et fêtes en tout genre.

— À votre prénom, j'aurais dû me douter que vous aviez des ascendants azerbaïdjanais...

— Mon prénom est d'origine iranienne. Mon père faisait partie du dernier gouvernement du Shah, juste avant la révolution. Il s'est enfui aux États-Unis, où il a rencontré ma mère et s'est marié.

— Lawrence n'est pas un nom iranien..., remarqua Bolan.

— Mon père a pris le nom de jeune fille de ma mère pour ne pas être inquiété. Des membres de la police secrète de l'Ayatollah Khomeiny sillonnaient les États-Unis à la recherche de gens à abattre...

Elle avait composé le numéro tout en bavardant, et quand on décrocha à l'autre bout de la ligne, elle parla rapidement.

— Vous avez de la chance, monsieur Belasko, dit-elle. J'ai en ligne quelqu'un qui s'exprime en anglais.

Elle tendit le téléphone à Bolan.

— Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre. Pendant ce temps, je vais aller vous réserver une des voitures de notre parc.

Elle sourit à Bolan, puis disparut.

Le guerrier approcha le combiné de son visage.

— Je cherche à joindre la colonel Irina Tolstoy, dit-il.

— Je suis sa nièce. Ma tante a dû revenir d'urgence à Moscou – une crise gouvernementale, si j'ai bien compris.

La jeune fille marqua une pause, puis ajouta :

— Mon frère et moi n'avons même pas pu la voir avant son départ.

Cette histoire sentait le pourri, songea Bolan. S'il y avait eu un grave problème du côté russe, Brognola aurait laissé un message à l'ambassade.

— Comment savez-vous qu'elle a dû partir ?

— Mon père l'a raccompagnée la nuit dernière à l'aéroport, avant notre retour de la fac.

— Savez-vous où je pourrais joindre votre père ?

— Non. Mais, en général, il rentre pour dîner, même s'il doit ressortir ensuite pour son travail. Il devrait être à la maison vers 18 heures, ce soir. Voulez-vous que je lui laisse un message ?

— Je le rappellerai, dit Bolan, avant de raccrocher.

Il sortit du bureau, erra dans le couloir et finit par trouver Zeppi Lawrence dans un autre bureau. Levant les yeux, elle lui sourit.

— Un véhicule vous attend. Une jeep Cherokee, si ça vous va.

— Ça fera l'affaire.

La jeune femme lui tendit une carte de visite sur le devant de laquelle était imprimé le drapeau américain, ainsi que l'adresse et le numéro de téléphone de l'ambassade.

— Mon numéro personnel se trouve au verso, ajouta-t-elle. Appelez-moi si je peux vous être utile.

Bolan sentit que la proposition n'était qu'à moitié professionnelle.

— Vous pourriez donner un autre coup de fil pour moi, tout de suite ?

La jeune femme ouvrit un tiroir et en sortit un annuaire de Bakou.

— Qui voulez-vous que j'appelle ?

— L'aéroport. J'aimerais que vous vous renseigniez auprès des différentes compagnies pour savoir si une colonel Irina Tolstoy a pris l'avion pour Moscou aujourd'hui.

Après un instant de réflexion, elle hocha la tête.

— Je peux essayer. Seules quelques compagnies assurent la liaison directe Bakou-Moscou. Bien sûr, elle aurait pu prendre un vol non direct, mais il aurait fallu qu'elle passe par Ankara ou Tbilissi – ce qui aurait été plus long.

Elle composa un premier numéro, échangea quelques mots avec son correspondant, puis attendit.

Une voix se fit de nouveau entendre à l'autre bout de la ligne.

Zeppi Lawrence dit quelques mots, puis raccrocha.

— Elle n'était pas sur la liste des passagers de la compagnie azerbaïdjanaise, annonça-t-elle en composant un nouveau numéro. Je peux essayer l'Aeroflot, mais ils se montrent parfois peu coopératifs, prévint-elle.

— Dites-leur qu'il est question d'une haute fonctionnaire du ministère à l'Énergie Atomique, suggéra Bolan.

— Je peux essayer, approuva Lawrence, avant de parler rapidement dans un russe parfait.

Cette fois, Bolan comprit sa question.

— Est-ce qu'un colonel Irina Tolstoy, du ministère à l'Énergie Atomique de la fédération russe, a pris place à bord d'un vol pour Moscou aujourd'hui ?

Elle attendit jusqu'à ce que la voix masculine, à l'autre bout du fil, lui réponde. Bolan entendit la réponse.

Niet.

Lawrence raccrocha et demanda :

— Désolée. Est-ce que cette personne est importante pour vous ?

Elle leva les yeux pour voir la réaction du grand Américain, mais il était déjà parti.

Massoud Yaneri avait réquisitionné la grande maison occupée d'ordinaire par l'ambassadeur iranien en Azerbaïdjan. Situé juste à côté de la place Nizami, le bâtiment ancien abritait plus de trente membres des Gardiens de la Révolution et trois douzaines d'agents et techniciens du ministère des Renseignements.

Un impressionnant réseau d'équipements de communications occupait plus de la moitié du grand sous-sol et permettait à l'ambassade iranienne d'être en contact direct avec les bureaux gouvernementaux à Téhéran. Un autre réseau, qui était un système d'écoutes très sophistiqué, permettait au personnel iranien d'épier vingt-quatre heures sur vingt-quatre les conversations confidentielles qui s'échangeaient dans la plupart des bureaux du gouvernement azerbaïdjanais. À côté de cela, de généreux pots-de-vin versés à certains techniciens du ministère de l'Équipement donnaient aux Iraniens accès à tous les téléphones du pays, y compris ceux qui reliaient diverses ambassades étrangères avec leur pays. Seules les quelques ambassades équipées de systèmes de brouillages téléphoniques, comme celle des États-Unis, échappaient à une écoute constante de leurs appels.

Parfois, Yaneri se demandait comment les Azéris réagiraient si les

rare personnes que son gouvernement n'avait pas achetées découvraient la vérité. En même temps, il était sûr de son bon droit : avant de devenir un État soviétique, l'Azerbaïdjan n'appartenait-il pas aux Perses, mille ans plus tôt ? De sorte que le pétrole qui bouillonnait en quantités gigantesques sous la péninsule d'Apcheron, sur laquelle était située Bakou, ainsi que celui qui essayait de s'échapper des profondeurs de la mer Caspienne, appartenaient de plein droit à l'Iran.

Comme l'Azerbaïdjan.

Et un jour, Yaneri en était persuadé, son pays serait en mesure de récupérer cet État.

L'Iranien revint à l'affaire qui l'occupait.

Un des téléphones qu'il avait fait mettre sur écoute était celui de la maison que Haverford avait louée. Le technicien qui venait de lui apporter l'enregistrement des appels entrant et sortant de la planque de Haverford souligna :

— Au cours des deux dernières heures, il y a eu deux appels reçus, et un seul donné. Ils devraient vous intéresser, monsieur le ministre.

Yaneri regarda la vieille horloge qui se trouvait sur le bureau. Il avait encore deux heures devant lui avant d'être censé avoir une rencontre préliminaire avec l'Américain pour établir les dernières dispositions concernant l'échange des scientifiques et de leur plutonium contre l'argent de son pays. En fait, il espérait convaincre l'ancien espion de la C.I.A. de lui livrer sa marchandise sans que l'Iran ait à verser le moindre dollar. En échange, il aurait la vie sauve. C'était à lui de choisir.

Dès que le technicien l'eut quitté, Yaneri glissa la cassette dans un magnétophone. Se laissant aller contre le dossier du fauteuil de l'ambassadeur, il caressa sa longue moustache, pressa le bouton « Play » et écouta.

Les deux appels entrants étaient pour Haverford. Le premier venait d'un major de la police azéri.

— C'est le major Aliyev. Un homme a appelé chez moi et a demandé à parler au colonel Tolstoy. Quand ma fille lui a dit qu'elle avait été rappelée à Moscou, il a demandé comment il pouvait me joindre. Il a mon adresse. Qu'est-ce que je vais lui dire si jamais il vient ici ?

La voix qui lui répondit était celle de Haverford.

— Calmez-vous. Faites-le venir ici, et nous nous en chargerons.

La personne qui passa le second appel avait un accent perse. D'abord, Yaneri crut qu'il avait affaire à un traître iranien.

— Je suis avec mon oncle, monsieur Haverford. Il a accepté de

nous louer sa ferme. J'ai aussi appelé un ami, un pilote d'hélicoptère des forces militaires locales. Il se rendra disponible en fonction de la somme d'argent qui lui sera versée.

— Donnez-lui ce qu'il demandera. Qu'il nous rejoigne dans une heure. Il peut atterrir derrière la maison.

Les lèvres pincées, Yaneri s'efforça d'analyser le sens de ces deux conversations.

Haverford avait déjà mis les deux scientifiques dans un hélicoptère. Ou il s'apprêtait à le faire. Mais pour aller où ?

L'Iranien arrêta le magnétophone et souleva le combiné de son téléphone. Il composa un numéro interne et demanda à un des spécialistes de le rejoindre sur-le-champ.

Quelques minutes plus tard, la porte du bureau s'ouvrit, et un homme mince et calme, au regard perçant, entra dans la pièce.

— Mohammed, est-ce que tu peux trouver un numéro de téléphone avec le bruit des tonalités de composition ?

— S'il n'y a pas trop de distorsion, cela peut se faire, monsieur le ministre.

— Et retrouver l'adresse qui correspond à ce numéro ne pose pas de problème ?

— Nous avons suffisamment d'amis bien placés..., répondit l'homme en souriant.

Yaneri avait encore une conversation à écouter – l'appel sortant que le technicien avait mentionné.

— Reviens dans une dizaine de minutes et tu prendras le magnétophone.

Se penchant sur le bureau, il considéra le spécialiste d'un regard froid.

— Mais tu n'auras qu'une heure pour me trouver l'adresse. Tu es prévenu.

Il se tourna, signifiant son congé à l'homme, et pressa de nouveau le bouton du magnétophone.

La voix était celle d'une femme. Elle chuchotait, d'une voix très altérée, comme si elle souffrait.

— Maryam ? C'est Irina, ta tante. Écoutez-moi sans m'interrompre. Si qui que ce soit appelle et me demande, donne-lui cette adresse, s'il te plaît.

Elle donna l'adresse de la maison qu'occupait Haverford.

— Et si personne ne téléphone dans l'heure qui vient, contacte l'ambassade américaine et laisse mon nom ainsi que l'adresse à

l'intention de M. Michael Belasko. Et je t'en prie, Maryam, ne dis surtout pas à ton père que tu m'as eue au bout du fil.

Alors que la femme donnait quelques autres instructions, Yaneri se demanda qui elle était et pourquoi elle se trouvait dans la maison où Haverford avait élu domicile. Quant à ce nom qu'elle avait prononcé – Michael Belasko – il lui était vaguement familier. Il se promit de vérifier dès qu'il aurait le temps.

CHAPITRE XXI

Noyé dans l'obscurité, Mack Bolan s'approcha de la maison perchée sur les contreforts de Bakou. La jeep Cherokee était garée à quelques dizaines de mètres, sous des arbres.

L'Exécuteur s'était noirci le visage et avait revêtu sa combinaison noire, se rendant aussi invisible que possible.

En approche, il avait localisé deux gardes armés et les avaient proprement et silencieusement égorgés. Maintenant, il se trouvait contre le mur, sur le devant de la maison.

Il entendit de la musique qui jouait très fort et vit des lampes allumées à l'arrière. Sans faire le moindre bruit, il pénétra à l'intérieur, passa le hall puis entra dans le salon. Invisible, il se dirigea vers la source de lumière et de bruit.

Risquant un coup d'œil par l'encadrement de la porte, il aperçut trois hommes installés autour d'une table et occupés à boire. Il ne vit personne qui ait l'air d'un chercheur scientifique ni de grosse boîte qui aurait pu contenir le plutonium.

Par chance, les types bavardaient en russe.

— Nikki, y a bien des mecs qui montent la garde, dehors ?

Un autre, qui avait le crâne chauve, haussa les épaules.

— Intérêt, mec ; même que ces cow-boys azéris dont l'Américain a loué les services s'entraînent en tirant sur les rats !

— Heureusement qu'on n'a pas à partager la cagnotte avec eux, remarqua le troisième. L'Américain a dû amener au moins une douzaine de flingueurs.

Il se leva et s'approcha du réfrigérateur. Il en sortit une grande bouteille d'eau minérale et la porta à ses lèvres, buvant plusieurs longues gorgées.

— Hé ! C'est pour nous tous, Mikhaïl !

— On en a une pleine caisse, lui rappela celui qui s'appelait Nikki.

Il se tourna vers Mikhaïl.

— Quand je pense à tous les gars qu'on a dû enterrer à Moscou...

— Tout le monde finit un jour ou l'autre par mourir, répliqua l'autre d'un ton cynique. Comme la femme, là-haut. Je me la tirerais

bien encore une fois avant qu'on ait à l'endormir pour toujours.

— On verra ça quand l'Américain sera revenu de son rendez-vous avec les Iraniens, proposa Nikki. Je me demande pourquoi il s'est pas fait ce petit plaisir avant de décoller...

— Peut-être qu'il aime pas les femmes.

Mikhaïl parut surpris.

— Tu crois qu'il est pédé ?

— J'en sais rien et je m'en fous. Tout ce qui m'intéresse, c'est de toucher mon fric et de me tirer de ce pays.

— Où ils vont aller, lui et ses mercenaires ?

— Ça aussi je m'en fous.

— Il a dit que s'il y avait le moindre problème, on devait contacter ce type, Gilal.

Nikki jeta un coup d'œil vers la porte du réfrigérateur, sur laquelle était fixée une feuille.

— C'est son numéro de téléphone ?

Mikhaïl hocha la tête, puis demanda :

— Dis, tu penses pas qu'on devrait monter pour vérifier comment va la femme ?

— Tu l'as déjà fait deux fois. Ma parole, on ne te tient plus dès qu'il est question de nanas ! De toute façon, elle va nulle part.

— Toi si : il faut que t'aïlles relever Vladimir.

— Merde ! On se fait chier, dehors ! Et je peux vraiment pas sacquer ces cow-boys azéris.

— Dehors ! répéta celui des trois hommes qui avait visiblement l'autorité. Tu seras relevé dans une heure.

Bolan en avait assez entendu. Il apparut dans l'encadrement de la porte, tenant son Beretta à deux mains. Celui qui s'appelait Nikki le vit le premier et saisit le Mauser 9 mm passé dans sa ceinture.

Le Beretta éternua, deux fois, envoyant deux postillons qui touchèrent le flingueur en pleine gorge, traversèrent la carotide, et sortirent de l'autre côté, au niveau de la nuque.

Alors que son corps glissait lentement de sa chaise, les deux autres se jetèrent au sol en même temps qu'ils sortaient leurs pistolets. Bolan fit un léger mouvement de côté et balança une triple rafale dans le ventre du mafieux le plus proche, puis pointa le Beretta vers le troisième, qui s'était réfugié sous la table.

— Lève-toi ! ordonna le guerrier en russe.

Tandis qu'il rampait et s'apprêtait à se redresser, le flingueur

glissa sa main vers le pistolet Tokarev passé dans sa ceinture. Bolan ne tira qu'une fois, creusant un trou bien net dans la paume du pourri.

— Tu vivras si tu parles, lui promit-il.

— Je sais rien, gémit l'autre en secouant sa main blessée et en s'asseyant sur une des chaises.

— La femme, en haut, elle est vivante ?

— Oui. L'Américain l'a tabassée plusieurs fois pour la faire parler.

— C'est tout ce qui lui est arrivé ?

Le flingueur regarda le sang qui jaillissait de sa blessure.

— J'ai besoin d'un toubib...

— Parle, d'abord, ou tu auras plutôt besoin d'un fossoyeur. Je répète : c'est tout ce qui lui est arrivé ?

— Mikhaïl, commença le Russe d'un ton hésitant en regardant l'un des cadavres. Il est monté la voir plusieurs fois.

Il fut interloqué par l'expression qu'il découvrit sur le visage du guerrier.

— Mais je savais pas ce qu'il avait en tête ! Je jure que je savais pas !

— Où sont les scientifiques ?

— L'Américain les a emmenés en hélicoptère.

De nouveau, le Russe regarda sa main.

— Je vous en prie, il me faut un médecin.

— Où ?

— L'Américain nous l'a pas dit.

Bolan pressa le canon de son Beretta contre la tempe de l'homme.

— C'est dommage...

— Je... c'est vrai ! balbutia l'autre. Je vous assure ! Il y avait un homme, avec lui, qui devait aller les cacher chez son oncle. C'est tout ce que je sais.

— Où est l'Américain, maintenant ?

— Il... il était censé aller rencontrer les Iraniens, répondit le mafieux, qui serra les dents pour lutter contre la douleur. Je vous en prie, je pisse le sang.

— Où la rencontre doit-elle avoir lieu ?

L'homme fut visiblement sur le point de dire qu'il n'en savait rien, mais le regard glacé de Bolan le fit changer d'avis.

— On lui a demandé de se rendre à l'ambassade iranienne. Il a refusé et a suggéré un autre endroit. Un vieil entrepôt de la rue Zorge que connaissait l'homme qui travaille pour lui. Je l'ai entendu

expliquer aux Iraniens comment y aller.

— Il avait combien d'hommes avec lui ?

— Je ne...

Une détonation claqua derrière Bolan, qui vit le visage du mafieux éclater comme un fruit bien mûr. Alors que le Russe s'écroulait, le guerrier pivota, le doigt sur la détente de son Beretta.

Il se trouva alors face à Irina Tolstoy, le visage et la poitrine salement amochés. Elle ne semblait même pas se rendre compte qu'elle était nue jusqu'à la taille.

À ses yeux, emplis de haine, il comprit ce qui s'était passé. Il devina aussi qu'elle avait dû réussir à se libérer et à trouver un 9 mm Walther PKK quelque part dans la maison.

Bolan saisit la nappe qui se trouvait sur la table de la cuisine et la lui tendit.

Ignorant son offre, elle s'agenouilla et déboutonna la chemise ensanglantée que portait le cadavre allongé à ses pieds. Elle la lui retira, elle l'enfila et roula les manches, puis elle la boutonna et la noua autour de sa taille, avant de s'agenouiller encore pour délester le flingueur mort de son pistolet Tokarev. En fouillant dans ses poches, elle trouva trois chargeurs pleins.

Elle posa alors les yeux sur l'homme qu'elle venait d'abattre et dit :

— Il est monté juste après que le premier a eu fini.

Bolan ne l'ayant pas contacté depuis plus d'une journée, Hal Brognola ne savait pas où le guerrier en était de sa mission, et s'il était sur le point de libérer les deux scientifiques.

Cela, il venait de l'avouer au Président, à qui il faisait son rapport quotidien.

— Je ne veux pas exercer de pression sur vous, Hal, avait dit le Président, mais j'ai reçu un appel du directeur de la C.I.A. Il semblerait qu'un de vos agents fasse un peu trop parler de lui, là-bas. Il n'a passé que trois jours à Moscou, et il a rempli à lui seul les morgues de deux hôpitaux.

Brognola tenta de calmer le jeu.

— C'était de la légitime défense. Et tous ceux qui ont été tués appartenaient à la mafia russe.

— Y compris la jeune femme qui travaillait au ministère à l'Énergie Atomique ?

— D'abord, il n'y a aucune preuve que mon homme ait quoi que

ce soit à voir avec sa mort. Ensuite, il se trouve que l'amant de la jeune femme était une des huiles du K.G.B. Avant que la boutique ne ferme, et qu'il a ensuite dirigé l'un des plus importants gangs mafieux moscovites.

— J'ai besoin de résultats, Hal, avait insisté le Président. Et vite. La C.I.A. À offert d'envoyer douze de ses meilleurs agents pour mettre un terme à cette histoire.

— Monsieur, attendez au moins mon retour pour prendre votre décision. Je dois arriver demain à New York, assez tôt. En prenant tout de suite l'avion, je peux être dans votre bureau avant 17 heures.

À l'autre bout de la ligne, Brognola put entendre un soupir.

— D'accord. J'attendrai jusque-là.

Aussitôt après avoir raccroché, Brognola appela Zeppi Lawrence à l'ambassade américaine, à Bakou. Tout ce qu'elle put lui dire, ce fut que Michael Belasko était venu, qu'il avait consulté les messages qui l'attendaient et qu'il avait emprunté une des voitures du parc automobile de l'ambassade. Il avait appelé un peu plus tard pour savoir si quelqu'un avait essayé de le joindre. À part ça, la jeune femme n'avait aucune information sur l'endroit où Belasko se trouvait ni où on pouvait le joindre.

Tout en préparant ses valises, Brognola espéra que l'Exécuteur était tout près de conclure sa mission. Sinon, le Président lâcherait les chiens.

Et Mack Bolan se trouverait juste sur leur chemin.

CHAPITRE XXII

Bolan et la colonel Tolstoy s'agenouillèrent derrière un bosquet d'arbres et examinèrent l'entrepôt. Trois véhicules de police étaient garés dans la petite allée qui menait au bâtiment : deux Tchaïkas, et à côté d'elles une limousine Zil.

Peu après, deux jeeps avec le drapeau iranien sur leurs portières s'arrêtèrent devant l'entrepôt et se garèrent dans la rue déserte. Six hommes en uniforme de combat sortirent des véhicules : ils étaient cinq à être armés de pistolets-mitrailleurs Uzi et à en encadrer un sixième, qu'ils accompagnèrent à l'intérieur de l'entrepôt.

L'Exécuteur avait vu des photos de cet homme – Massoud Yaneri, le vice-ministre iranien des Renseignements.

Il se pencha et murmura :

— J'imagine que l'échange va avoir lieu ici.

Tolstoy hocha la tête, gardant les yeux et son arme fixés sur la porte d'entrée du bâtiment.

— Je reviens tout de suite, lui dit Bolan. Je veux voir qui il y a à l'intérieur.

Deux policiers en uniforme se tenaient devant l'entrepôt, fumant des cigarettes et bavardant avec un grand type au crâne rasé armé d'un Skorpion SMG.

Bolan s'approcha du bâtiment par le côté et repéra une fenêtre poussiéreuse. Il risqua un coup d'œil à l'intérieur, le long d'un mur, se succédaient des piles de caisses couvertes de caractères qu'il avait de la peine à déchiffrer, mais qui lui en dirent assez pour comprendre ce qu'elles contenaient – des armes et des munitions.

L'entrepôt était donc un dépôt d'armes. Bolan avait même de bonnes raisons de penser que les caisses avaient été détournées des réserves gouvernementales et cachées là en attendant d'être vendues à qui serait en mesure d'en offrir un bon prix.

Devant cet arsenal, il y avait plus d'une douzaine d'hommes, avec tous sur le visage le même masque vide, impassible des soldats mafieux, des mercenaires ou des Gardiens de la Révolution.

Il chercha à travers l'entrepôt la trace des deux scientifiques, mais

ils étaient invisibles.

Les deux hommes qui se tenaient au centre retinrent toute son attention. L'un d'eux, grand, à l'allure très digne, portait une veste de sport classique, un pantalon brun clair et des mocassins à glands. Il semblait aussi guindé qu'au casino, à Moscou.

Maxwell Haverford.

Le second homme, à qui l'Américain serrait la main en souriant, n'était autre que Massoud Yaneri.

Jugeant qu'il en avait assez vu, Bolan décida de rejoindre la colonel.

— Haverford et Yaneri sont à l'intérieur, chuchota-t-il. Mais je n'ai pas vu les scientifiques.

— Est-ce que, par hasard, il y avait avec eux un homme plutôt grand, à la peau sombre, vêtu d'un uniforme de major ?

— Eh bien... oui, je crois bien.

— Allons-y, alors ! s'exclama Tolstoy. Nous interrogerons l'Américain et l'iranien.

Bolan scruta le visage de la jeune femme, et, à son expression, il se demanda s'ils étaient sur la même longueur d'onde.

— Attendez un instant.

Se glissant sur le côté, le guerrier revint vers l'endroit où ils avaient garé la jeep. Sans bruit, il ouvrit la portière du conducteur et se glissa à l'intérieur pour fouiller dans le sac de toile qu'il avait laissé sur le plancher du véhicule. Il en sortit un bloc grisâtre de plastic.

Précautionneusement, il le coupa en deux puis, fouillant encore dans le sac, il trouva les deux détonateurs qu'il cherchait et en enfonça un dans chaque moitié. Il se glissa hors du véhicule et se dirigea de nouveau vers l'entrepôt.

Il gagna la porte qu'il avait repérée, sur le côté, et découvrit qu'elle était fermée. Un court instant, il se demanda si elle était reliée à une alarme qui se déclencherait à la moindre tentative de fracture, ou même d'ouverture, puis, avec des gestes précis, il inséra un passe-partout électronique – un gadget génial de l'ami Schwarz – dans la serrure. Elle ne lui résista pas.

Lentement, Bolan poussa la porte vers l'intérieur, espérant qu'elle ne donnait pas directement sur le corps de l'entrepôt. Il se retrouva en réalité dans une petite pièce de stockage, pleine d'autres caisses de bois dont le contenu était clairement indiqué : il y avait là des cartouches de divers calibres, des grenades de fabrication russe, des lance-roquettes, des AK-47 et une caisse de pistolets Makarov.

Pressant un de ses blocs de plastic contre cette dernière,

l'Exécuteur régla la minuterie sur dix minutes, puis se faufila entre les caisses pour rejoindre une autre porte, entrouverte.

Par l'interstice, il aperçut Haverford et Yaneri qui parlaient toujours. Il déposa l'autre moitié de plastic contre une caisse de grenades, régla la minuterie, avant de rejoindre Irina.

— Dans cinq minutes, annonça-t-il, tous ceux qui seront encore vivants dans l'entrepôt sortiront en courant par la porte d'entrée.

— Et les scientifiques ?

Une voix féminine, derrière eux, répondit à la question de la colonel.

— Je crois que je peux vous aider à les trouver.

Bolan et Tolstoy se retournèrent en sursaut.

Zeppi Lawrence portait une tenue de combat complète, et ses cheveux étaient dissimulés sous une casquette militaire à visière.

— Désolée de vous prendre par surprise, monsieur Belasko, mais je me suis dit qu'il était temps que je me mêle à la fête.

Elle tenait un Ingram MAC-10 de la main droite, d'une façon qui fit comprendre à l'Exécuteur qu'elle avait déjà eu l'occasion de s'en servir très souvent.

Il la regarda un instant en silence, avant de chuchoter :

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ?

— M. Brognola a appelé pour la troisième fois, répondit-elle d'un ton neutre, et il m'a demandé de vous retrouver et de m'assurer que vous étiez toujours vivant.

— Vous obéissez souvent aux ordres de personnes que vous ne connaissez pas ?

— Je le fais quand il est question de Mike Belasko, lequel semble bénéficier d'appuis très haut placés. M. Brognola m'a fait un rapide résumé de l'affaire des scientifiques. J'ai passé quelques coups de fil, et j'ai notamment appris qu'un hélicoptère qui travaille normalement pour les compagnies pétrolières a emporté quatre hommes dans les montagnes Talysh, au sud de Bakou. Nous avons une localisation précise de l'endroit. Le pilote n'a pas été trop difficile à faire parler...

L'Exécuteur consulta sa montre.

— Baissez-vous, maintenant, dit-il. Le feu d'artifice va partir dans moins d'une minute. Nous parlerons ensuite.

Les deux femmes et Bolan se couchèrent au sol et attendirent.

Soudain, une violente explosion déchira le silence, soufflant une bonne partie du toit de l'entrepôt. Ils entendirent ensuite les détonations à répétition des cartouches, et celles, plus

impressionnantes, des grenades, ainsi que les hurlements des hommes déchiquetés par les shrapnels.

Levant les yeux, ils en virent certains sortir du bâtiment, le visage et le corps ensanglantés. Parmi eux, Bolan reconnut Haverford et Yaneri, visiblement effrayés par les ricochets des cartouches qui explosaient tout autour d'eux. Ils souffraient de brûlures sur le visage et les mains, mais ils étaient vivants.

Irina Tolstoy avait les yeux rivés à la porte, elle guettait quelqu'un.

Un grand homme à la peau sombre, vêtu d'un uniforme en lambeaux, sortit en courant de l'entrepôt. Un masque de peur sur le visage, il se ruait vers l'endroit où Bolan et les deux jeunes femmes se cachaient.

La colonel se dressa soudain devant lui.

L'homme s'immobilisa et la regarda fixement, sous le choc.

— Mais... ils ont dit que tu... tu étais morte ! balbutia-t-il.

— Ils se sont trompés, Rasul. Et toi aussi.

Rasul Aliyev eut soudain l'air complètement abattu.

— Je ne pouvais pas faire autrement, Irina. Tu ne sais pas combien cela me coûte de laisser ton neveu et ta nièce à l'université...

— C'est comme ça que Tamara est morte ? Parce que tu avais besoin d'argent pour l'éducation de tes enfants ?

— Je ne l'ai jamais trahie ! Quand le K.G.B. m'a interrogé à son sujet, j'ai juré qu'elle était aussi loyale que toi à l'Union Soviétique.

Sans un mot, Tolstoy le regardait avec mépris.

— Je t'en prie, Irina, reprit Aliyev d'une voix gémissante. Je ne savais pas qu'ils allaient te... enfin, je pensais qu'ils voulaient juste t'interroger. Tu... tu dois me croire.

— Que je te croie n'a aucune importance, répliqua-t-elle froidement, avant de lever son pistolet vers lui. Je crois surtout que tu te moquais bien de ce qui pouvait arriver à Tamara, à moi, et à tous les autres. J'espère pour eux que tes enfants ne découvriront jamais ce que tu étais vraiment, conclut-elle dans un murmure plein d'amertume.

Et elle déchargea son arme sur lui.

Elle se détourna alors que son beau-frère finissait de s'effondrer par terre.

Au loin, ils entendirent les sirènes de la police et celles des pompiers.

— Je crois que nous ferions mieux de déguerpir, suggéra Bolan.

J'aimerais bien avoir une petite discussion avec Haverford à propos des scientifiques.

Les deux femmes le suivirent jusque dans la jeep.

— Je vous accompagne, annonça Lawrence. Quelqu'un de l'ambassade viendra récupérer ma voiture dans la matinée.

Bolan l'entendit à peine. Les yeux fixés sur les Gardiens de la Révolution encore vivants qui aidaient Yaneri et Haverford à monter à bord d'un véhicule militaire, il se demanda où ils allaient les conduire.

Où que ce soit, il serait juste derrière eux.

CHAPITRE XXIII

Bolan pista le véhicule jusqu'à ce qu'il atteigne l'ambassade iranienne et s'arrête. De loin, il observa les gardes entraîner précipitamment Yaneri et Haverford dans le grand bâtiment. Il roula alors jusqu'à une des petites rues qui donnaient sur la place Nizami, se gara contre le trottoir puis ses partenaires de fortune et lui descendirent de la jeep pour étudier la configuration du terrain.

— Il est de notoriété publique qu'il y a une véritable petite armée de Gardiens de la Révolution à l'intérieur, chargée d'empêcher qui que ce soit d'envahir l'endroit, déclara Zeppi Lawrence.

Bolan se tourna vers elle.

— Vous avez une idée sur la disposition des lieux ?

— La C.I.A. a pu se procurer les plans. Il y a des chambres à l'étage, et, au rez-de-chaussée, un grand salon de réception, une salle à manger avec une cuisine communicante, ainsi qu'une série de petits bureaux.

— Et le sous-sol ?

— Il y a quelques années, ils ont eu une livraison plutôt impressionnante de câbles électriques et de matériel électronique. L'hypothèse qui revient le plus souvent, c'est qu'ils se seraient installé un incroyable système d'écoutes téléphoniques.

— Autre chose ?

— Ils ont des baraquements permettant d'abriter plus de trente hommes, et un dépôt d'armes. L'endroit fait penser à un vrai quartier général militaire.

Bolan consulta Irina Tolstoy du regard.

— Vous nous couvrez ?

— Pas question. Je viens et vous me laissez l'Américain, répondit-elle d'une voix tranchante.

Les deux chercheurs nucléaires étaient frigorifiés. Le maigre feu dans la cheminée ne parvenait pas à dissiper le froid qui régnait dans la grande pièce. Ils étaient effrayés et perplexes : personne ne leur avait expliqué pourquoi ils avaient été précipitamment amenés dans

cette ferme par hélicoptère.

Sartov se tourna vers l'homme qui semblait diriger l'opération. Il avait entendu prononcer son nom : Gilal Kurbanov.

— Pourquoi nous avez-vous amenés ici, monsieur Kurbanov ? C'est un endroit terrible.

En réalité, Sartov n'avait pas vraiment d'idée quant à leur localisation exacte. Peut-être une ferme dans le sud de l'Azerbaïdjan.

— Pour ça, il a raison, maugréa le petit homme trapu assis à table en face de Kurbanov. Ça n'est vraiment pas une région civilisée.

Et les endroits sauvages, Georgi Sharnadze connaissait. Ancien sergent dans une section d'élite aéroportée, ce natif de la république de Géorgie avait tué dans la plupart des coins du monde. En tant que mercenaire, il avait travaillé pour les Bosniaques, des groupes antigouvernementaux du Sud Yémen, des terroristes blancs en Afrique du Sud, des barons de la drogue en Colombie, et beaucoup d'autres encore. Du moment qu'il était bien payé, il n'était pas trop regardant sur les personnes qu'il devait tuer, ni sur le nombre.

Il leva les yeux sur l'assistant de Haverford.

— Quand est-ce qu'on se tire d'ici ?

Kurbanov donna un grand coup de poing sur la table, faisant sursauter les deux scientifiques.

— Tu t'y mets aussi, maintenant ? On s'en ira quand l'Américain reviendra et nous dira qu'on peut y aller. On n'est pas si mal ! ajouta Kurbanov. L'air est pur, il y a de l'espace et la vie est belle, non ?

Il laissa échapper un soupir nostalgique.

— J'ai passé mon enfance ici, dans ces montagnes.

— Elles ont un nom ?

— Celui des gens qui habitent ici depuis la nuit des temps. Les Talych.

Georgi Sharnadze était curieux.

— Le vieil homme qui nous a...

— C'est mon oncle Safar, coupa Kurbanov.

Le Pr Sartov poussa un gémissement.

— Vous ne nous avez toujours pas dit pourquoi nous sommes ici.

— Parce que votre ami, Donielev, est mort, lui répondit Kurbanov. Et les gens qui l'ont tué aimeraient bien vous mettre la main dessus.

— Alors, nous sommes vraiment perdus ! gémit Sartov.

Il se tourna vers son collègue.

— Nous ferions aussi bien de nous rendre aux autorités et

d'implorer leur pardon.

Davidov hocha la tête.

— Personne ne va nulle part tant que l'Américain n'est pas revenu ! intervint Kurbanov. Je lui ai promis de vous garder ici, sains et saufs.

Les deux chercheurs échangèrent un regard soulagé, jusqu'à ce que Kurbanov continue.

— On ne vous remettra pas aux Iraniens tant qu'ils n'auront pas payé.

— Quels Iraniens ? demanda Davidov, qui semblait sur le point de défaillir, soudain.

— Ceux auxquels le chef vous a vendus. À la même heure, demain, vous serez en train de travailler dans leurs laboratoires, à Téhéran.

Les deux scientifiques échangèrent un nouveau coup d'œil. Ils étaient terrifiés, à présent.

— Polsky a eu raison de renoncer, gémit Davidov. Si nous l'avions écouté, nous serions bien au chaud dans nos lits, ce soir, et non ici.

Kurbanov eut un rire cynique.

— Si vous aviez écouté ce vieux croûton, vous seriez au même endroit que lui. Dans une tombe.

Davidov accusa le choc.

— On... on l'a tué. Qui ça ?

— Quelle importance ? fit Kurbanov en haussant les épaules.

Sartov se redressa.

— Vous pouvez dire aux Iraniens qu'ils n'obtiendront rien de nous ! lança-t-il d'un ton bravache.

— C'est ça ! s'exclama Kurbanov. Et moi, je peux vous dire qu'après quelques instants passés avec leurs spécialistes des interrogatoires, vous aurez changé d'avis. Ou bien vous coopérerez, ou bien vous mourrez dans des hurlements d'agonie.

Yaneri, qui s'était changé et avait enfilé une combinaison de combat, pénétra dans la petite infirmerie. Il observa le médecin et l'infirmière qui bandaient Haverford.

— Qui nous a attaqués ? demanda l'Américain en levant les yeux.

— Je n'en suis pas sûr, mais on dirait que quelqu'un essaye de récupérer vos scientifiques.

— Vous avez perdu beaucoup d'hommes ?

Le visage de Yaneri trahit sa profonde amertume.

— Beaucoup trop. Les hommes qui ont fait ça le paieront, je le promets.

— Heureusement, ils n'ont pas pu mettre la main sur les chercheurs ni sur le plutonium.

— Oui, admit l'iranien. C'est une chance.

— Et demain, ajouta Haverford, nous pourrions procéder à l'échange.

— Pas demain, ce soir.

— Mais il m'est impossible de récupérer les hommes avant demain matin !

— Moi je le peux, répliqua Yaneri. Un hélicoptère doit venir me prendre.

— Et la rançon ? Quand vais-je toucher l'argent ?

Yaneri sourit.

— Là où vous allez, vous n'avez plus besoin d'argent.

Il leva sa main droite, jusque-là cachée dans son dos, et brandit un Colt calibre .45 Government Model.

Avant que Haverford ait pu protester, l'iranien lui tira à trois reprises en plein ventre.

L'Américain eut le temps de baisser les yeux vers le grand trou qu'il avait au niveau de l'estomac, avant de glisser de la table d'examen, souillant le sol d'une mare de sang et de morceaux d'entrailles.

Yaneri se tourna vers le médecin et l'infirmière qui le regardaient, complètement abasourdis.

— Désolé pour ces saletés. Je vais envoyer quelqu'un pour nettoyer.

Il sortit et alla rejoindre l'hélicoptère qui l'attendait.

Bolan revint de la jeep avec une ceinture de toile autour de la taille. Trois grenades M-67 y étaient clippées, et, dans des sacoches, il avait des chargeurs pour le Beretta 93-R et l'Uzi suspendu à son épaule. Il portait aussi un petit sac à dos.

Il rejoignit les deux femmes, dissimulées derrière un bouquet d'arbres.

— Il y a une issue de secours de chaque côté, dit-il en désignant le bâtiment. Je veux que vous en couvriez chacune une et que vous tiriez sur tous ceux qui sortiront. Après avoir fait un tour complet du

bâtiment, je me chargerai de la porte d'entrée.

Il se redressa, puis s'immobilisa soudain.

— Et restez à l'abri jusqu'à ce qu'ils commencent à sortir.

Irina Tolstoy et Zeppi Lawrence hochèrent la tête pour signifier qu'elles avaient compris avant de partir dans deux directions opposées pour prendre position. Bolan ôta son sac à dos et courut, penché en avant, vers les petites fenêtres qui donnaient de l'éclairage dans le sous-sol. Avec un levier sorti de son sac, il força l'une d'elles et pressa un petit pain de plastic contre le mur de béton, régla la minuterie du détonateur à dix minutes. Il fit de même avec toutes les fenêtres.

Sans bruit, il rejoignit la porte d'entrée principale, déposa un dernier bloc de plastic dans l'encadrement, régla la minuterie, puis alla se réfugier dans les arbres pour attendre.

Au-dessus de sa tête, il entendit le bruit familier des pales d'un hélicoptère et il leva les yeux pour découvrir un appareil qui atterrissait sur le terrain s'étendant hors des murs, derrière l'ambassade iranienne.

Il reconnut un appareil russe Mi-34. Équipé d'un moteur neuf cylindres à refroidissement à air de trois cent vingt chevaux, le Hermit avait un rotor principal quadripale semi-articulé et un rotor de queue bipale. L'appareil était capable de voler à une vitesse de croisière de plus de deux cent cinquante kilomètres à l'heure et avait une autonomie de vol de six cent cinquante kilomètres.

Il pouvait transporter quatre passagers, en comptant le pilote. Observant l'hélicoptère qui descendait, Bolan remarqua les mitrailleuses légères montées de chaque côté. Il hésita, puis s'élança et courut vers l'arrière de l'ambassade. À peine l'appareil eut-il touché le sol qu'un homme surgit du bâtiment et se précipita lui aussi vers l'hélicoptère.

Sans doute entrevit-il la silhouette en mouvement de Bolan, car il ralentit et tourna la tête. Il s'immobilisa et parut hésiter, tandis qu'il portait une main sous sa veste. Il regarda l'hélicoptère, regarda de nouveau Bolan, les yeux emplis de haine.

Cette hésitation fut fatale à Massoud Yaneri. Alors qu'il braquait un Colt .45 sur l'Exécuteur, celui-ci avait déjà pressé le doigt sur la détente de son Uzi, arrosant de balles la zone qui se trouvait devant lui. Dans le vacarme du Hermit, l'iranien porta la main à sa gorge et ouvrit la bouche pour laisser échapper un flot de sang, puis un autre, avant de s'écrouler et de mourir dans un dernier spasme.

Le pilote de l'hélicoptère avait commencé de faire décoller son engin. Bolan vida le reste de son chargeur dessus, mais les balles s'écrasèrent sur la carcasse solide de l'appareil ; la vitesse à laquelle il

prenait de l'altitude fit comprendre au guerrier qu'il ne pouvait pas espérer l'abattre avec des balles de 9 mm.

Au même moment, une série d'explosions, à l'avant du bâtiment, précipitèrent son action.

Il fit le tour du bâtiment en courant et, restant à l'abri, contempla les ravages des différentes charges de plastic. Alors qu'il songeait qu'il ne devait plus rester grand-chose du système de communications sophistiqué des Iraniens, il vit la porte d'entrée s'ouvrir et des Gardiens de la Révolution sortir du bâtiment, tiraillant à l'aveuglette et poussant des hurlements hystériques.

Bolan fit claquer un chargeur plein dans son arme et il tira par rafales contrôlées, descendant chaque Iranien dès qu'il arrivait à sa portée. Il entendit des fusillades des deux côtés de l'ambassade, ainsi que des cris de douleur des flingueurs qui tombaient les uns après les autres.

Il attendit plusieurs minutes pour être sûr qu'il n'en restait plus un pour sortir et essayer de jouer les martyrs, puis il se glissa sur un des côtés du bâtiment.

Zeppi Lawrence était agenouillée, le doigt pressé sur la détente de son Smith & Wesson. Levant les yeux, elle vit l'Exécuteur.

— Je ne crois pas qu'il y ait encore qui que ce soit à l'intérieur, dit-elle d'une voix terne. Du moins, personne de dangereux.

Continuant son chemin, Bolan alla du côté d'Irina Tolstoy. Il découvrit plus d'une demi-douzaine de cadavres d'hommes en uniforme éparpillés sur le sol, qui apportaient un témoignage silencieux à la précision de la colonel.

Il la chercha, puis finit par la trouver.

Il s'agenouilla devant la forme immobile de celle qui avait été une femme belle et pleine de vie, une femme qui cherchait à vivre dans une Russie meilleure, plus heureuse. Ses longs cheveux flamboyants étaient répandus autour de son visage comme un soleil couchant.

Une balle de trop avait mis fin à ses rêves, ici, à Bakou.

Au bout d'un moment, il se tourna vers Zeppi Lawrence, mais elle avait disparu. Il la vit quelques instants plus tard qui sortait très naturellement de la porte d'entrée principale et se dirigeait vers lui. Cette nana n'avait pas froid aux yeux.

— L'Américain qu'Irina cherchait se trouve dans le sous-sol, annonça-t-elle. Il a été abattu.

Bolan l'entendit à peine. Il prit le corps d'Irina dans ses bras et l'emporta jusqu'à la jeep, la déposant sur la banquette arrière. Il glissa un nouveau chargeur dans l'Uzi, puis monta à bord.

Zeppi le rejoignit et prit le volant.

Ils avaient fait le plus gros du travail, et il ne leur restait plus qu'à aller récupérer les deux chercheurs et leur plutonium. Mais Bolan était las de se battre, soudain. Il préférait laisser d'autres se charger de cette dernière phase de sa mission et récolter tous les bénéfices de la victoire.

Une victoire qui, de toute façon, aurait un goût amer pour lui.

Il pensa à cette femme qu'il avait appris à admirer et qui était allée au bout de son devoir et de ses convictions en sacrifiant sa vie pour contribuer à créer une nouvelle Russie.

— Certaines personnes placent leurs principes au-dessus de leurs propres vies, remarqua Zeppi.

Elle semblait ne pas parler seulement d'Irina.

Le guerrier leva les yeux sur elle et hocha la tête.

— Et les scientifiques ? demanda-t-elle en démarrant le moteur de la jeep.

— Vous m'aviez dit que vous saviez où les trouver, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous laisse faire.

— Mais...

— Nous avons nettoyé le terrain. Tous les pourris dans cette affaire sont morts. Je vous laisse les quelques gardes-chiourmes qui n'ont aucune raison de se faire tuer pour rien. Ils vont lever les mains aussitôt qu'ils verront vos amis. Il n'y a qu'un détail qui me gêne : ces deux chercheurs ont mis au point une technique dangereuse, une invention qui risque d'attirer la convoitise des êtres les plus malfaisants. Et pour gagner un peu d'argent, ils ont exposé le monde au pire. J'aime autant ne pas me trouver en face d'eux et devoir décider de leur vie...

Il échangea un regard avec la jeune femme, et il s'en voulut presque de lui faire ce cadeau empoisonné.

Mais il était temps pour lui de partir.

Il n'y avait de toute façon aucune chance pour qu'il puisse résoudre le problème de la mafia en Russie, de la même façon qu'il ne parviendrait jamais à débarrasser son propre pays du Crime Organisé.

Mais il avait néanmoins ouvert une petite brèche dans le blindage impénétrable qui protégeait les gangs russes en détruisant un maximum de nuisibles. C'était aux Russes eux-mêmes de continuer le combat.

— Les deux savants ne sauront jamais la chance qu'ils ont de ne pas vous avoir rencontré, Mister Bolan, murmura Zeppi Lawrence dans un sourire.

L'Exécuteur sourit à son tour. Sans doute la jeune femme savait qui il était depuis leur première rencontre.

— Prenez bien soin de vous, Zeppi. Vous m'auriez presque réconcilié avec la C.I.A., mais ne le dites pas à vos amis.

Et Bolan, avant de lui tourner le dos, déposa un baiser sur ses lèvres.